



Maurice Barrès

Un homme libre

2003 - Reservados todos los derechos

Permitido el uso sin fines comerciales

Maurice Barrès

Un homme libre

PREFACE DE L'EDITION DE 1904

pI

Ceux qui ne connurent jamais l'ivresse de déplaire ne peuvent imaginer les divines satisfactions de ma vingt-cinquième année : j' ai scandalisé. Des gens se mettaient à cause de mes livres en fureur. Leur sottise me crevait de bonheur.
sous l'oeil des barbares parut en novembre 1887 et l'homme libre, vers pâques, en 1889.
les maîtres de la grande espèce vivaient encore. Je croisais dans le quartier latin Taine, Renan et Leconte De Lisle. J' avais vu, de mes yeux vu, Hugo. Jour inoubliable, celui où je causais avec Leconte De Lisle et Anatole France dans la bibliothèque du sénat et qu' un petit vieillard vigoureux

pII

-c' était le père, c' était l'empereur, c' était Victor Hugo-nous rejoignit ! Je mourrai sans avoir rien vu qui m'importe davantage. Ah ! Si, quelque jour, je pouvais mériter que l'histoire acceptât ce groupe de quatre âges littéraires ! Ainsi, quand j' étais jeune, il y avait encore des dieux. Mais une pensée tout avilie faisait recette auprès du public. On prenait la grossièreté pour de la force, l'obscénité pour de la passion et des tableaux en trompe-l'oeil pour des pages " grouillantes de vie ". Autant de raisons pour qu' un petit livre d'analyse ne fût point remarqué. Et

puis l' homme libre était peu compréhensible.
Croyez-vous donc que j' eusse voulu être entendu de n' importe qui ? J' écrivais pour mettre de l' ordre en moi-même et pour me délivrer, car on ne pense, ce qui s' appelle penser, que la plume à la main.
Mais le premier venu allait-il pencher sa tête, par-dessus mon épaule, sur mon papier ? -" fi, monsieur ! M' écriai-je, moyennant 3 fr. 50, vous voudriez connaître mes plus délicates complications. Faites d' abord des études préliminaires ou plutôt adressez-vous ailleurs, car rien ne m' assure que vous soyez né pour que nous causions ensemble. " cette disposition méprisante a ses inconvénients.

pIII

J' ai créé un préjugé contre mes livres. Pendant une dizaine d' années, il y eut sur l' égotisme de M. Barrès, sur le moi de M. Barrès les plus sots jugements, et il semblait presque impossible que je les surmontasse. En effet, il n' a fallu rien moins qu' une guerre civile.

Verdi répétait souvent : " nous autres artistes, nous n' arrivons à la célébrité que par la calomnie. " je ne suis ni célèbre ni calomnié, mais on a travesti mes thèses. Quand j' eus bien ri de ces malentendus, ils me donnèrent de l' ennui. J' ai eu le dégoût d' entendre un ministre de l' instruction publique amuser la chambre avec des plaisanteries sur le moi de M. Barrès. Ce problème de l' individualisme qui passionne nos députés quand on le leur pose sous la forme concrète d' une marmite à renversement (Vaillant) ne leur parut in abstracto qu' un phénomène de prétention littéraire. Jamais M. Charles Dupuy, qui a beaucoup de bonhomie à la Sarcey, ne me parut mieux en verve. Je n' y reviens point pour raviver l' ennui des discordes passées, mais pour marquer comment je connus mon erreur. Cette après-midi me montra clairement que pour agir sur des intelligences la sincérité ne suffit pas.

pIV

J' ai péché contre ma pensée, par trop de scrupule.
J' ai craint d' introduire mon didactisme en supplément aux faits ; je me suis abstenu de me

réglé, de me mettre au point, j' ai voulu me produire
tout nûment. Je voyais s' éveiller mes groupes de
sensations, je les notais, je les décrivais,
j' acceptais ma spontanéité. J' oubliais qu' il s' agit
de créer un rapport entre l' auteur et le lecteur, et
qu' ainsi le plus probe philosophe doit se préoccuper
de l' effet à produire. J' avais une tendance à
conduire au grand jour tout ce que je trouvais dans
mon âme, car tout cela voulait intensément vivre ;
or il y a dans ma conscience un moqueur, qui
surveille mes expériences les plus sincères et qui
rit quand je patauge. Mes premiers livres ne
dissimulent pas suffisamment ce rire. Si Jouffroy,
dans sa fameuse nuit, avait été capable de ce
dédoublement, et s' il avait mêlé à son chant
pathétique les railleries de son surveillant
intérieur, il aurait déconcerté.
Mes aînés, Anatole France et Jules Lemaître,
me comblaient ; ils m' ont, dès la première minute,
traité avec une grande générosité, mais ils
prétendaient que je fusse un ironiste. Ils ne
voyaient pas que je voulais prouver

pV

quelque chose et que l' ironie n' était qu' un de mes
moyens. Ces grands navigateurs, n' ayant pas encore
jeté l' ancre, n' admettaient pas que mes inquiétudes
différassent de leur curiosité. Peut-être
M. Paul Desjardins résumait-il l' opinion moyenne
des gens de lettres autorisés dans une phrase qui
me troublait par un mélange de justesse et
d' injustice. " cet adolescent, disait le critique
des débats, cet adolescent, si merveilleusement
doué pour le style, a trouvé le moule de phrases le
plus savoureux et le plus plaisant ; par malheur,
il s' est égaré dans son propre dandysme et il lui
est arrivé, ce qui n' est pas rare, qu' il n' a plus su
lui-même si ce qu' il disait était sérieux ou non.
C' est un mélange extraordinaire de sincérité naïve
et d' ironie très serrée... il a voulu prendre le
monde pour jouet et il est lui-même le jouet de sa
cadence verbale. Il n' est pas du tout sûr de lui
sous son air imperturbable... "
je l' ai dit ailleurs déjà, je n' allai point droit
sur la vérité comme une flèche sur la cible. L' oiseau
plane d' abord et s' oriente ; les arbres

pVI

pour s' élever étagent leurs ramures ; toute pensée
procède par étapes. Je vivais dans une crise
perpétuelle ; ma pensée était, que dis-je ! Elle est
encore une chose vivante, la forme de mon âme.
Qu' est-ce que mon oeuvre ? Ma personne toute vive
emprisonnée. La cage en fer d' une des bêtes du
jardin des plantes.

à la date où j' écris cette préface, je viens
d' entreprendre les bastions de l' est : ils ne
sont en moi qu' une vaste sensibilité. Qu' en tirera
ma raison ? En 1890, au lendemain de
l' homme libre, je sentais mon abondance, je ne
me possédais pas comme un être intelligible et cerné.
C' est la règle de toute production artistique. L' on
ne délibère guère sur les ouvrages qu' on écrira ;
on se surprend à les avoir déjà vécus, quand on se
demande si on les approuve. C' est par plénitude,
par nécessité et de la manière la plus irréfléchie
que se produisent les germes qui, bien soignés,
deviendront de grandes oeuvres droites. Magnifique
geste d' une mère qui prend son fils aux mains de
l' accoucheuse et le regarde. Elle l' a mis au monde
et ne le connaît point.

Mais pourquoi chercher tant de raisons à ce refus
de me comprendre que j' ai subi durant douze années ?
C' est bien simple : nous ne conquérons

pVII

jamais ceux qui nous précèdent dans la vie. En
vain nous prêtent-ils du talent, nous ne pouvons
pas les émouvoir. à vingt ans, une fois pour toutes,
ils se sont choisis leurs poètes et leurs
philosophes. Un écrivain ne se crée un public
sérieux que parmi les gens de son âge ou, mieux
encore, parmi ceux qui le suivent.
Les jeunes gens me dédommageaient. Ils se répétaient
la dernière page des barbares : " ô mon maître...
je te supplie que par une suprême tutelle, tu me
choisisses le sentier où s' accomplira ma destinée...
toi seul, ô maître, si tu existes quelque part,
axiome, religion ou prince des hommes. " ils
distinguaient dans l' homme libre des forces
d' enthousiasme. Ils virent que je cherchais une

raison de vivre et une discipline. Ils s'intéressèrent passionnément à une recherche qu'eux-mêmes eussent voulu entreprendre. Ce petit livre produisit dans certains jeunes esprits une agitation singulière. On m'a raconté qu'au conseil supérieur de l'instruction publique, vers 1890, M. Gréard exprima le regret que je fusse avec Verlaine l'auteur le plus lu par nos rhétoriciens et nos philosophes de Paris. à cette époque on disputait s'il fallait être barrésiste ou barrésien. Charles Maurras tient pour barrésien. La

pVIII

revue indépendante avait publié de M. Camille Mauclair une sorte de manifeste sur le barrésisme. Un sage aurait, dès ce début, discerné chez les tenants du "culte du moi" des formations très diverses, mais nous avions en commun le plus bel élan de jeunesse. Nous nous groupâmes tous, mistraliens, proudhoniens, jeunes juifs, néo-catholiques et socialistes dans la fameuse cocarde. du 1er septembre 1894 à mars 1895, ce journal fut un magnifique excitateur de l'intelligence. Je n'ai jamais fini de rire quand je pense que cette équipe bariolée travailla aux fondations du nationalisme, et non point seulement du nationalisme politique mais d'un large classicisme français. Parfaitement, Fournière, Henri Bérenger, Camille Mauclair étaient avec nous. Il y avait un malentendu. On le vit quand parurent les déracinés, qui, peu avant une crise publique trop retentissante, obligèrent de choisir entre le point de vue intellectuel et le traditionalisme.

En 1897, le désarroi des amis que l'homme libre m'avait faits fut extrême. Beaucoup de jeunes groupements m'envoyèrent leur p. P. C. J'ai gardé une lettre privée, à la fois touchante et singulière, de la revue blanche. c'était l'époque héroïque. Le fameux M. Herr, bibliothécaire

pIX

de l'école normale, un alsacien et un apôtre (c'est vous dire deux fois qu'il ne manque pas de vivacité),

se chargea de formuler une excommunication. Ce philosophe qui vaudrait davantage s' il était un peu plus d' Obernai me reprocha d' être de Charmes. Il se glorifie d' être le fils des livres et me méprise d' être le fils de mon petit pays. Je le félicite tout au moins de poser ainsi le problème. Oui, l' homme libre venait de distinguer et d' accepter son déterminisme.

Il y a, dans la préface du disciple, une page de grand effet. Bourget s' adresse " aux jeunes gens de 1889 " pour les inviter " à se méfier du nihiliste struggleforlifer cynique et volontiers jovial " et du " nihiliste délicat " . " celui-ci, dit-il, a toutes les aristocraties des nerfs, toutes celles de l' esprit... c' est un épicurien intellectuel et raffiné... etc.

pX

Maurice Barrès, dans son beau roman de l' homme libre, -ce chef-d' oeuvre d' ironie auquel il manque seulement une conclusion, -consiste à " adorer son moi " , à le parer de sensations nouvelles. " oui, l' homme libre racontait une recherche sans donner de résultat, mais, cette conclusion suspendue, les déracinés la fournissent. Dans les déracinés, l' homme libre distingue et accepte son déterminisme. Un candidat au nihilisme poursuit son apprentissage, et, d' analyse en analyse, il éprouve le néant du moi, jusqu' à prendre le sens social. La tradition retrouvée

pXI

par l' analyse du moi, c' est la moralité que renfermait l' homme libre, que Bourget réclamait et qu' allait prouver le roman de l' énergie nationale.

je ne permets qu' à des catholiques les diatribes contre l' égotisme. Si vous n' êtes pas un croyant, d' où prenez-vous votre point de vue pour flétrir l' individualisme ? Au reste, d' une manière générale, il serait détestable que nous pussions contraindre des êtres en formation. Souvent leurs maladies préparent leur santé. Ce fier et vif sentiment du moi que décrit un homme libre, c' est un instant nécessaire, dans la série des mouvements, par où

un jeune homme s' oriente pour recueillir et puis
transmettre les trésors de sa lignée.

Un moi qui ne subit pas, voilà le héros de notre
petit livre. Ne point subir ! C' est le salut, quand
nous sommes pressés par une société anarchique, où
la multitude des doctrines ne laisse plus aucune
discipline et quand, par-dessus nos frontières,
les flots puissants de l' étranger viennent, sur les
champs paternels, nous étourdir et nous entraîner.
L' homme libre n' a point fourni aux jeunes gens
une connaissance nette de leur véritable tradition,
mais il les pressait de se dégager et de retrouver
leur filiation propre.

pXII

Si je ne subis pas, est-ce à dire que je n' acquière
point ? J' eus mes victoires et mes conquêtes en
Espagne et en Italie ; nos défaites sur le Rhin
contribuèrent à ma formation ; c' est d' un
Disraeli que j' ai reçu peut-être ma vue principale,
à savoir que, le jour où les démocrates trahissent
les intérêts et la véritable tradition du pays, il
y a lieu de poursuivre la transformation du parti
aristocratique, pour lui confier à la fois
l' amélioration sociale et les grandes ambitions
nationales. Si nous dressions la liste de nos
bienfaiteurs, elle serait plus longue que celle de
Marc-Aurèle. Nous ne sommes point fermés à
l' univers. Il nous enrichit. Mais nous sommes une
plante qui choisit et transforme ses aliments.
J' ai marqué ailleurs, comment un premier travail
de mes idées n' est, tout au fond, que d' avoir
reconnu d' une manière sensible que le moi
individuel était supporté et nourri par la société.
Sur cette étape je ne reviendrai pas, mais on veut
élargir ici le raisonnement, et, d' une évolution
instinctive, faire une méthode française.
à mon sens, on n' a pas dit grand' chose quand on a
dit que l' individualisme est mauvais.

pXIII

Le français est individualiste, voilà un fait. Et
de quelque manière qu' on le qualifie, ce fait
subsiste. Toutes les fortes critiques que nous
accumulons contre la déclaration des droits de

l'homme n'empêchent point que ce catéchisme de
l'individualisme a été formulé dans notre pays.
Dans notre pays et non ailleurs ! Et ce phénomène
(qu'aucun historien jusqu'à cette heure n'a rendu
compréhensible) marque en traits de feu combien
notre nation est prédisposée à l'individualisme.

La juste horreur que nous inspire le Robert
Greslou de Bourget n'empêche point que
quelques-unes des précieuses qualités de nos jeunes
gens viennent, comme leurs graves défauts, de ce
qu'ils sont des êtres qui ne s'agrègent point
naturellement en troupeau.

Si je ne m'abuse, l'homme libre, complété par
les déracinés, est utile aux jeunes français,
en ce qu'il accorde avec le bien général des
dispositions certaines qui les eussent aisément
jetés dans un nihilisme funèbre.

Je ne me suis jamais interrompu de plaider pour
l'individu, alors même que je semblais le plus
l'humilier. Une de mes thèses favorites est de
réclamer que l'éducation ne soit pas départie aux
enfants sans égard pour leur individualité

pXIV

propre. Je voudrais qu'on respectât leur préparation
familiale et terrienne. J'ai dénoncé l'esprit de
conquérant et de millénaire d'un bouteiller qui
tombe sur les populations indigènes comme un
administrateur despotique doublé d'un apôtre
fanatique ; j'ai marqué pourquoi le kantisme, qui
est la religion officielle de l'université,
déracine les esprits. Si l'on veut bien y réfléchir,
ce ne sera pas une petite chose qu'un traditionaliste
soit demeuré attentif aux nuances de l'individu.
Aussi bien je ne pouvais pas les négliger, puisque
je voulais décrire une certaine sensibilité
française et surtout agir sur des français. Mon
mérite est d'avoir tiré de l'individualisme même
ces grands principes de subordination que la plupart
des étrangers possèdent instinctivement ou trouvent
dans leur religion. Les jeunes français croient en
eux-mêmes ; ils jugent de toutes choses par rapport
à leur personne. Ailleurs, il y a le loyalisme ;
chez nous, c'est l'honneur, l'honneur du nom qui
fait notre principal ressort. Mes contemporains ne
m'eussent pas écouté si j'avais pris mon point de

départ ailleurs que du moi.
au milieu d' un océan et d' un sombre mystère de
vagues qui me pressent, je me tiens à ma conception
historique, comme un naufragé à

pXV

sa barque. Je ne touche pas à l' énigme du
commencement des choses, ni à la douloureuse énigme
de la fin de toutes choses. Je me cramponne à ma
courte solidité. Je me place dans une collectivité
un peu plus longue que mon individu ; je m' invente
une destination un peu plus raisonnable que ma
chétive carrière. à force d' humiliations, ma pensée,
d' abord si fière d' être libre, arrive à constater
sa dépendance de cette terre et de ces morts qui,
bien avant que je naquisse, l' ont commandée jusque
dans ses nuances...

tandis que je crois causer ici avec quelques milliers
de fidèles lecteurs, il est possible qu' un étranger
s' approche de notre cercle et que, jetant les yeux
sur cette préface, il s' étonne. En effet, pour tout
le monde, à vingt ans, la grande affaire c' est de
vivre, mais bien peu se préoccupent de trouver le
fondement philosophique de leur activité. Nos soucis
ennuient tout naturellement celui qui ne les partage
pas. Là-dessus, je n' ai rien à répondre. D' autres
personnes semblent craindre que le goût de la
réflexion ne dénature et ne comprime la naïveté de
nos impressions sensuelles ou proprement artistiques.
Eh bien ! L' art pour nous, ce serait d' exciter,

pXVI

d' émouvoir l' être profond par la justesse des
cadences, mais en même temps de le persuader par
la force de la doctrine. Oui, l' art d' écrire doit
contenter ce double besoin de musique et de
géométrie que nous portons, à la française, dans
une âme bien faite... ah ! Mon dieu ! Ce pauvre
petit livre, qu' il est loin de satisfaire à cette
magnifique ambition ! Il a du moins de la jeunesse,
de la fierté sans aucun théâtral et ne rétrécit pas
le coeur.

juillet 1904.
DEDICACE

pXVII

à quelques collégiens
de Paris et de la province
j' offre ce livre :

j' écris pour les enfants et les tout jeunes gens.
Si je contentais les grandes personnes, j' en aurais
de la vanité, mais il n' est guère utile qu' elles me
lisent. Elles ont fait d' elles-mêmes les
expériences que je vais noter, elles ont
systématisé leur vie, ou bien elles ne sont pas nées
pour m' entendre. Dans l' un et l' autre cas, cette
lecture leur sera superflue.

Les collégiens sont à peu près les seuls êtres qu' on
puisse plaindre. Encore la moitié d' entre eux
sont-ils des petits goujats qui empoisonnent la vie
de leurs camarades. Nous autres adultes, nous nous
isolons, nous nous distrayons selon le système qui
nous paraît convenable. Au collège, ils sont soumis
à une discipline qu' ils

pXVIII

n' ont pas choisie : cela est abominable. J' ai
relevé avec piété, depuis six à sept ans, les noms
des enfants qui se sont suicidés. C' est une longue
liste que je n' ose pas publier. J' aurais aimé
dédier à leur mémoire ce petit livre, mais il m' a
paru que j' irais contre leurs intentions, en
répandant leurs noms dans la vie.

S' ils m' avaient lu, je crois qu' ils n' auraient
pas pris une résolution aussi extrême. Ces âmes
délicates et paresseuses étaient évidemment mal
renseignées. Elles crurent qu' il y a du sérieux
au monde. Elles attachaient de l' importance à
cinq ou six choses : en ayant éprouvé du
désagrément, elles reculèrent hors de la vie.
L' essentiel est de se convaincre qu' il n' y a que des
manières de voir, que chacune d' elles contredit
l' autre, et que nous pouvons, avec un peu
d' habileté, les avoir toutes sur un même objet.
Ainsi nous amoindrissons nos mortifications à
penser qu' elles sont causées par rien du tout, et
nous arrivons à souffrir très peu.
Parce qu' il détaille ces principes et les illustre
de petits exemples empruntés à l' ordinaire de

l'existence, mon livre, je crois, est appelé à
rendre service.
Quelques amis que j' ai dans la politique m' ont
affirmé qu' aux siècles derniers les esprits

pXIX

de notre race, je veux dire les esprits religieux,
se plaisaient déjà à faire des prosélytes. Ils
enfermaient parfois les esprits épais dans une
chambre de fer chauffée au rouge. Le matérialiste
en était réduit à sauter précipitamment sur
l' un et l' autre pied, jusqu' à ce qu' il eût modifié
sa conception de l' univers. C' est ainsi que la
providence en agit encore aujourd' hui pour
nous rendre idéalistes. Notre sentiment élevé
du problème de la vie est fait de notre inquiétude
perpétuelle. Nous ne savons sur quel pied danser.
Dans cette disgrâce je goûte un plaisir réel.
Chercher continuellement la paix et le bonheur,
avec la conviction qu' on ne les trouvera jamais,
c' est toute la solution que je propose. Il faut
mettre sa félicité dans les expériences qu' on
institue, et non dans les résultats qu' elles
semblent promettre. Amusons-nous aux moyens, sans
souci du but. Nous échapperons ainsi au malaise
habituel des enfants honorables, qui est dans
la disproportion entre l' objet qu' ils rêvaient
et celui qu' ils atteignent.
Jérôme Paturot désirait un peu vivement une
position sociale. C' est d' une petite âme. Il
eût été plus heureux s' il avait suivi ma méthode,
s' égayant de ses recherches et n' attachant jamais

pXX

la moindre importance aux buts qu' il poursuivait !
Il eut de curieuses aventures : il n' y prit pas
de plaisir. C' est faute d' avoir possédé ma
philosophie. Je vais parmi les hommes, le coeur
défiant et la bouche dégoûtée ; j' hésite
perpétuellement entre les rêves de Paturot et ceux
des mystiques : les uns et les autres comme moi
s' agitent, parce que l' ordinaire de la vie ne peut
les satisfaire. Mais j' ai souvent pensé qu' entre
tous, Ignace De Loyola avait montré le plus de
génie, et je le dis le prince des psychologues,

parce qu' il déclare à la dernière ligne de ses exercices spirituels, ou suite de mécaniques pour donner la paix à l' âme : " et maintenant le fidèle n' a plus qu' à recommencer. " cela est admirable. Vous travaillez depuis des mois à trouver le bonheur, vous pensez l' avoir enfin conquis ; c' est quand vous le désiriez si fort que vous l' avez le plus approché ; recommencez maintenant ! Faisons des rêves chaque matin, et avec une extrême énergie, mais sachons qu' ils n' aboutiront pas. Soyons ardents et sceptiques. C' est très facile avec le joli tempérament que nous avons tous aujourd' hui. Cette méthode, je l' ai exposée et justifiée, je crois, dans la fiction qu' on va lire. Il m' aurait

pXXI

plu de la ramasser dans quelque symbole, de l' accentuer dans vingt-cinq feuillets très savants, très obscurs et un peu tristes ; mais soucieux uniquement de rendre service aux collégiens que j' aime, je m' en tiens à la forme la plus enfantine qu' on puisse imaginer : un journal.
LIVRE PREMIER - EN ETAT DE GRACE

p3

chapitre premier. La journée de Jersey :
je suis allé à Jersey avec mon ami Simon.
Je l' ai connu bébé, quand je l' étais moi-même,
dans le sable de sa grand' mère, où
déjà nous bâtissions des châteaux. Mais nous
ne fûmes intimes qu' à notre majorité. Je me
rappelle le soir où, place de l' opéra, vers
neuf heures, tous deux en frac de soirée,
nous nous trouvâmes : je m' aperçus, avec un
frisson de joie contenue, que nous avions en
commun des préjugés, un vocabulaire et des
dédains.

p4

Nous nous sommes inscrits à l' école de
M. Boutmy, rue saint-Guillaume. Mais
voyais-je Simon trois mois par année ? Il était

mondain à Londres et à Paris, puis se refaisait
à la campagne. Il passe pour excentrique,
parce qu' il a de l' imprévu dans ses déterminations
et des gestes heurtés. C' est un garçon
très nerveux et systématique, d' aspect glacial.
" Mérimée, me disait-il, est estimable à cause
des gens qui le détestent, mais bien haïssable
à cause de ceux qu' il satisfait. "
Simon, qui ne tient pas à plaire, aime toutefois
à paraître, et cela blesse généralement.
Très jeune, il était faiseur ; aujourd' hui encore,
il se met dans des embarras d' argent.
C' est un travers bien profond, puisque moi-même,
pour l' en confesser, je prends des
précautions ; pourtant notre délice, le secret
de notre liaison, est de nous analyser avec
minutie, et si nous tenons très haut notre
intelligence, nous flattons peu notre caractère.
Sa dépense et son souci de la bonne tenue le
réduisent à de longs séjours dans la propriété
de sa famille sur la Loire. La cuisine y est
intelligente, ses parents l' affectionnent ;
mais, faute de femmes et de secousses
intellectuelles,

p5

il s' y ennuie par les chaudes après-midi.
Je note pourtant qu' il me disait un jour :
" j' adore la terre, les vastes champs d' un seul
tenant et dont je serais propriétaire ; écraser
du talon une motte en lançant un petit jet de
salive, les deux mains à fond dans les poches,
voilà une sensation saine et orgueilleuse. "

l' observation me parut admirable, car je
ne soupçonnais guère cette sorte de sensibilité.

Voilà huit ans que, pour être moi, j' ai
besoin d' une société exceptionnelle, d' exaltation
continue et de mille petites amertumes.

Tout ce qui est facile, les rires, la bonne
honorabilité, les conversations oiseuses me
font jaunir et bâiller. Je suis entré dans le
monde du palais, de la littérature et de la
politique sans certitudes, mais avec des
émotions violentes, ayant lu Stendhal et très
clairvoyant de naissance. Je puis dire qu' en
six mois, je fis un long chemin. J' observais

mal l'hygiène, je me dégoûtai, je partis ; puis
je revins, ayant bu du quinquina et adorant
Renan. Je dus encore m'absenter ; les larmoiements
idéalistes cédèrent aux petits faits
de Sainte-Beuve. En 86, je pris du bromure ;
je ne pensais plus qu'à moi-même. Dyspepsique,
un peu hypocondriaque, j'appris avec

p6

plaisir que Simon souffrait de coliques
néphrétiques. De plus, il n'estime au monde
que M. Cokson, qui a trois yachts, et, dans
les lettres, il n'admet que Chateaubriand au
congrès de Vérone : ce qui plaît à mon dégoût
universel. Enfin à Paris, quand nous déjeunons
ensemble, il a le courage de me dire vers
les deux heures : " je vous quitte " ; puis,
s'il fume immodérément, du moins blâme-t-il
les excès de tabac. Ces deux points m'agrément
spécialement, car moi, je demeure sans défense
contre des jeunes gens résolus qui
m'accaparent et m'imposent leur grossière
hygiène.

C'est dans quelques promenades de santé,
coupées de fraîches pâtisseries au rond-point
de l'étoile, que je touchai les pensées intimes
de Simon, et que je découvris en lui cette
sensibilité, peu poussée mais très complète, qui
me ravit, bien qu'elle manque d'âpreté.

Nous décidâmes de passer ensemble les
mois d'été à Jersey.

Cette villégiature est méprisable : mauvais
cigares, fadeurs des pâturages suisses,
médiocrités du bonheur.

Nous eûmes la faiblesse d'emmener avec

p7

nous nos maîtresses. Et leur vulgarité nous
donnait un malaise dans les petits wagons
jersiais bondés de gentilles misses.
à Paris, nos amies faisaient un appareillage
très distingué : belles femmes, jolis
teints ; ici, rapidement engraisées, elles se
congestionnèrent. Elles riaient avec bruit et
marchaient sottement, ayant les pieds meurtris.

Dans notre monotone chalet, au bord de la grève, le soir, elles protestaient avec une sorte de pitié contre nos analyses et déductions, qu'elles déclaraient des niaiseries (à cause que nous avons l'habitude de remonter jusqu'à un principe évident) et inconvenantes (parce que nous rivalisons de sincérité froide).

Ah ! Ces homards de digestion si lente, dont nous souffrîmes, Simon et moi, durant les longues après-midi de soleil, en face de l'océan qui fait mal aux yeux ! Ah ! Ce thé dont nous abusâmes par engouement ! Un soir, au casino, nous rencontrâmes cinq camarades qui avaient bien dîné et qui riaient comme de grossiers enfants. Ils se réjouissaient à citer le nom familial de tel commerçant de la localité, et patoisaient à la

p8

jerisiaise. Ils invitèrent le capitaine du bâtiment de Granville-Jersey à boire de l'alcool, puis ils parlèrent de la territoriale. Ils furent cordiaux ; nos femmes leur plurent ; Simon n'ouvrit pas la bouche. Moi, par urbanité, je tâchais de rire à chaque fois qu'ils riaient.

Avant de nous coucher, mon ami et moi, seuls sur le petit chemin, près de la plage où se reflétait l'immense fenêtre brutalement éclairée de notre salon, dans la vaste rumeur des flots noirs, nous goûtâmes une réelle satisfaction à épiloguer sur la vulgarité des gens, ou du moins sur notre impuissance à les supporter.

" ô moi, disions-nous l'un et l'autre, moi, cher enfant que je crée chaque jour, pardonne-nous ces fréquentations misérables dont nous ne savons t'épargner l'énervement. " à déjeuner, le lendemain, Simon, qui est très dépensier, mais que les gaspillages d'autrui désobligeant, fit remarquer à son amie qu'elle mangeait gloutonnement. Déjà le même défaut de tenue m'avait choqué chez ma maîtresse, et je pris texte de l'occasion

p9

pour faire une courte morale. Elles s' emportèrent,
et tous deux, par des clignements
d' yeux, nous nous signalions leur grossièreté.
Vers deux heures, tandis qu' elles allaient
dans les magasins, une voiture nous conduisit
jusqu' à la baie de Saint-Ouen.
Nous eûmes d' abord la sensation joyeuse
de voir, pour la première fois, cette plage
étroite et furieuse, et nous nous assîmes
auprès de l' écume des lames brisées. Puis
une tasse de thé nous raffermi l' estomac.
Nous étions bien servis, par un temps tiède,
sur la façade nette d' un hôtel très neuf, parmi
cinq ou six groupes élégants et modérés. Je
surveillais le visage de Simon ; à la troisième
gorgée, je vis sa gravité se détendre. Moi-même
je me sentais dispos.
-n' est-ce pas, lui dis-je, la première minute
agréable que nous trouvons à Jersey ? Il
n' était pourtant pas difficile de nous organiser
ainsi. Quoi en effet ? Un joli temps (c' est
la saison), de l' inconnu (le monde en est plein),
une tasse de thé qui encourage notre cerveau
(1 fr. 50).
-tu oublies, me dit-il, deux autres plaisirs :
l' analyse que nous fîmes, hier soir, de

p10

notre ennui, et l' éclair de ce matin, à table,
quand nous nous sommes surpris à souffrir,
l' un et l' autre, de l' impudeur de leurs appétits.

-arrête ! M' écriai-je, car j' entrevois une
piste de pensée.

Et, riant de la joie d' avoir un thème à
méditer, nous courûmes nous installer sur un
rocher en face de l' océan salé. Au bout d' une
heure, nous avons abouti aux principes suivants,
que je copiai le soir même avant de
m' endormir :

premier principe : nous ne sommes jamais si
heureux que dans l' exaltation.

deuxième principe : ce qui augmente
beaucoup le plaisir de l' exaltation, c' est de
l' analyser.

la plus faible sensation atteint à nous

fournir une joie considérable, si nous en exposons le détail à quelqu' un qui nous comprend à demi-mot. Et les émotions humiliantes elles-mêmes, ainsi transformées en matière de pensée, peuvent devenir voluptueuses. Conséquence : il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible. je remarque que, pour analyser avec conscience

p11

et avec joie mes sensations, il me faut à l' ordinaire un compagnon.

Je me rappelle les détails et toute la physionomie de cette longue séance que nous fîmes, couchés dans la brise purifiante et virile de l' océan. Nos intelligences étaient lucides, tonifiées par le bel air, soutenues par le thé. J' ajouterai même que Simon s' éloigna un instant sous les roches fraîches, ce dont je le félicitai, en l' enviant, car la nourriture et l' air des plages entravaient fort la régularité de nos digestions, où nous nous montrâmes toujours capricieux.

Le même soir, vers onze heures, réunis auprès de nos femmes dans le petit salon de notre frêle

villa, je disais à Simon, avec la franchise un peu choquante des heures de nuit :
-je t' avouerai que souvent je songeai à entrer en religion pour avoir une vie tracée et aucune responsabilité de moi sur moi.

Enfermé dans ma cellule, résigné à l' irréparable, je cultiverais et pousserais au paroxysme certains dons d' enthousiasme et d' amertume que je possède et qui sont mes délices. Je fus détourné de ce cher projet par

p12

la nécessité d' être extrêmement énergique pour l' exécuter. Même je me suis arrêté de souhaiter franchement cette vie, car j' ai soupçonné qu' elle deviendrait vite une habitude et remplie de mesquineries : rires de séminaristes, contacts de compagnons que je n' aurais pas choisis et parmi lesquels je serais la minorité. Nos femmes, en m' entendant, se mirent à

blasphémer, par esprit d'opposition, et à se frapper le front, pour signifier que je déraisonnais.

-c' est étrange, répondit Simon, que je ne t' aie pas connu ce goût pendant des années. Je pensais : il est aimable, actif, changeant, toutes les vertus de Paris, mais il ne sent rien hors de cette ville. Moi, c' est la campagne, des chiens, une pipe et les notions abondantes et froides de Spencer à débrouiller pendant six mois.

-erreur ! Lui dis-je, tu t' y ennuyais. Nous avons l' un et l' autre vêtu un personnage. J' affectai en tous lieux d' être pareil aux autres, et je ne m' interrompis jamais de les dédaigner secrètement. Ce me fut toujours une torture d' avoir la physionomie mobile et les yeux expressifs. Si tu me vis, sous l' oeil des barbares, me prêter à vingt groupes

p13

bruyants et divers, c' était pour qu' on me laissât le répit de me construire une vision personnelle de l' univers, quelque rêve à ma taille, où me réfugier, moi, homme libre.

Ainsi revenions-nous à nos principes de l' après-midi, et à convenir que nous avons été créés pour analyser nos sensations, et pour en ressentir le plus grand nombre possible qui soient exaltées et subtiles. J' entrai dans la vie avec ce double besoin. Notre vertu la moins contestable, c' est d' être clairvoyants, et nous sommes en même temps ardents avec délire. Chez nous, l' apaisement n' est que débilité ; il a toute la tristesse du malade qui tourne la tête contre le mur.

Nous possédons là un don bien rare de noter les modifications de notre moi, avant que les frissons se soient effacés sur notre épiderme. Quand on a l' honneur d' être, à un pareil degré, passionné et réfléchi, il faut soigner en soi une particularité aussi piquante.

Raffinons soigneusement de sensibilité et d' analyse. La besogne sera aisée, car nos besoins, à mesure que nous les satisfaisons, croissent en exigences et en délicatesses, et

seule, cette méthode saura nous faire toucher
le bonheur.

p14

C' est ainsi que Simon et moi, par emballement,
par oisiveté, nous décidâmes de tenter
l' expérience.

Courons à la solitude ! Soyons des nouveau-nés !

Dépouillés de nos attitudes, oublieux de nos
vanités et de tout ce qui n' est
pas notre âme, véritables libérés, nous créerons
une atmosphère neuve, où nous embellir
par de sages expérimentations.

Dès lors, nous vécûmes dans le lendemain ;
et chacune de nos réflexions accroissait notre
enivrement. " désormais nous aurons un coeur
ardent et satisfait " , nous affirmions-nous l' un
à l' autre sur la plage, car nous avions sagement
décidé de procéder par affirmation.

" cette sole est très fraîche... ; votre maîtresse,
délicieuse... " , me disait jadis un compagnon
d' ailleurs médiocre, et grâce à son ton péremptoire
la sauce passait légère, je jouissais
des biens de la vie.

Dans la liste qu' une agence nous fit tenir,
nous choisîmes, pour la louer, une maison
de maître, avec un vaste jardin planté en bois
et en vignes, sise dans un canton délaissé, à
cinq kilomètres de la voie ferrée, sur les confins

p15

des départements de Meurthe-Et-Moselle et des
Vosges. Originaires nous-mêmes de
ces pays, nous comptions n' y être distraits
ni par le ciel, ni par les plaisirs, ni par les
moeurs. Puis nous n' y connaissions personne,
dont la gentillesse pût nous détourner de
notre généreux égotisme.

C' est alors que, corrects une suprême fois
envers nos tristes amies, qui furent tour à
tour ironiques et émues, nous passâmes à
Paris liquider nos appartements et notre
situation sociale. Nous sortîmes de la grande
ville avec la joie un peu nerveuse du portefaix
qui vient de délivrer ses épaules d' une charge

très lourde. Nous nous étions débarrassés
du siècle.

Dans le train qui nous emporta vers notre
retraite de Saint-Germain, par Bayon
(Meurthe-Et-Moselle), nous méditons le chapitre
XX du livre Ier de l'imitation, qui traite " de
l'amour de la solitude et du silence " . Et pour
nous délasser de la prodigieuse sensibilité
de ce vieux moine, nous établissions notre
budget (14000 francs de rente). Malgré que
l'odeur de la houille et les visages des voyageurs,
toujours, me bouleversent l'estomac,
l'avenir me paraissait désirable.

p17

chapitre II. Méditation sur la journée de Jersey :

cette journée de Jersey fut puérole en plus
d'un instant, et pas très nette pour moi-même.

Comment accommoder cette haine
mystique du monde et cet amour de l'agitation
qui me possèdent également ! C'est à
Jersey pourtant, nerveux qui chicanions au
bord de l'océan, que j'approchai le plus d'un
état héroïque. Je tendais à me dégager de
moi-même. L'amour de Dieu soulevait ma
poitrine.

Je dis Dieu, car de l'éclosion confuse qui
se fit alors en mon imagination, rien n'approche
autant que l'ardeur d'une jeune
femme, chercheuse et comblée, lasse du
monde qu'elle ne saurait quitter et qui, dévote,
s'agenouille en vous invoquant, Marie vierge
et Christ Dieu ! Ces créatures-là, puisqu'elles
nous troublent, ne sont pas parfaites,

p18

mais la civilisation ne produit rien de plus
intéressant. Les vieux mots qui leur sont
familiers embelliront notre malaise, dont ils
donnent en même temps une figure assez exacte.
Hélas ! Les contrariétés d'où sortit mon état
de grâce, je vois trop nettement leur
médiocrité pour que mon rêve de Jersey n'ait très
vite perdu à mes yeux ce caractère religieux

que lui conservent mes vocables. Jamais rien ne survint en mon âme qui ne fût embarrassé de mesquineries. Amertume contre ce qui est, curiosité dégoûtée de ce que j' ignore, voilà peut-être les tiges flétries de mes plus belles exaltations !

p19

Avant cette journée décisive, déjà la grâce m' avait visité. J' avais déjà entrevu mon Dieu intérieur, mais aussitôt son émouvante image s' emplissait d' ombre. Ces flirts avec le divin me ternissaient le siècle, sans qu' ils modifiassent sérieusement mon ignominie. C' est par le dédain qu' enfin j' atteignis à l' amour. Certes, je comprenais que seul le dégoût préventif à l' égard de la vie nous garantit de toute déception, et que se livrer aux choses qui meurent est toujours une diminution ; mais il fallut la révélation de Jersey, pour que je prisse le courage de me conformer à ces vérités soupçonnées, et de conquérir par la culture de mes inquiétudes l' embellissement de l' univers. C' est en m' aimant infiniment, c' est en m' embrassant, que j' embrasserai les choses et les redresserai selon mon rêve.

Oui, déjà j' avais été traversé de ce délire d' animer toutes les minutes de ma vie. Sur

p20

les petits carnets où je note les pointes de mes sensations pour la curiosité de les éprouver à nouveau, quand le temps les aura émoussées, je retrouve une matinée de juillet que, malade, vraiment épuisé, tant mon corps était rompu et mon esprit lucide d' insomnie, je m' étais fait conduire à la bibliothèque de Nancy, pour lire les exercices spirituels d' Ignace De Loyola. Livre de sécheresse, mais infiniment fécond, dont la mécanique fut toujours pour moi la plus troublante des lectures ; livre de dilettante et de fanatique. Il dilate mon scepticisme et mon mépris ; il démonte tout ce qu' on respecte, en même temps

qu' il réconforte mon désir d' enthousiasme ;
il saurait me faire homme libre, tout-puissant
sur moi-même.

Alors que j' étais ainsi mordu par ce cher
engrenage, des militaires passèrent sur les
dix heures, revenant de la promenade matinale,
avec de la poussière, des trompettes retentissantes
et des gamins admirateurs. Et nous, ceux de la
bibliothèque, un prêtre, un
petit vieux, trois étudiants, nous nous penchâmes
des fenêtres de notre palais sur ces
hommes actifs. Et l' orgueil chantait dans ma
tête : " tu es un soldat, toi aussi ; tu es mille

p21

soldats, toute une armée. Que leurs trompettes
levées vers le ciel sonnent un hallali !

Tiens en main toutes les forces que tu as,
afin que tu puisses, par des commandements
rapides, prendre soudain toutes les figures en
face des circonstances. " et, frémissant jusqu' à
serrer les poings du désir de dominer la vie,
je me replongeai dans l' étude des moyens
pour posséder les ressorts de mon âme comme
un capitaine possède sa compagnie. -
quelque jour, un statisticien dressera la
théorie des émotions, afin que l' homme à volonté
les crée toutes en lui et toutes en un
même moment.

Et puis ce fut la vie, car il fallut agir ; et
je me rappelle cette douloureuse matinée où
je vis un de ma race, mais ayant toujours
résisté à l' appétit de se détruire, qui me
disait dans un accès d' orgueil : " ma tête
est une merveilleuse machine à pensées et
à phrases ; jamais elle ne s' arrête de produire
avec aisance des mots savoureux, des
images précises et des idées impérieuses ;
c' est mon royaume, un empire que je gouverne. "
et moi, tandis qu' il marchait dans l' appartement,
j' étais assombri et congelé
par le bromure, au point que je n' avais pas

p22

la force de lui répondre, et je me raidissais,

avec un effort trop visible, pour sourire et
pour paraître alerte. Et je revins à midi,
seul, par la longue rue Richelieu (une de ces
rues étroites qui me donnent un malaise),
plus accablé et plus inconscient, mais convaincu,
au fond de mon découragement, que
le paradis c' est d' être clairvoyant et fiévreux.

p23

Je m' écarte parmi ces souvenirs. C' est que
j' y apprends à connaître mon tempérament,
ses hauts et ses bas. Voilà les soucis, les
nuances où je reviens, sitôt que j' ai quelques
loisirs. Je veux accueillir tous les frissons de
l' univers ; je m' amuserai de tous mes nerfs.
Ces anecdotes qui vous paraissent peu de
chose, je les ai choisies scrupuleusement
dans le petit bagage d' émotions qui est tout
mon moi. à certains jours, elles m' intéressent
beaucoup plus que la nomenclature des
empires qui s' effondrent. Elles me sont Hélène,
Cléopâtre, la Juliette sur son balcon
et Mlle De Lespinasse, pour qui jamais ne
se lasse la tendre curiosité des jeunes gens.
Belle paix froide de Saint-Germain ! C' est
là que mon coeur échauffé sans trêve retrouvera
et s' assurera la possession de ces frissons
obscurs qui, parfois, m' ont traversé pour
m' indiquer ce que je devais être ! Ma faiblesse
jusqu' à cette heure n' a pu forcer à se réaliser

p24

cet esprit mystérieux qui se dissimule en moi.
Mais je le saisirai, et je partirai sa beauté à
l' univers, qui me fut jusqu' alors médiocre
comme mon âme.

-mais, dira-t-on, Simon, qu' intéressent
la vie (amour des forêts et du confort) et la
précision scientifique (philosophie anglaise),
comment s' associait-il à vos aspirations ?
Je pense qu' étant fort nerveux et compréhensif,
il vibrait avec mes énergies quelles
qu' elles fussent. Puis il bâillait de sa vie sans
argent ni ambition...
mais pourquoi m' inquiéterais-je d' expliquer

cette âme qui n' est pas la mienne ? Il suffit que je vous la fasse voir, aux instants où, me comparant à lui, vous y gagnerez de me mieux connaître.

LIVRE 2 - L'EGLISE MILITANTE

p27

chapitre III. Installation :
le lendemain de notre arrivée, vers les neuf heures, quand le paysage, dans la franchise de son réveil, n' a pas encore revêtu la splendeur du midi ou ces molleses du couchant qui troublent l' observateur, nous étudiâmes la propriété, et sa saine banalité nous agréa.

Bâtie sur un vieux monastère dont les ruines l' enclosent et l' ennoblissent, elle occupe le sommet et les pentes pelées d' une côte volcanique. Et cette légende de volcan, dans nos promenades du soir, nous invitait à

p28

des rêveries géologiques, toujours teintées de mélancolie pour de jeunes esprits plus riches d' imagination que de science. Nos fenêtres dominaient une vaste cuvette de terres labourées, sans eau, et dont la courbe solennelle menait jusqu' à l' horizon des fenêtres silencieuses.

Dans la transparence du soleil couchant, parfois, les Vosges minuscules et tristes apparaissaient tassées dans le lointain. Sur un autre ballon très proche, le village déployait sa rue morne ; et l' église au milieu des tombes dominait le pays.

Cette mise en scène, si complètement privée de jeunesse, devait mieux servir nos sévères analyses que n' eussent fait les somptuosités énergiques de la grande nature, la mollesse bellâtre du littoral méditerranéen, ou même ces plaines d' étangs et de roseaux dont j' ai tant aimé la résignation grelottante. Les vieilles choses qui n' ont ni gloire, ni douceur, par leur seul aspect, savent mettre toutes nos pensées à leur place.

installation matérielle :

en une semaine nous fûmes organisés.

Un gars du village, ancien ordonnance d' un capitaine, suffit à notre service.

Quand il s' agit de choisir les chambres de sommeil et de méditation, Simon, que je crois un peu apoplectique, voulut avoir de grands espaces sous les yeux. Pour moi, uniquement curieux de surveiller mes sensations, et qui désire m' anémier, tant j' ai le goût des frissons délicats, je considérai qu' une branche d' arbre très maigre, frôlant ma fenêtre et que je connaîtrais, me suffirait.

La salle à manger nous parut parfaite, dès qu' un excellent poêle y fut installé. Dans la bibliothèque où nous agitâmes des problèmes par les nuits d' hiver, on mit un grand bureau double où nous nous faisions vis-à-vis, avec chacun notre lampe et notre fauteuil Voltaire, pour faire nos recherches ou rédiger,

puis, au coin de la cheminée, deux ganaches pour la métaphysique des problèmes.

La pièce voisine était tapissée de livres, mêlés et contradictoires comme toutes ces fièvres dont la bigarrure fait mon âme. Seul Balzac en fut exclu, car ce passionné met en valeur les luttes et l' amertume de la vie sociale ; et, malgré tout, romanesques et de fort appétit, nous trouverions dans son oeuvre, à certains jours, la nostalgie de ce que nous avons renoncé.

Je m' opposai avec la même énergie à ce qu' aucune chaise pénétrât dans la maison : ces petits meubles ne peuvent qu' incliner aux basses conceptions l' honnête homme qu' ils fatiguent. Je ne crois pas qu' un penseur ait jamais rien combiné d' estimable hors d' un fauteuil.

Tous nos murs furent blanchis à la chaux. J' aime le mutisme des grands panneaux nus ; et mon âme, racontée sur les murs par le

détail des bibelots, me deviendrait insupportable.
Une idée que j' ai exprimée, désormais, n' aura
plus mes intimes tendresses. C' est par
une incessante hypocrisie, par des manques
fréquents de sincérité dans la conversation,
que j' arrive à posséder encore en moi un petit

p31

groupe de sentiments qui m' intéressent. Peut-être
qu' ayant tout avoué dans ces pages, il me
faudra tenter une évolution de mon âme, pour
que je prenne encore du goût à moi-même.
Nous fîmes des visites aux notables et quelques
aumônes aux indigents. Et pour acquérir
la considération, chose si nécessaire, nous
répandîmes le bruit que, frères de lits différents,
nous étions nés d' un officier supérieur
en retraite.
Enfin, sur l' initiative de Simon, nous causâmes
des femmes. La femme, qui, à toutes
les époques, eut la vertu fâcheuse de rendre
bavards les imbéciles, renferme de bons éléments
qu' un délicat parfois utilise pour se
faire à soi-même une belle illusion. Toutefois,
elle fait un divertissement qui peut nuire à
notre concentration et compromettre les expériences
que nous voulons tenter. Simon, ayant réfléchi,
ajouta :
-le malheur ! C' est que nous avons perdu
l' habitude de la chasteté !
-avec son tact de femme, Catherine De Sienne,
lui dis-je, a très bien vu, comme nous,
que tous nos sens, notre vue, notre ouïe et
le reste s' unissent en quelque sorte avec les
objets, de sorte que, si les objets ne sont pas

p32

purs, la virginité de nos sens se gâte. Mais les
objets sont ce que nous les faisons. Or, puisqu' il
n' est pas dans notre programme de nous
édifier une grande passion, ne voyons dans la
femme rien de troublant ni de mystérieux ;
dépouillons-la de tout ce lyrisme que nous
jetons comme de longs voiles sur nos troubles :
qu' elle soit pour nous vraiment nature.

Cette combinaison nous laissera tout
le calme de la chasteté.

Simon voulut bien m' approuver.

C' est pourquoi nous sommes allés à la messe. Et entre les jeunes personnes, nous avons distingué une fille pour sa fraîche santé et pour son impersonnalité. Ses gestes lents et son regard incolore, quoique malicieux, sont bien de ce pays et de cette race qui ne peut en rien nous distraire du développement de notre être. Nous fîmes donc un arrangement avec la famille de cette jeune fille, et nous en eûmes de la satisfaction.

Au soir de cette première semaine, dans notre cadre d' une simplicité de bon goût, assis et souriant en face du paysage sévère que désolent la brume et le silence, nous résolûmes de couper tout fil avec le monde et de brûler les lettres qui nous arriveraient.

p33

installation spirituelle :

je fus flatté de trouver un cloître dans les coins délabrés de notre propriété.

Pendant que le soir tombait sur l' Italie, promeneur attristé de souvenirs désagréables et de désirs, parfois j' ai désiré achever ma vie sous les cloîtres où ma curiosité s' était satisfaite un jour. Ce me serait un pis aller délicieux de veiller sous les lourds arceaux de saint-Trophime à Arles, d' où, certain jour, je descendis dans l' église lugubre pour me mépriser, pour aimer la mort (qui triomphera d' une beauté dont je souffre), et pour glorifier le moi qu' avec plus d' énergie je saurais être.

Notre cloître, qui date de la fin du treizième siècle, n' abritait plus que des volailles quand nous le fîmes approprier, pour l' amour du christianisme dont les allures sentimentales et la discipline satisfont notre veine

p34

d' ascétisme et d' énervement. Il est bas, triste et couvert de tuiles moussues. Une jolie suite d' arceaux trilobés l' entourent, sous chacun

desquels avait été sculpté un petit bas-relief. Quoique le temps les eût dégradés, je voulus y distinguer la reine de Saba en face du roi Salomon. Une ceinture de cuir serre la taille de la reine ; sa robe entr' ouverte sur sa gorge laisse deviner une ligne de chair, et cela me parut troublant dans une si vieille chose. Elle appuie contre sa figure les plis de sa pèlerine, et je me désolai fréquemment avec elle, pensant avec complaisance qu' elle ne fût pas plus fausse ni coquette avec ce roi, que je ne le suis envers moi-même, quand je donne à ma vie une règle monacale.

C' est là qu' au matin nous descendions, tandis qu' on préparait nos chambres ; et ce m' était un plaisir parfait d' y saluer Simon, d' un geste poli, sans plus, car nous pratiquions la règle du silence jusqu' au repas du soir pris en commun.

L' après-midi, où je n' ai jamais pu m' appliquer, tant il est difficile de tromper la méchanceté des digestions, c' était après le déjeuner, une fumerie (en plein air, quand il n' y a pas de vent), -une promenade jusqu' à

p35

deux heures, -une partie de volant dans le cloître, comme faisaient, pour se délasser, Jansénius et M. De Saint-Cyran, -du repos dans un fauteuil balancé, puis un nouveau cigare, -une méditation à l' église, suivie d' une petite promenade, -à quatre heures, la rentrée en cellule. (on notera que Simon, en dépit d' une légère tendance à l' apoplexie, faisait la sieste jusqu' à deux heures.) et cette grande variété de mouvement dans un si bref espace de temps nous portait, sans trop d' ennui, à travers les heures écrasantes du milieu du jour.

à sept heures, dîner en commun ; et fort avant dans la nuit, nous analysions nos sensations de la journée.

C' est dans l' une de ces conférences du soir que j' appelai l' attention de Simon sur la nécessité de nous enfermer, comme dans un corset, dans une règle plus étroite encore,

dans un système qui maintiendrait et fortifierait
notre volonté.

-il ne suffit pas, lui disais-je, de fixer
les heures où nous méditerons ; il faut fournir
notre cerveau d'images convenables. J' ai un
sentiment d' inutilité, aucun ressort. Je crains

p36

demain ; saurai-je le vivifier ? L' énergie fuit
de moi comme trois gouttes d' essence sur la main.

Pour qu' il comprît cette anémie de mon
âme, je lui rappelai un café qui nous était
familier. -que de fois je suis sorti de là vers
les dix heures du soir, dégoûté de fumer et
avec des gens qui disaient des niaiseries !

Les feuilles des arbres étaient légèrement
éclairées en dessous par le gaz ; la pluie luisait
sur les trottoirs. Nous n' avions pas de but ;
j' étais mécontent de moi, amoindri devant
les autres, et je n' avais pas l' énergie de rompre là.

Simon connaissait la sensation que je voulais
dire, et il m' en donna des exemples personnels.

-par contre, lui dis-je, des niaiseries me
firent des soirs sublimes. Une nuit, près de
m' endormir, je fus frappé par cette idée, qui
vous paraîtra fort ordinaire, que le Don,
fleuve de Russie, était l' antique Tanaïs des
légendes classiques. Et cette notion prit en
moi une telle intensité, une beauté si mystérieuse
que je dus, ayant allumé, chercher
dans la bibliothèque une carte où je suivis ce
fleuve dès sa sortie du lac, tout au travers du

p37

pays des cosaques. Grandi par tant de siècles
interposés, Orphée m' apparut errant à travers
les glaces hyperboréennes, sur les rives neigeuses
du Tanaïs, dans les plaines du Riphé que
couvrent d' éternels frimas, pleurant Eurydice et
les faveurs inutiles de Pluton. cet esprit
délicat fut sacrifié par les femmes toujours ivres
et cruelles. On s' étonnera que je m' émeuve d' un
incident si fréquent. Il est vrai, pour
l' ordinaire, ce mythe ne me trouble guère ;
mais ce soir-là, mille sens admirables s' en

levaient, si pressés que je ne pouvais les saisir.

Et ces désolations lointaines, évoquées sans autres détails, m'emplissaient d'indicible ivresse. Ainsi s'achève dans l'enthousiasme une journée de sécheresse, de la plus fade banalité. Qu'ils sont beaux les nerfs de l'homme ! à genoux, prions les apparences qu'elles se reflètent dans nos âmes, pour y éveiller leurs types.

Les plus petits détails, à certains jours, retentissent infiniment en moi. Ces sensibilités trop rares ne sont pas l'effet du hasard. Chercher pour les appliquer les lois de l'enthousiasme, c'est le rêve entrevu dans notre cottage de Jersey.

p38

prière-programme :

combien je serais une machine admirable
si je savais mon secret !

Nous n'avons chaque jour qu'une certaine somme de force nerveuse à dépenser : nous profiterons des moments de lucidité de nos organes, et nous ne forcerons jamais notre machine, quand son état de rémission invite au repos.

Peut-être même surprendrons-nous ces règles fixes des mouvements de notre sang qui amènent ou écartent les périodes où notre sensibilité est à vif. Cabanis pense que par l'observation on arriverait à changer, à diriger ces mouvements quand l'ordre n'en serait pas conforme à nos besoins. Par des hardiesses d'hygiéniste ou de pharmacien, nous pourrions nous mettre en situation de fournir très rapidement les états les plus rares de l'âme humaine.

p39

Enfin, si nous savions varier avec minutie les circonstances où nous plaçons nos facultés, nous verrions aussitôt nos désirs (qui ne sont que les besoins de nos facultés) changer au point que notre âme en paraîtra transformée. Et pour nous créer ces milieux, il ne s'agit pas d'user de raisonnements, mais d'une méthode

mécanique ; nous nous envelopperons d' images
appropriées et d' un effet puissant, nous
les interposerons entre notre âme et le monde
extérieur si néfaste. Bientôt, sûrs de notre
procédé, nous pousserons avec clairvoyance
nos émotions d' excès en excès ; nous connaissons
toutes les convictions, toutes les passions
et jusqu' aux plus hautes exaltations
qu' il soit donné d' aborder à l' esprit humain,
dont nous sommes, dès aujourd' hui, une des
plus élégantes réductions que je sache.
Les ordres religieux ont créé une hygiène
de l' âme qui se propose d' aimer parfaitement
Dieu ; une hygiène analogue nous avancera
dans l' adoration du moi. c' est ici, à
Saint-Germain, un institut pour le développement
et la possession de toutes nos facultés de
sentir ; c' est ici un laboratoire de l' enthousiasme.
Et non moins énergiquement que

p40

firent les grands saints du christianisme,
proscrivons le péché, le péché qui est la tiédeur,
le gris, le manque de fièvre, le péché, c' est-à-dire
tout ce qui contrarie l' amour.
L' homme idéal résumerait en soi l' univers ;
c' est un programme d' amour que je veux réaliser.
Je convoque tous les violents mouvements
dont peuvent être éternés les hommes ;
je paraîtrai devant moi-même comme la
somme sans cesse croissante des sensations.
Afin que je sois distrait de ma stérilité et
flatté dans mon orgueil, nulle fièvre ne me
demeurera inconnue, et nulle ne me fixera.
C' est alors, Simon, que, nous tenant en
main comme un partisan tient son cheval et
son fusil, nous dirons avec orgueil : " je suis
un homme libre. "

p41

chapitre iv. Examens de conscience :
j' ai fermé la porte de ma cellule, et mon
coeur, encore troublé des nausées que lui
donnait le siècle, cherche avec agitation...
connaître l' esprit de l' univers, entasser

l'émotion de tant de sciences, être secoué par ce qu'il y a d'immortel dans les choses, cette passion m'enfièvre, tandis que sonnent les heures de nuit... je me couchai avec le désespoir de couper mon ardeur ; je me suis levé ce matin avec un bourdonnement de joie dans le cerveau, parce que je vois des jours de tranquillité étendus devant moi. Ma poitrine, mes sens sont largement ouverts à celui que j'aime : à l'enthousiasme.

Il ne s'agit pas qu'ayant accumulé des notions, je devienne pareil à un dictionnaire ; mon bonheur sera de me contempler agité de tous les frissons, et d'en être insatiable. Seule félicité digne de moi, ces instants où

p42

j'adore un Dieu, que, grâce à ma clairvoyance croissante, je perfectionne chaque jour ! Pour ne pas succomber sous l'âme universelle que nous allons essayer de dégager en nous, commençons par connaître les forces et les faiblesses de notre esprit et de notre corps. Il importe au plus haut point que nous tenions en main ce double instrument, pour avoir une conscience nette de l'émotion perçue, et pour pouvoir la faire apparaître à volonté.

Tel fut l'objet de nos conférences d'octobre.

p43

examen physique : nous inspectâmes d'abord nos organes : de leur disposition résulte notre force et notre clairvoyance.

Un médecin compétent que nous fîmes venir de la ville nous mit tout nus et nous examina. Ce praticien, soigneusement, de l'oreille et des doigts réunis, nous auscultait, tandis que nous comptions d'une voix forte jusqu'à trente ; ainsi l'avait-il ordonné.

-vous êtes délicats, mais sains.

Telle fut son opinion, qui nous plut. Nous serions impressionnés par une difformité aussi péniblement que par un manque de tenue.

C' est encore du lyrisme que d' être boiteux
ou manchot ; il y a du panache dans une
bosse. Toute affectation nous choque. " avoir
la pituite ou une gibbosité ! Disait Simon,
mais j' aimerais autant qu' on me trouvât le

p44

tour d' esprit de Victor Hugo. " Simon a bien
du goût de répugner aux êtres excessifs ; ces
monstres ne peuvent juger sainement la vie
ni les passions. Un esprit agile dans un corps
simplifié, tel est notre rêve pour assister à la
vie.

Tandis qu' il se rhabillait, Simon se rappela
avoir bu diverses pharmacies et qu' il manqua
d' esprit de suite. Pour moi, ayant débuté dans
l' existence par l' huile de foie de morue,
j' alternai vigoureusement les fers et les
quinquinas ; mais toujours me répugna le grand
air qui seul m' eût tonifié sans m' échauffer.
Maigres l' un et l' autre, mais lui plus musculeux,
nous naquîmes dans des familles nerveuses,
la sienne apoplectique du côté des
hommes et bizarre par les femmes. Ses sensations
se poussent avec une violente vivacité
dans des sens divers. Ses mouvements sont
brusques, et prêteraient parfois au ridicule
sans sa parfaite éducation. Il est bilieux.
-à la campagne, me dit-il, fumant ma
pipe en plein air, fouaillant mes chiens et
criant après eux, dès les six heures du matin,
je jouis, je respire à l' aise.

p45

Cabanis observe, en effet, que l' abondance
de bile met une chaleur âcre dans tout le
corps, en sorte que le bilieux trouve le
bien-être seulement dans de grands mouvements
qui emploient toutes ses forces. Ce médecin
philosophe ajoute que, chez les hommes de
ce tempérament, l' activité du coeur est
excessive et exigeante.

-j' entends bien, me répond en souriant
Simon ; mes journées ne sont heureuses qu' en
province, mes nuits ne sont agréables qu' à

Paris... cette ville toutefois diminue ma force musculaire. Des occupations sédentaires, l'exercice exclusif des organes internes entraînent des désordres hypocondriaques et nerveux. Oh ! La fâcheuse contraction de mon système épigastrique ! Ma circulation s'alanguit jusqu'à faire hésiter ma vie. Je perds cette conscience de ma force que donnent toujours une chaleur active et un mouvement régulier du cerveau, et qui est si nécessaire pour venir à bout des obstacles de la vie active. C'est ainsi que tu me vis indifférent aux ambitions, que tu poursuivais tout au moins par saccade.
-eh ! Lui dis-je, crois-tu que je ne les ai pas connues, au milieu de mes plus belles

p46

énergies, ces hésitations et ces réserves ! Toi, Simon, bilio-nerveux, tu mêles une incertitude âpre à cette multiple énergie cérébrale qui naît de ton état nerveux. Cette complexité est le point extrême où tu atteins sous l'action de Paris, mais elle fut ma première étape. Je suis né tel que cette ville te fait. Chez moi, d'une activité musculaire toujours nulle, le système cérébral et nerveux a tout accaparé.
Dans ce défaut d'équilibre, les organes inégalement vivifiés se sont altérés, la sensibilité alla se dénaturant. C'est l'estomac qui partit le premier. J'offre un phénomène bien connu des philosophes de la médecine et des directeurs de conscience : je passe par des alternatives incessantes de langueur et d'exaltation. C'est ainsi que je fus poussé à cette série d'expériences, où je veux me créer une exaltation continue et proscrire à jamais les abattements. Dans ma défaillance que rend extrême l'impuissance de mes muscles, parfois une excitation passagère me traverse ; en ces instants, je sens d'une manière heureuse et vive ; la multiplicité et la promptitude de mes idées sont incomparables : elles m'enchantent et me tourmentent. Ah ! Que ne puis-je les fixer à jamais ! Si, à l'aube, elles

se retirent, me laissant dans l' accablement,
c' est que je n' ai pas su les canaliser ; si, au
soir, je les attends en vain, c' est que je n' ai
pas surpris le secret de les évoquer... je te
marque là quelle sera notre tâche de
Saint-Germain.

Nous sommes l' un et l' autre des mélancoliques.
Mais faut-il nous en plaindre ? Admirable
complication qu' a notée le savant ! Les
appétits du mélancolique prennent plutôt le
caractère de la passion que celui du besoin.
Nous anoblissons si bien chacun de nos besoins
que le but devient secondaire ; c' est dans
notre appétit même que nous nous complaisons,
et il devient une ardeur sans objet, car
rien ne saurait le satisfaire. Ainsi sommes-nous
essentiellement des idéalistes.

De cet état, disent les médecins, sortent
des passions tristes, minutieuses, personnelles,
des idées petites, étroites et portant sur les
objets des plus légères sensations. Et la vie
s' écoule, pour ces sujets, dans une succession
de petites joies et de petits chagrins qui
donnent à toute leur manière d' être un caractère
de puérité, d' autant plus frappant
qu' on l' observe souvent chez des hommes
d' un esprit d' ailleurs fort distingué.

N' en doutons pas, voilà comment nous juge
le docteur qui, tout à l' heure, nous auscultait.
passions tristes, dit-il ; -mais garder de
l' univers une vision ardente et mélancolique,
se peut-il rien imaginer de mieux ?
minutieuses et personnelles ; -c' est que nous
savons faire tenir l' infini dans une seconde de
nous-mêmes. Nos raisonnements tortueux
demeurent incomplets, c' est que l' émotion
nous a saisis au détour d' une déduction, et
dès lors a rendu toute logique superflue. Il ne
faut pas demander ici des raisonnements
équilibrés. Je n' ai souci que d' être ému.
Et félicitons-nous, Simon : toi, d' être devenu
mélancolique ; et moi, d' avoir été anémié

par les veilles et les dyspepsies. Félicitons-nous
d' être débilisés, car toi, bilieux, tu
aurais été satisfait par l' activité du
gentil-homme campagnard, et moi, nerveux délicat,
je serais simplement distingué. Mais parce
que l' activité de notre circulation était affaiblie,
notre système veineux engorgé, tous nos
actes accompagnés de gêne et de travail, nous
avons mis l' âge mûr dans la jeunesse. Nous
n' avons jamais connu l' irréflexion des
adolescents, leurs gambades ni leurs déportements.
La vie toujours chez nous rencontra des

p49

obstacles. Nous n' avons pas eu le sentiment
de la force, cette énergie vitale qui pousse le
jeune homme hors de lui-même. Je ne me
crus jamais invincible. Et en même temps,
j' ai eu peu de confiance dans les autres. Notre
existence, qui peut paraître triste et inquiète,
fut du moins clairvoyante et circonspecte. Ce
sentiment de nos forces émoussées nous engage
vivement à ne négliger aucune de celles
qui nous restent, à en augmenter l' effet par
un meilleur usage, à les fortifier de toutes les
ressources de l' expérience.

Tel est notre corps, nous disions-nous l' un
à l' autre, et c' est un des plus satisfaisants
qu' on puisse trouver pour le jeu des grandes
expériences.

p50

examen moral :

nous continuâmes notre examen ; et laissant
notre corps, nous cherchions à éclairer
notre conscience.

Silencieux et retirés, d' après un plan méthodique,
nous avons passé en revue nos
péchés, nos manques d' amour. à ce très long
labeur je trouvai infiniment d' intérêt. Et
Simon, au dîner du dernier jour, une heure
avant la confession solennelle, me disait :
-aujourd' hui, comme le malade arrive
à connaître la plaie dont il souffre et qu' il
inspecte à toute minute, je suis obsédé de la

laideur qu' a prise mon âme au contact des hommes.

Nous avons décidé de passer nos fracs, cravates noires, souliers vernis, de boire du thé en goûtant des sucreries, et de nous coucher seulement à l' aube, afin de marquer

p51

cette grande journée de quelques traits singuliers parmi l' ordinaire monotonie de notre retraite (car il faut considérer qu' un décor trop familier rapetisse les plus vives sensations). Quand nous fûmes assis dans les deux ganaches de la cheminée, toutes lampes allumées et le feu très clair, Simon, qui sans doute attachait une grande importance à ces premières démarches de notre régénération, était ému, au point que, d' énervement presque douloureux mêlé d' hilarité, il fit, avec ses doigts crispés en l' air, le geste d' un épileptique.

Je notai cela comme un excellent signe, et je sentis bien les avantages d' être deux, car par contagion je goûtai, avant même les premiers mots, une chaleur, un entrain un peu grossier, mais très curieux.

Et d' abord parcourons, lui dis-je, les lieux où nous avons demeuré.

1. Dans le groupe de la famille (c' est-à-dire au milieu de ces relations que je ne me suis pas faites moi-même), j' ai péché : par pensée (les péchés par pensées sont les plus graves, car la pensée est l' homme même) ;

p52

c' est ainsi que je m' abaissai jusqu' à avoir des préjugés sur les situations sociales et que je respectai malgré tout celui qui avait réussi. Oui, parfois j' eus cette honte de m' enfermer dans les catégories.

par parole (les péchés par parole sont dangereux, car par ses paroles on arrive à s' influencer soi-même) ; c' est ainsi que j' ai dit, pour ne point paraître différent, mille phrases médiocres qui m' ont fait l' âme plus

médiocre.

par oeuvre (les péchés par oeuvre,
c' est-à-dire les actions, n' ont pas grande
importance, si la pensée proteste) ; toutefois il
y a des cas : ainsi, le tort que je me fis en me
refusant un fauteuil à oreillettes où j' aurais
médité plus noblement.

2. Dans la vie active (c' est-à-dire au milieu
de ceux que j' ai connus par ma propre
initiative), j' ai péché :
par pensée : m' être préoccupé de l' opinion.
Je fus tenté de trouver les gens moins ignobles
quand ils me ressemblaient.

par parole : avoir renié mon âme, jolie
volupté de rire intérieur, mais qui demande
un tact infini, car l' âme ne demeure intense
qu' à s' affirmer et s' exagérer toujours.

p53

par oeuvre : n' avoir pas su garder mon
isolement. Trop souvent je me plus à inventer
des hommes supérieurs, pour le plaisir de les
louer et de m' humilier. C' est une fausse
démarche ; on ne profite qu' avec soi-même,
méditant et s' exaspérant.

Quand j' achevai cette confession, Simon me dit :
-il est un point où vous glissez qui importe,
car nous saurions en tirer d' utiles renseignements
pour telle manoeuvre importante : vous
avez eu un métier.

-c' est juste, lui dis-je. Un métier, quel
qu' il soit, fait à notre personnalité un
fondement solide ; c' est toute une réserve de
connaissances et d' émotions. J' avais pour métier
d' être ambitieux et de voir clair. Je connais
parfaitement quelques côtés de l' intrigue
parisienne.

-voulez-vous me donner des détails sur
les hommes supérieurs que vous remarquez ?
Vous en parlez, ce semble, avec chaleur. Ces
liaisons intellectuelles expliquent quelquefois
nos attitudes de la vingtième année.

-à dix-huit ans, mon âme était méprisante,
timide et révoltée. Je vis un sceptique

p54

caressant et d' une douceur infinie ; en réalité
il ne se laissait pas aborder.

ô mon ami, de qui je tais le nom, auprès
de votre délicatesse j' étais maladroit et confus ;
aussi n' avez-vous pas compris combien
je vous comprenais ; peut-être vous n' avez
pas joui des séductions qu' exerçait sur mon
esprit avide l' abondance de vos richesses.
Vous me faisiez souffrir quand vous preniez
si peu souci d' embellir mes jeunes années qui
vous écoutaient, et paré d' un flottant désir
de plaire, vous n' étiez préoccupé que de vous
paraître ingénieux à vous-même. Or, cédant
à l' attrait de reproduire la séduisante image
que vous m' apparaissiez, je négligeai la puissance
de détester et de souffrir qui sourd en moi.

Vous captiviez mon âme, sans daigner
même savoir qu' elle est charmante, et vous
l' entraîniez à votre suite en lui lançant
par-dessus votre épaule des paroles flatteuses
dénudées d' à-propos.

Celui que je rencontrai ensuite était amer
et dédaigneux, mais son esprit, ardent et
désintéressé. Je le vis orgueilleux de son
vrai moi jusqu' à s' humilier devant tous, pour
que du moins il ne fût jamais traité en égal.
Je l' adorais, mais, malades l' un et l' autre,

p55

nous ne pûmes nous supporter, car chacun
de nous souffrait avec acuité d' avoir dans
l' autre un témoin. Aussi avons-nous préféré
-du moins tel fut mon sentiment, car je ne
veux même plus imaginer ce qu' il pensait-
oublier que nous nous connaissions et si,
rusant avec la vie, je fis parfois des
concessions, je n' avais plus à m' en impatienter
que devant moi-même.

ô solitude, toi seule tu ne m' as pas avili ;
tu me feras des loisirs pour que j' avance dans
la voie des parfaits, et tu m' enseigneras le
secret de vêtir à volonté des convictions
diverses, pour que je sois l' image la plus
complète possible de l' univers. Solitude, ton sein
vigoureux et morne, déjà j' ai pu l' adorer ;

mais j' ai manqué de discipline, et ton étreinte
m' avait grisé. Ne veux-tu pas m' enseigner à
prier méthodiquement ?

Simon m' a dit dans la suite que j' avais
excellamment parlé. Mon émotion l' enleva.
Nous connûmes, ce soir-là, une ardente bonté
envers mille indices de beauté qui soupirent
en nous et que la grossièreté de la vie ne
laisse pas aboutir. J' aspirais à souffrir et à
frapper mon corps, parce que son épaisse

p56

indolence opprime mes jolies délicatesses.
Comme je me connais impressionnable, je
m' en abstiens, et pourtant je n' eusse senti
aucune douleur, mais seulement l' âpre plaisir
de la vengeance... tout cela j' hésite à le
transcrire ; ce ne sont pas des raisonnements
qu' il faudrait vous donner, mais l' émotion
montante de cette scène à laquelle je ne sais
pas laisser son vague mystérieux. Qu' ils
s' essayent à repasser par les phases que j' ai
dites, ceux qui soupçonnent la sincérité de
ma description ! Si mes habitudes d' homme
réfléchi n' avaient retenu mon bras, j' eusse été
aisément sublime, et frappant mon corps,
j' aurais dit : " souffre, misérable ! Gémis, car
tu es infâme de ne connaître que des instants
d' émotion, rapides comme des pointes de feu.
Souffre, et profondément, pour que ton moi,
à cet éveil brutal, enfin te soit connu. Tu
n' es qu' un infirme, somnolent sous la pluie
de la vie. Depuis huit années que tes sens sont
baignés de sensations, quelle ardeur peux-tu
me montrer dont tu brûles, quand il faudrait
que tu fusses consumé de toutes à la fois et
sans trêve ! Mais comment supporterais-tu
cette belle ivresse, toi qui n' as pas même un
réel désir d' être ivre, encore que tu enfles ta

p57

voix pour injurier ta médiocrité ! Souffre
donc, homme insuffisant, car tous sont meilleurs
que toi. Et si tu te vantes que leur supériorité
t' est indifférente, je ne t' autorise pas

à tirer mérite de ce renoncement : il n' est
beau d' être misérable et d' aimer sa misère
qu' après s' être dépouillé volontairement. "

ah ! Simon, quel ennui ! Que d' années
excellentes perdues pour le développement
de ma sensibilité ! J' entrevois la beauté de
mon âme, et ne sais pas la dégager ! C' est un
grand dépit d' être enfermé dans un corps et
dans un siècle, quand on se sent les loisirs et
le goût de vivre tant de vies !

Simon restait assis auprès du feu, cherchant
le calme dans une raideur de nerfs, évidemment
fort douloureuse. J' interrompis ma
promenade, et m' asseyant à ses côtés : -faisons
la composition de lieu, lui dis-je.

C' est aux exercices spirituels
d' Ignace De Loyola, au plus surprenant des
psychologues, que nous empruntons cette méthode,
dont je me suis toujours bien trouvé.

La vie est insupportable à qui n' a pas à
toute heure sous la main un enthousiasme.
Que si la grâce nous est donnée de ressentir

p58

une émotion profonde, assurons-nous de la
retrouver au premier appel. Et pour ce,
rattachons-la, fût-elle de l' ordre métaphysique
le plus haut, à quelque objet matériel que
nous puissions toucher jusque dans nos pires
dénuements. Réduisons l' abstrait en images
sensibles. C' est ainsi que l' apprenti mécanicien
trace sur le tableau noir des signes
conventionnels pour fixer la figure idéale
qu' il calcule et qui toujours est près de lui
échapper.

J' imaginai un guide-âne et toute une mnémotechnie,
qui me permettront de retrouver à mon
caprice les plus subtiles émotions que
j' aurai l' honneur de me donner. Le monde
sentimental, catalogué et condensé en rébus
suggestifs, tiendra sur les murs de mon vaste
palais intérieur, et m' enfermant dans chacune
de ses chambres, en quelques minutes
de contemplation, je retrouverai le beau
frisson du premier jour. Surtout je parviendrai
à fixer mon esprit. L' attention ramassée

toute sur un même point y augmente infiniment
la sensibilité. Une douleur légère, quand
on la médite, s'accroît et envahit tout l'être.
Si vous essayez de songer à cette phrase
abstraite : " j' ai manqué d' amour dans mes

p59

méditations, c' est pourquoi j' ai été humilié " ,
votre esprit dissipé n' arrive pas à l' émotion.
Mais allumez un cigare vers les dix heures du
soir, seul dans votre chambre où rien ne vous
distrait, et dites :

composition de lieu :

un homme est accroupi sur son lit, dans la
nuit, levant sa face vers le ciel, par désespoir
et par impuissance, car il souffre de
lancinations sans trêve que la morphine ne
maîtrise plus. Il sait sa mort assurée,
douloureuse et lente. Il est loin de ses pairs,
parmi des hommes grossiers qui ont l' habitude de
rire avec bruit ; même il en est arrivé à
rougir de soi-même, et pour plaire à ces gens
il a voulu paraître leur semblable.

Dans cet abaissement, qu' il allume sa
lampe, qu' il prenne les lettres des rois qui le
traitent en ami, qu' il célèbre le culte dont
l' entoura sa maîtresse, jeune et de qui les
beaux yeux furent par lui remplis jusqu' au
soir où elle mourut en le désirant, qu' il oublie
son infirmité et les gestes dont on l' entoure !

Voici que l' amour, celui qu' il aime,
l' amour frère de l' orgueil, rentre en lui, et
ses pensées ennoblies redeviennent dignes

p60

des grands qui l' honorent, tendues et
dédaigneuses.

Ainsi s' achevait cette nuit. Silencieux et
désabusés, nous appuyions nos fronts aux
vitres fraîches. Sur la vaste cuvette des
terres endormies, parmi les vapeurs qui s' étirent,
l' aube commençait ; alors, nous entreprîmes,
dans le malaise de ce matin glacé,
l' exercice de la mort.
exercice de la mort :

nous serons un jour (mais qui de nous deux le premier ?) meurtris par notre cercueil ; nos mains jointes seront opprimées par des planches clouées à grand bruit ; nos visages d' humoristes n' auront plus que les marques pénibles de cette lutte dernière que chacun s' efforce de taire, mais qui, dans la plupart des cas, est atroce. Ce sera fini, sans que ce moment suprême prenne la moindre grandeur tragique, car l' accident ne paraît singulier qu' à l' agonisant lui-même. Ce sera terminé. Tout ce que j' aurai emmagasiné d' idées, d' émotions, et mes conceptions si variées de l' univers s' effaceront. Il convient donc qu' au milieu de ces enthousiasmes si

p61

désirés, nous n' oublions pas d' en faire tout au fond peu de cas, et il convient en même temps que nous en jouissions sans trêve. Jouissons de tout et hâtivement, et ne nous disons jamais : " ceci, des milliers d' hommes l' ont fait avant moi " ; car, à n' exécuter que la petite danse que la providence nous a réservée dans le cotillon général, nous ferions une trop longue tapisserie. Jouissons et dansons, mais voyons clair. Il faut traiter toutes choses au monde comme les gens d' esprit traitent les jeunes filles. Les jeunes filles, au moins en désir, se sont prêtées à tous les imbéciles, et lors même qu' elles sont vierges de désir, croyez-vous qu' il n' existe pas un imbécile qui puisse leur plaire ! Il faut faire un assez petit cas des jeunes filles, mais nous émouvoir à les regarder, et nous admirer de ressentir pour de si maigres choses un sentiment aussi agréable.

colloque :

cette haine du péché et cette ardeur vers les choses divines que je viens de traverser, ce sont des instants furtifs de mon âme, je les ai analysés ; j' ai démonté ces sentiments héroïques, je saurais à volonté les recomposer.

p62

Une centaine de petites anecdotes
grossières inscrites sur mon carnet me donnent
sûrement les rêves les plus exquis que l'humanité
puisse concevoir. Elles sont les clochers
qui guident le fidèle jusqu' à la chapelle où
il s' agenouille. Mon âme mécanisée est toute
en ma main, prête à me fournir les plus rares
émotions. Ainsi je deviens vraiment un
homme libre.

Pourquoi, mon âme, t' humilier, si de toi,
pauvre désorientée, je fais une admirable
mécanique ? Simon m' a dit, qu' enfant, il
savait se faire pleurer d' amour pour sa famille,
en songeant à la douleur qu' il causerait,
s' il se suicidait. Il voyait son corps abîmé,
l' imprévu de cette nouvelle tombant au milieu
du souper, apportée par un parent qui
peut à peine se contenir, ces grands cris, ces
sanglots qui coupent toutes les voix pendant
trois jours. Et, précisant ce tableau matériel
avec minutie, il s' élevait en pleurant sur
soi-même jusqu' à la plus noble émotion d' amour
filial : le désespoir de peiner les siens.
Pourquoi les philosophes s' indigneraient-ils
contre ce machinisme de Loyola ? Grâce à
des associations d' idées devenues chez la
plupart des hommes instinctives, ne fait-on

p63

pas jouer à volonté les ressorts de la
mécanique humaine ? Prononcez tel nom devant
les plus ignorants, vous verrez chacun d' eux
éprouver des sensations identiques. à tout
ce qui est épars dans le monde, l' opinion a
attaché une façon de sentir déterminée, et
ne permet guère qu' on la modifie. Nous
éprouvons des sentiments de respectueuse
émotion devant une centaine d' anecdotes ou
devant de simples mots peut-être vides de
réalité. Voilà la mécanique à laquelle toute
culture soumet l' humanité, qui, la plupart
du temps ne se connaît même point comme
dupe. Et moi qui, par une méthode analogue,
aussi artificielle, mais que je sais telle,
m' ingénie à me procurer des émotions perfectionnées,
vous viendriez me blâmer ! L' humanité

s' émeut souvent à son dommage, tant elle y porte une déplorable conviction ; quant à moi, sachant que je fais un jeu, je m' arrêterai presque toujours avant de me nuire.

p65

chapitre V. Les intercesseurs :
ayant touché avec lucidité nos organes et nos agitations familières, sachons utiliser cette enquête. Que notre âme se redresse et que l' univers ne soit plus déformé ! Notre âme et l' univers ne sont en rien distincts l' un de l' autre ; ces deux termes ne signifient qu' une même chose, la somme des émotions possibles.

Hélas ! Devant un immense labeur, mon ardeur si intense défaille. Comment, sans m' égarer, amasser cette somme des émotions possibles ? Il faut qu' on me secoure, j' appelle des intercesseurs.

il est, Simon, des hommes qui ont réuni un plus grand nombre de sensations que le commun des êtres. échelonnés sur la voie des parfaits, ils approchent à des degrés divers du type le plus complet qu' on puisse concevoir ; ils sont voisins de Dieu. Vénérons-les

p66

comme des saints. Appliquons-nous à reproduire leurs vertus, afin que nous approchions de la perfection dont ils sont des fragments de grande valeur.

Aisément nous nous façonnerons à leur imitation, maintenant que nous connaissons notre mécanisme.

D' ailleurs, il ne s' agit que de trouver en nous les vertus qui caractérisent ces parfaits et de les dégager des scories dont la vie les a recouvertes. Comme une jolie figure, qu' un maître peignit et que le temps a remplie d' ombre, réapparât, sous les soins d' un expert, ainsi, par ma méthode et ma persévérance, réapparîtront ma véritable personne et mon univers enfouis sous l' injure des barbares.

Courons dès aujourd' hui rendre à ces princes un hommage réfléchi. Je veux

quelques minutes m'asseoir sur leurs trônes,
et de la dignité qu'on y trouve je demeurerai
embelli. Figures que je chérissais dès mes
premières sensibilités, je vous prie en croyant,
et par l'ardeur de mes désirs vos vertus
émergeront en moi ; je vous prie en philosophe,
et par l'analyse je reconstituerais
méthodiquement en mon esprit votre beauté.

p67

Dès lors, nous passâmes des heures paisibles
à tourner les feuillets, comme un prêtre
égrène son chapelet. Dans la petite
bibliothèque, écrasée de livres et assombrie par
un ciel d'hiver, durant de longs jours, nous
méditâmes la biographie de nos saints, et ces
bienveillants amis touchaient notre âme çà
et là pour nous faire voir combien elle est
intéressante.

Dans cette étude de l'intelligence
souffrante, je fortifiais mon désir de
l'intelligence triomphante. ainsi la passion
de Jésus-Christ excite le chrétien à mériter
les splendeurs et la félicité du paradis.
Aimable vie abstraite de Saint-Germain !
Dégagé des nécessités de l'action, fidèle à
mon régime de méditation et de solitude,
assuré au soir, quand je me couchais, que
nulle distraction ne me détournerait le lendemain
de mes vertus, protégé contre les défaillances
au point que j'avais oublié le siècle,

p68

je passai les mois de novembre, décembre et
janvier avec les morts qui m'ont toujours plu.
Et je m'attachai spécialement à quelques-uns
qui, au détour d'un feuillet, me
bouleversent et me conduisent soudain, par
un frisson, à des coins nouveaux de mon âme.
Des figures livresques peu à peu vécurent
pour moi avec une incroyable énergie. Quand
une trop heureuse santé ne m'appesantit pas,
Benjamin Constant, le Sainte-Beuve de 1835,
et d'autres me sont présents, avec une réalité
dans le détail que n'eurent jamais pour moi

les vivants, si confus et si furtifs. C' est que ces illustres esprits, au moins tels que je les fréquente, sont des fragments de moi-même. De là cette ardente sympathie qu' ils m' inspirent. Sous leurs masques, c' est moi-même que je vois palpiter, c' est mon âme que j' approuve, redresse et adore. Leur beauté peu sûre me fait entendre des fragments de mon dialogue intérieur, elle me rend plus précise cette étrange sensation d' angoisse et d' orgueil dont nous sommes traversés, quand, le tumulte extérieur apaisé quelques moments, nous assistons au choc de nos divers moi.

p69

l' ennui vous empêcherait de me suivre, si j' entrais dans le détail de tous ceux que j' ai invoqués. Voici, à titre de spécimen, quelques-unes des méditations les plus poussées où nous nous satisfaisions.

(je pense qu' on se représente comment naquirent ces consultations spirituelles. Nous gardions mémoire de nos réflexions singulières, et nous nous les communiquions l' un à l' autre dans notre conférence du soir. Elles nous servaient encore à fixer le plan de nos études pour les jours suivants ; ce plan se modifiait d' ailleurs sur les variations de notre sensibilité.)

p70

i. Méditation spirituelle
sur Benjamin Constant :

c' est par raisonnement que Simon goûte Benjamin Constant. Simon est séduit par ce rôle officiel et par cette allure dédaigneuse qui masquaient un bohémianisme forcené de l' imagination ; il félicite Benjamin Constant de ce que toujours il surveilla son attitude devant soi-même et devant la société, par orgueil de sensibilité, et encore de ce qu' il eut peu d' illusions sur soi et sur ses contemporains.

Moi, c' est d' instinct que j' adore Benjamin Constant. S' il était possible et utile de causer

sans hypocrisie, je me serais entendu, sur divers points qui me passionnent, avec cet homme assez distingué pour être tout à la fois dilettante et fanatique.

p71

J' aime qu' il cherche avec fureur la solitude où il ne pourra pas se contenter.

J' aime, quand Mme Récamier se refuse, le désespoir, la folie lucide de cet homme de désir qui n' aima jamais que soi, mais que " la contrariété rendait fou " .

J' aime les saccades de son existence qui fut menée par la générosité et le scepticisme, par l' exaltation et le calcul. J' aime ses convictions, qui eurent aux cent-jours des détours un peu brusques, à cause du sourire trop souhaité d' une femme. J' admire de telles faiblesses comme le plus beau trait de cet amour héroïque et réfléchi que seuls connaissent les plus grands esprits. Enfin, ses dettes payées par Louis-Philippe et cette humiliation d' une carrière finissante qui jetait encore tant d' éclat me remplissent d' une mélancolie romanesque, où je me perds longuement.

J' aime qu' il ait été brave. Quand on goûte peu les hommes les plus considérés, et qu' on se place volontiers en dehors des conventions sociales, il est joli à l' occasion de payer de sa personne. D' ailleurs beaucoup de petites imaginations (et les facultés imaginatives, c' est le secret de la peur) sont à étouffer

p72

quand l' âme va devant soi, toute prudence perdue !

Mais j' aime surtout Benjamin Constant parce qu' il vivait dans la poussière desséchante de ses idées, sans jamais respirer la nature, et qu' il mettait sa volupté à surveiller ironiquement son âme si fine et si misérable. Royer-Collard le mésestimait ; mais nous-mêmes, Simon, nous eût-il considérés, cet honnête homme péremptoire qui, par sa rudesse voulue, fit un jour pleurer Jouffroy et

n' en fut pas désolé ?
application des sens :
si cet appétit d' intrigue parisienne et de
domination qui parfois nous inquiète au contact
du fiévreux Balzac arrivait à nous dominer,
notre sensibilité et notre vie reproduiraient
peut-être les courbes et les compromis
que nous voyons dans la biographie de
Benjamin Constant.
à dix-huit ans, il souffrait d' être inutile...
peut-être ne sommes-nous ici que pour
n' avoir pas su placer notre personne.
Il s' embarrassait dans un long travail,
non qu' il en éprouvât un besoin réel, " mais
pour marquer sa place, et parce que, à quarante

p73

ans, il ne se pardonnerait pas de ne
l' avoir pas fait " .
Il désirait de l' activité plus encore que
du génie... ce qu' il nous faut, Simon, c' est
sortir de l' angoisse où nous nous stérilisons ;
avons-nous dans cette retraite le souci de
créer rien de nouveau ? Il nous suffit que
notre moi s' agite ; nous mécanisons notre
âme pour qu' elle reproduise toutes les
émotions connues.
Parmi ses trente-six fièvres, Constant gardait
pourtant une idée sereine des choses :
" patience, disait-il à son amour, à son ambition,
à son désir du bonheur, patience,
nous arriverons peut-être et nous mourrons
sûrement : ce sera alors tout comme. " ce
sentiment ne me quitte guère. Deux ou trois
fois il me pressa avec une intensité dont je
garde un souvenir qui ne périra pas.
Dans une petite ville d' Allemagne, vers les
quatre heures d' une après-midi de soleil, mes
fenêtres étant ouvertes, par où montaient la
bousculade joyeuse des enfants et le roulement
des tonneaux d' un lointain tonnelier,
je travaillais avec énergie pour échapper à
une sentimentalité aiguë que l' éloignement
avait fortifiée. Mais forçant ma résistance,

p74

dans mon cerveau lassé, sans trêve défilait à nouveau la suite des combinaisons par lesquelles je cherchais encore à satisfaire mon sentiment contrarié. Soudain, vaincu par l'obstination de cette recherche aussi inutile que douloureuse, je m'abandonnai à mon découragement ; je le considérai en face. Ces rêves romanesques de bonheur, auxquels il me fallait renoncer, m'intéressaient infiniment plus que les idées de devoir (le devoir, n'était-ce pas, alors comme toujours, d'être orgueilleux ?) où j'essayais de me consoler. Sans doute, me disais-je, j'ai déjà connu ces exagérations ; je sais que dans soixante jours, ces chagrins démesurés me deviendront incompréhensibles, mais c'est du bonheur, tout un renouveau de moi-même, une jeunesse de chaque matin qui m'auront échappé. La vie continuera, apaisée (mais si décolorée !), jusqu'à un nouvel accident, jusqu'à ce que je souffre encore devant une félicité, que je ne saurai pas acquérir : 1. Parce que la félicité en réalité n'existe pas ; 2. Parce que si elle existait, cela m'humilierait de la devoir à un autre. Puis des jours ternes reprendront, coupés de secousses plus rares, pour arriver à l'âge des regrets sans objet... telle était la

p75

seule vision que je pusse me former du monde. Elle m'était fort désagréable. J'ai vu un boa mourir de faim enroulé autour d'une cloche de verre qui abritait un agneau. Moi aussi, j'ai enroulé ma vie autour d'un rêve intangible. N'attendant rien de bon du lendemain, j'accueillis un projet sinistre : désespéré de partir inassouvi, mais envisageant qu'alors je ne saurais plus mon inassouvissement. Je contemplais dans une glace mon visage défait ; j'étais curieux et effrayé de moi-même. Combien je me blâmais ! Je ne doutais pas un instant que je ne guérisse, mais j'étais affolé de dîner et de veiller dans cette ville où rien ne m'aimait, de m'endormir (avec

quelle peine !) et puis de me réveiller, au matin d' une pâle journée, avec l' atroce souvenir debout sur mon cerveau. Quel sacrifice je fis à une chère affection, en me résignant à accepter ces quinze jours d' énervement très pénible ! Je me répétais la parole de Benjamin Constant : " patience ! Nous arriverons peut-être (à ne plus désirer, à être d' âme morne), et puis nous mourrons sûrement ; ce sera alors tout comme. "

p76

méditation :

au courant de cette neuvaine que nous faisons en l' honneur de Benjamin Constant, et à propos d' une controverse culinaire un peu trop prolongée que nous eûmes sur un gibier, une remarque m' est venue. J' aime beaucoup Simon pour tout ce que nous méprisons en commun, mais il me blesse par l' inégale importance que nous prêtons à diverses attitudes de la vie.

Certes, je me forme des idées claires de mes exaltations, et tout ce cabotinage supérieur, je le méprise comme je méprise toutes choses, mais je l' adore. Je me plais à avoir un caractère passionné, et à manquer de bon sens le plus souvent que je peux.

Mon ami, sans doute, n' a pas de goût pour le bon sens, sinon pourrais-je le fréquenter ? Mais les soins dont j' entoure la culture de ma bohème morale, c' est à sa tenue, à son confort, à son dandysme extérieur qu' il les prodigue.

Vous ne sauriez croire quel orgueil il met à trancher dans les questions de vénerie ! -hé !

Direz-vous, que fait-il alors dans cette retraite ? -en vérité, je soupçonne parfois qu' avec plus de fortune, il ne serait pas ici.

p77

Ces petites réflexions où, pour la première fois, je me différenciais de Simon, je ne les lui communiquai pas. Pourquoi le désobliger ? Benjamin Constant l' a vu avec amertume. Deux êtres ne peuvent pas se connaître. Le

langage ayant été fait pour l' usage quotidien
ne sait exprimer que des états grossiers ;
tout le vague, tout ce qui est sincère n' a pas
de mot pour s' exprimer. L' instant approche
où je cesserai de lutter contre cette
insuffisance ; je ne me plairai plus à présenter
mon âme à mes amis, même à souper.
J' entrevois la possibilité d' être las de moi-même
autant que des autres.

Mais quoi ! M' abandonner ! Je renierais
mon service, je délaisserais le culte que je me
dois ! Il faut que je veuille et que je me
tienne en main pour pénétrer au jour prochain
dans un univers que je vais délimiter,
approprié et illuminer, et qui sera le cirque
joyeux où je m' apparaîtrai, dressé en haute
école.

colloque :

-Benjamin Constant, mon maître, mon ami,
qui peux me fortifier, ai-je réglé ma vie
selon qu' il convenait ?

p78

-les affaires publiques dans un grand
centre, ou la solitude : voilà les vies
convenables. Le frottement et les douleurs sans
but de la société sont insupportables.

-tu le vois, je m' enferme dans la méditation ;
mais on ne m' a pas offert les occupations
que tu indiques, où peut-être j' eusse
trouvé une excitation plus agréable.

-à dire vrai, dans la solitude je me désespérais.

Dès que je le pus, je m' écriai : servons
la bonne cause et servons-nous nous-même.

-mais comment se reconnaît la bonne cause ? Et
jusqu' à quel point vous êtes-vous
servi vous-même ?

-hé ! Me dit-il avec son fin sourire, j' ai
servi toutes les causes pour lesquelles je me
sentais un mouvement généreux. Quelquefois
elles n' étaient pas parfaites, et souvent elles
me nuisirent. Mais j' y dépensai la passion
qu' avait mise en moi quelque femme.

-je te comprends, mon maître ; si tu
parus accorder de l' importance à deux ou
trois des accidents de la vie extérieure, c' était

pour détourner des émotions intimes qui te
dévastaient et qui, transformées, éparpillées,
ne t' étaient plus qu' une joyeuse activité.

p79

oraison :

ainsi, Benjamin Constant, comme Simon
et moi, tu ne demandais à l' existence que
d' être perpétuellement nouvelle et agitée.

Tu souffris de tout ce qui t' était refusé :
choses pourtant qui ne t' importaient guère.
Tu te dévorais d' amour et d' ambition ; mais
ni la femme ni le pouvoir n' avaient de place
dans ton âme. C' est le désir même que tu
recherchais ; quand il avait atteint son but, tu
te retrouvais stérile et désolé. Tu connus ce
vif sentiment du précaire qui fait dire par
l' amant, le soir, à sa maîtresse : " va-t' en, je
ne veux pas jouir de ton bonheur cette nuit,
puisque tu ne peux pas me prouver que demain
et toujours, jusqu' à ce que tu meures la
première, tu seras également heureuse de te
donner à moi. "

tu n' aimas rien de ce que tu avais en
main, mais tu t' exaspéras volontairement à
désirer tous les biens de ce monde. Tu trouvais
une volupté douloureuse dans l' amertume.

Quelques débauchés connaissent une
ardeur analogue. Ils se plaisent à abuser de
leurs forces, non pour augmenter l' intensité
ou la quantité de leurs sensations, mais parce

p80

que, nés avec des instincts romanesques, ils
trouvent un plaisir vraiment intellectuel,
plaisir d' orgueil, à sentir leur vie qui s' épuise
dans des occupations qu' ils méprisent. Toi-même,
vieillard célèbre et mécontent, tu
finis par ne plus résister au plaisir de te
déconsidérer, tu passas tes nuits aux jeux du
palais-royal, et tu tins des propos sceptiques
devant des doctrinaires.

Je te salue avec un amour sans égal, grand
saint, l' un des plus illustres de ceux qui, par
orgueil de leur vrai moi qu' ils ne parviennent

pas à dégager, meurtrissent, souillent et renient sans trêve ce qu' ils ont de commun avec la masse des hommes. Quand ils humilient ce qui est en eux de commun avec Royer-Collard, ce que Royer-Collard porte comme un sacrement, je les comprends et je les félicite. La dignité des hommes de notre sorte est attachée exclusivement à certains frissons, que le monde ne connaît ni ne peut voir, et qu' il nous faut multiplier en nous.

p81

ii. Méditation spirituelle
sur Sainte-Beuve :

les froids et la brume qui salissaient la Lorraine rétrécirent encore l' horizon de notre curiosité. Enfermés plus dévotement que jamais dans les minuties de notre règle, nous jouissions des vêtements amples et des livres entassés dans nos cellules chaudes. Je lus Joseph Delorme, les consolations, volupté et le livre d' amour, avec les pensées jointes aux portraits du lundi. écartant les oeuvres du critique, je m' en tins au Sainte-Beuve de la vingtième année, aux misères de celui qui s' étonnait devant soi-même et qui, par la vertu de son orgueil studieux, trouvait des émotions profondes dans un infime détail de sa sensibilité. à cette époque déjà, il voulait le succès, car né dans une bonne bourgeoisie, il tenait

p82

compte de l' opinion des hommes de poids, et puis il avait des vices qui veulent quelque argent. Toutefois, son âme inclinait vers la religion. Ce mysticisme fait des inquiétudes d' une jeunesse sans amour et de son impatience ambitieuse, n' était en somme que ce vague mécontentement qu' il assoupit plus tard entre les bras vulgaires des petites filles et dans un travail obstiné de bouquiniste. Son mysticisme alla s' atrophiant. Mais à vingt-cinq ans son rêve était précisément de la cellule que nous construisons dans

l' atmosphère froide du monotone Saint-Germain.

application des sens :

au Louvre, dans la salle Chaudet, musée
des sculptures modernes, parmi les médaillons
de David, en se dressant sur la pointe
des pieds, on peut étudier le Sainte-Beuve
de 1828. Sa vieille figure des dernières années,
trop grasse et d' une intelligence sensuelle, ne
fait voir que le plus matois des lettrés, tandis
qu' il est vraiment notre ami, ce jeune homme
grave, timide et perspicace qui a senti deux
ou trois nuances profondément.

Il s' était composé de la vie une vision
sentimentale

p83

et dominée par un dégoût très fin.

Cette intelligence frissonnante fut la plus
minutieuse, la plus exaltée, la plus érudite, la
plus sincère, jusqu' au jour où, envahie de
paresse, elle se négligea soi-même pour travailler
simplement, et dès lors eut du talent,
de l' avis de tout le monde, mais comme tout
le monde.

Jeune homme, si dégoûté que tu cédas
devant les bruyants, ne souillons pas notre
pensée à contester avec les gens de bon sens
qui sacrifient ton adolescence à ta maturité.
Il n' est que moi qui puisse te comprendre, car
tu me présentes, poussés en relief, quelques-uns
de mes caractères.

à vingt-cinq ans, sous le même toit que
ta mère, dans ta chambre, tu travailles. Je
vois sur tes tables des poètes, tes contemporains,
des mystiques, tels que l' imitation et
Saint-Martin, des médecins philosophes,
Destutt De Tracy, Cabanis, puis des journaux,
des revues, car ton esprit toujours inquiet
accepte les idées du hasard, en même temps
qu' il poursuit un travail systématique. J' entends
ta voix, un peu forte sur certains mots,
et qui n' achève pas ; à peine tes phrases indiquées,
tu sembles n' y plus tenir.

p84

Dans cette belle crise d' une sensibilité trop vite desséchée, Sainte-Beuve attachait peu d' importance au fruit de sa méditation. De la pensée, il ne goûtait que la chaleur qu' elle nous met au cerveau. Il aimait mieux suivre les voltes de sa propre émotion que convaincre ; il dédaignait les sentiments qu' on raconte et qui dès lors ne sont plus qu' une sèche notion. De là cette mollesse à soutenir son avis, ce brisé dans le développement de ses idées. Il savait que Dieu seul, pénétrant les coeurs, peut juger la sincérité d' une prière... ceux de ma race, eux-mêmes, imagineront-ils l' ardeur du sentiment d' où sort ici cette tiède méditation ?

méditation :

à considérer longuement Sainte-Beuve, je vois que son extrême politesse et sa compréhension ne sont accompagnées d' aucune sympathie pour ceux mêmes qu' il pénètre le plus intimement. Il est là, très timide et très jeune, avec une indication de sourire dans une raie au-dessus des yeux et quelque chose de si complexe dans l' intelligence qu' on ne le sent qu' à demi sincère. Que sa bouche et ses yeux indiquent de réflexion ! Est-ce une nuance

p85

d' envie, ce mécontentement qui pâlit son visage ? C' est la fatigue, l' inquiétude d' un voluptueux las, d' un voluptueux qui ne fournit pas à ses sensualités des satisfactions larges, parce qu' il faudrait de la persistance, et que, les crises passées, son intelligence ne s' attarde pas.

Tu n' as pas d' yeux pour vivre sur un décor, tu ne te satisfais qu' avec des idées, et tu te dévorerais à t' interroger si l' on ne te jetait précipitamment des systèmes et des hommes à éprouver. C' est ainsi qu' il me faut sans trêve des émotions et de l' inconnu, tant j' ai vite épuisé, si variés qu' on les imagine, tous les aspects du plus beau jour du monde.

Dans la suite, la sécheresse t' envahit parce que tu étais trop intelligent. Tu dédaignes de servir plus longtemps de mannequin à des

émotions que tu jugeais.
Heureux les pauvres d' esprit ! Comme ils ne se forment pas des idées claires sur leurs émotions, ils se plaisent et ils s' honorent ; mais toi, tu t' irritais contre toi-même, et tu n' étais pas plus satisfait de ta vie intime que des événements. Tu savais que tu vivais médiocrement, sans imaginer comment il fallait vivre.

p86

colloque :

je t' aime, jeune homme de 1828. Le soir, après une journée d' action, j' ai senti, moi aussi, et jusqu' à souhaiter que soudain dix années m' éloignassent de ce jour, un triste mécontentement ; je me suis désolé d' être si différent de ce que je pourrais être, d' avoir par légèreté peiné quelqu' un, et encore d' avoir donné à ma physionomie morale une attitude irréparable.

Parfois, je suis touché de regrets en considérant les hommes forts et simples. Et j' approuve ton Amaury auquel en imposait le caractère poussant droit de M. De Couaen. Parfois, et bien qu' ils nous gênent, il nous arrive de fréquenter des sectaires, pour surprendre le secret qui les mit toute leur vie à l' aise envers eux-mêmes et envers les autres. Mais, aussi fermes qu' eux dans les nécessités, nous leur en voulons de ce manque d' imagination qui les empêche de supposer un cas où ils pourraient ne plus se suffire, et qui les rend durs envers certaines natures chancelantes, plus proches de notre coeur parce qu' elles connaissent la joie douloureuse de se rabaisser.

p87

Je crois que, dans l' intimité de ton coeur, tu haïssais, au noble sens et sans mauvais souhait, Cousin et Hugo. Mais tu as voulu penser et agir selon qu' il était convenable ; et autant que te le permirent tes mouvements instinctifs, tu côtoyas ces natures brutales dont tu souffris.

Ainsi, peu à peu, tu quittais le service de ton âme pour te conformer à la vision commune de l'univers. C'était la nécessité, as-tu dit, qui te forçait à abdiquer ta personnalité excessive ; c'était aussi lassitude de tes casuistiques où toujours tu voyais tes fautes. Tu t'es moins aimé ; tu t'es borné à ce Sainte-Beuve compréhensif où tu te réfugiais d'abord aux seules heures de lassitude cérébrale. Oublieux de toi-même, tu ne raisonnas plus que sur les autres âmes. Et ce n'était pas, comme je fais, pour comparer à leurs sensibilités la tienne et l'embellir, c'était pour qu'elle existât moins. Je te comprends, admirable esprit ; mais comme il serait triste qu'un jour, faute d'une source intarissable d'émotions, j'en vinsse à imiter ton renoncement ! Ce n'est pas à la vie publique que tu demandais l'émotion. à l'âge où Benjamin Constant était ambitieux et amant, tu fus

p88

amoureux et mystique. Si tu n'as pas eu ce don de spiritualité chrétienne qui retrouve Dieu et son intention vivante jusque dans les plus petits détails et les moindres mouvements, du moins tu te l'assimilas. Tu pleurais de dépit de n'être pas aimé et de ne pas aimer Dieu. Tu as jusqu'à l'épithète un peu grasse et sensuelle du prêtre qui désire. Ta rêverie religieuse était pleine de jeunes femmes ; tu n'étais pas précisément hypocrite, mais leur présence t'encourageait à blâmer la chair. Dès que le sentiment te parut vain, tu ne t'obstinas pas à te faire aimer et vers le même temps, tu cessas de vouloir croire. C'était fini de tes merveilleux frissons qui te valent mon attendrissement ; tu ne fus désormais que le plus intelligent des hommes.

oraison :

toi qui as abandonné le bohémianisme d'esprit, la libre fantaisie des nerfs, pour devenir raisonnable, tu étais né cependant, comme je suis né, pour n'aimer que le désarroi des puissances de l'âme. Ta jeune

hystérie se plaisait dans la souffrance ;
l'humiliation fit ton génie. Ton erreur fut de

p89

chercher l'amour sous forme de bonheur. Il
fallait persévérer à le goûter sous forme de
souffrance, puisque celle-ci est le réservoir de
toutes les vertus.

... et nous-mêmes, malheureux Simon, qui
ne trouvons notre émotion que dans les
froissements de la vie, n'installons-nous pas notre
inquiète pensée dans un cadre de bureaucratie !

Ah ! Que j'aie fini d'être froissé, et je
n'aurai plus que de l'intelligence, c'est-à-dire
rien d'intéressant. Mon âme, maîtresse
frissonnante, ne sera plus qu'une caissière,
esclave du doit et avoir et qui se courbe sur
des registres.

p90

Nous fîmes d'autres méditations, en grand
nombre. Nous nous attachions surtout aux
personnes fameuses qui eurent de la spiritualité.

Benjamin Constant, pour s'émouvoir, avait
besoin de désirer le pouvoir et l'amour ;
Sainte-Beuve ne fut lui que par ses disgrâces
auprès des jeunes femmes ; mais d'autres
atteignent à toucher Dieu par le seul effort
de leur sensibilité, pour des motifs abstraits
et sans intervention du monde intérieur.

Ceux-là sont tout mon cœur.

Chers esprits excessifs, les plus merveilleux
intercesseurs que nous puissions trouver
entre nous et notre confus idéal, pourquoi
confesserais-je le culte que je vous ai ! Vous
n'existez qu'en moi. Quel rapport entre vos
âmes telles que je les possède et telles que
les dépeignent vos meilleurs amis ! Il n'est
de succès au monde que pour celui qui offre
un point de contact à toute une série d'esprits.

p91

Mais cette conformité que vos vulgaires
admirateurs proclament me répugne profondément.

Vous n'atteignez à me satisfaire qu'aux instants où vous dédaignez de donner aucune image de vous-même aux autres, et quand vous touchez enfin ce but suprême du haut dilettantisme, entrevu par l'un des plus énervés d'entre vous : " avant tout, être un grand homme et un saint pour soi-même... " pour soi-même ! ... dernier mot de la vraie sincérité, formule ennoblie de la haute culture du moi qu'à Jersey nous nous proposons.

p92

Simon et moi, nous eûmes le grand sens de ne pas discuter sur les mérites comparés des saints. Encore qu'ils se contredisent souvent, je les soigne et je les entretiens tous dans mon âme, car je sais que pour Dieu il y a identité de toutes les émotions. Mais j'entrevois que ces couches superposées de ma conscience, à qui je donne les noms d'hommes fameux, ne sont pas du tout mon moi. Je suis agité parfois de sentiments mal définis qui n'ont rien de commun avec les Benjamin Constant et les Sainte-Beuve. Peut-être ces intercesseurs ne valent-ils qu'à m'éclairer les parties les plus récentes de moi-même... il est certain que nos dernières méditations avaient été d'une grande sécheresse. Nous pressions une partie de nous-mêmes déjà épuisée. Ce n'étaient plus que redites dans la bibliothèque de Saint-Germain. Et, à mesure que les livres cessaient de m'émouvoir,

p93

de cette église où j'entrais chaque jour, de ces tombes qui l'entourent et de cette lente population peinant sur des labeurs héréditaires, des impressions se levaient, très confuses mais pénétrantes. Je me découvrais une sensibilité nouvelle et profonde qui me parut savoureuse.

C'est qu'aussi bien mon être sort de ces campagnes. L'action de ce ciel lorrain ne peut si vite mourir. J'ai vu à Paris des filles avec les beaux yeux des marins qui ont longtemps regardé la mer. Elles habitaient simplement

Montmartre, mais ce regard, qu'elles avaient hérité d'une longue suite d'ancêtres ballottés sur les flots, me parut admirable dans les villes. Ainsi, quoique jamais je n'aie servi la terre lorraine, j'entrevois au fond de moi des traits singuliers qui me viennent des vieux laboureurs. Dans mon patrimoine de mélancolie, il reste quelque parcelle des inquiétudes que mes ancêtres ont ressenties dans cet horizon.

à suivre comment ils ont bâti leur pays, je retrouverai l'ordre suivant lequel furent posées mes propres assises. C'est une bonne méthode pour descendre dans quelques parties obscures de ma conscience.

p95

chapitre VI. En Lorraine :
notre ermitage de Saint-Germain était situé à peu près sur la limite, entre la plaine et la montagne. Le lorrain de la plaine, qui a derrière lui de belles annales et tout un essai de civilisation, ne ressemble guère au montagnard, au vosgien vigoureux qui s'éveille d'une longue misère incolore. Simon et moi qui sommes depuis des siècles du plateau lorrain, nous n'hésitâmes pas à tourner le dos aux Vosges. Puisque nous cherchons uniquement à être éclairés sur nos émotions, le pittoresque des ballons et des sapins n'a rien pour satisfaire notre manie. Même nous nous bornerons à la région que limitent Lunéville, Toul, Nancy et notre Saint-Germain : c'est là que notre race acquit le meilleur d'elle-même. Là, chaque pierre façonnée, les noms même des lieux et la physionomie laissée aux paysans par des efforts séculaires

p96

nous aideront à suivre le développement de la nation qui nous a transmis son esprit. En faisant sonner les dalles de ces églises où les vieux gisants sont mes pères, je réveille des morts dans ma conscience. Le langage populaire a baptisé ce coin " le coeur de la Lorraine " .

Chaque individu possède la puissance
de vibrer à tous les battements dont le coeur
de ses parents fut agité au long des siècles.

Dans cet étroit espace, si nous sommes
respectueux et clairvoyants, nous pouvons
connaître des émotions plus significatives
qu' auprès des maîtres analystes qui, hier,
m' éclairaient sur moi-même.

p97

première journée. Naissance de la Lorraine :
à la station qui précède immédiatement
Nancy, au bourg de Saint-Nicolas, nous
sommes descendus du train, car il convient
d' entrer dans l' histoire de Lorraine par une
visite à son patron. Dans son église flamboyante,
nous saluons Nicolas, debout près de
sa cuve et des petits enfants. Cette malheureuse
localité, qu' illustrent encore cette
cathédrale et des légendes, fut ruinée par
des guerres confuses ; elle était riche et, pour
la piller, tous les partis se mirent
quarante-huit heures d' accord. Le noble évêque de
Myre perdit sa domination. Il ne touche plus
aujourd' hui que les petits enfants ; même il
prête un peu à rire comme un bonhomme
grossier. Le Lorrain, comme j' ai moi-même
coutume, honore mal le souvenir de ses émotions
passées ; c' est bon au breton de s' émouvoir

p98

encore où tremblaient ses pères. Nous
rapetissons ce que nous touchons, et nous
nous plaçons à gouailler.
Cet hommage rendu au protecteur, nous
prîmes une voiture pour assister au premier
jour de la Lorraine, et visiter les lieux où
cette nation naquit, en se constituant patrie
par un effort contre l' étranger. C' est entre
Saint-Nicolas et Nancy que René II, appuyé
des suisses, tua le Téméraire. Victoire de
grande conséquence, qui nous délivra des
étrangers et d' une civilisation que nous
n' avons pas choisie ! Secousse de terreur,
puis de joie, dans lequel ce pays s' accouche !

Dès lors il y a un caractère lorrain.
Charles De Bourgogne, Le Téméraire ! Quelle
magnifique aisance dans ses allures bruyantes
et romantiques ! Auprès des grands crus de
Bourgogne qui mettent la confiance au coeur
le plus hésitant, comment se tiendra le petit
vin de Moselle, ce vin un peu plat, froid et
dont la saveur n' étonne pas tout d' abord, mais
séduit un délicat réfléchi ! Comment René II,
faible prince qui parcourt en suppliant les rudes
cantons suisses, a-t-il pu triompher ?
Dans la vie, fréquemment, Simon et moi

p99

nous avons rencontré ces êtres tout brillants,
menant grand tapage, apoplectiques de
confiance en soi ; nous ne les aimions guère
et toujours les dépassions. à l' usage, il
apparaît qu' un René II, avec sa douceur un peu
grise, n' est pas un dépourvu ; il est réfléchi,
persévérant, et sa modestie le sert mieux que
forfanterie. Dans l' histoire, l' extrême
simplicité de sa tenue passe infiniment en
élégance, du moins pour l' homme de goût,
l' ostentation de votre Téméraire. Après la
victoire, quelle gravité ingénieuse dans les
paroles modérées qu' il adresse au cadavre vaincu
et dans l' inscription que notre cocher nous fit
lire à la commanderie saint-Jean, où le
bourguignon subit la ruine et de grands coups
d' épée ! La magnanimité de René n' a rien de
théâtral, et s' il honore Charles d' un splendide
service funèbre, c' est qu' il voulait publier
devant son peuple épouvanté la définitive
inocuité du brutal adversaire.
Nous avons suivi le corps du Téméraire dans
Nancy, et jusque dans cette partie dite
ville-vieille, où il fut publiquement exposé.
Quand nous rêvions près la pierre tombale de
René, dans la froide église des cordeliers, le
soir vint, qui, dans les lieux sacrés, nous
dispose

p100

toujours à la mélancolie. Une race qui

prend conscience d' elle-même s' affirme aussitôt
en honorant ses morts. Ce sanctuaire national,
reliquaire des gloires de Lorraine, mais
incomplet comme le sentiment qu' eut jamais
de soi ce peuple, date de René Ii. Les
dentelures dorées qui festonnent autour de sa
statue moderne, toute cette végétation délicate
de figurines et l' élégance de l' ensemble
nous reportaient à ces premières époques de
la Lorraine, d' une grâce bonhomme, si dépourvue
d' emphase. Dans cette maison des souvenirs,
nous ne vîmes aucun désir d' étonner. Ces
images de morts sans morgue ne se préoccupent
ni de la noblesse classique, ni de la pompe.
René Ii aimait le peuple, c' est ainsi qu' il
séduisit les cantons suisses, et il fêtait
l' anniversaire de la victoire de Nancy, chaque
année, en buvant avec les bourgeois ;
Jeanne était à l' aise avec les grands, et la
soeur en toute franchise des petits ; Drouot,
quittant la gloire de la grande armée, où il
fut le plus simple des héros, acheva sa vie en
brave homme parmi ses concitoyens. C' est mal
dire qu' ils aiment le peuple, ils ne s' en
distinguent pas. Leur race se confond avec
eux-mêmes.

p101

Simon et moi nous comprîmes alors notre
haine des étrangers, des barbares, et notre
égotisme où nous enfermons avec nous-mêmes
toute notre petite famille morale. Le premier
soin de celui qui veut vivre, c' est de
s' entourer de hautes murailles ; mais dans son
jardin fermé il introduit ceux que guident
des façons de sentir et des intérêts analogues
aux siens.

p102

deuxième journée. La Lorraine en enfance :
cette partie ancienne de Nancy, la
" ville-vieille " , est bien fragmentaire ; elle fut
perpétuellement refaite. Cette race nullement
endormie, mais de trop bon sens, hésitait à
affirmer sa personnalité. Sa finesse, son sentiment

exagéré du ridicule l'entravèrent toujours.
Chaque génération reniait la précédente,
sacrifiait les oeuvres de la veille à la
mode de l'étranger. Leur " chapelle ronde ",
monument national s'il en fût, copie la chapelle
des Médicis de Florence, mais avec maigreur,
économie. Le lorrain n'a pas d'abondance
dans l'invention, et ne fut jamais prodigue.
Les successeurs de René, ayant visité
les palais de la renaissance, rebâtirent
le palais ducal. Cette race à son éveil craint
de se confesser ; peu de pierres ici qui puissent
nous conter les origines de nos âmes.

p103

Pourtant une vierge de Mansuy Gauvain,
dans l'église de bon-secours, est tout à fait
significative. Voilà nos primitifs ! Nous nous
agenouillons devant une mère, et dans son
manteau entr'ouvert tout un peuple se précipite.
Ces enfants me touchent, si intrépides
contre le bourguignon et qui expriment leur
rêve par cette image sincère, je vois qu'ils ont
beaucoup souffert. Ils conçoivent la divinité
non sous la forme de beauté, mais dans l'idée
de protection. Florence, leur soeur, et qui
donne parfois l'image la plus rapprochée de
cet idéal de clarté froide, d'élégance sèche,
que les meilleurs lorrains entrevoyaient,
Florence prend les loisirs d'embellir l'univers.
Ceux-ci, dans la nécessité de sauver d'abord
leur indépendance, mettent leur orgueil, leur
art naissant, toutes leurs ressources dans des
remparts.
Cernés d'étrangers qui les inquiètent, sous
l'oeil des barbares, ils n'ont pas le loisir de se
développer logiquement. La grâce, qui pour
un rien eût apparue, presque mélancolique,
dans le petit prince René II, n'aboutit pas en
Lorraine. Ils n'ont pas créé un type de
femme : Jeanne D'Arc, que d'autres peuples
eussent voulu honorer en lui prêtant les

p104

charmes des grandes amoureuses, demeure,

dans la légende lorraine, celle qui protège, et cela uniquement. Elle est la soeur de génie de René II ; persévérante, simple, très bonne et un peu matoise. Celle de qui l'Espagne et l'Italie fussent devenues amoureuses, est ici une vierge nullement troublante : nos pères affirment que Jeanne ignore toujours les misères physiques de la femme. Cette légende de Lorraine n'est-elle pas plus belle, selon le penseur, que les tendres soupirs du Tasse ! Voilà bien le même sentiment qui fit agenouiller ce peuple devant la mère gigogne de Mansuy Gauvin, devant la vierge de bon-secours. Et moi, Simon, sous l'oeil des barbares, comme eux je ne savais que dire :
" qui donc me secourra ? "
dans le palais ducal de la " ville-vieille ", nous avons visité le musée historique lorrain. Les premières salles sont consacrées aux époques gallo-romaines et mérovingiennes ; nous y interrogeons vainement les plus anciens souvenirs de notre être. C'est la même ignorance que nous trouvions, le lendemain, aux champs où fut Scarponne, chez ces pauvres enfants qui nous vendirent des médailles

p105

romaines arrachées à ces terrains déserts. Et pourtant, les ondulations de ces plaines où Attila et les siècles ne laissèrent pas même une ruine, émeuvent des voyageurs avertis. Quelque chose de nous autres lorrains vivait déjà à ces époques lointaines. Mais qu'il est obscur, indéchiffrable, le frisson qui nous attire vers cette vieille poussière de nos ancêtres ! Nous visitâmes, sans plus de profit, les fermes mérovingiennes de Savonne et de Vendières, et près de là des grottes qui furent habitées. La neige désolait les campagnes. La tristesse de l'hiver, un décor lamentable de pluie et de silence nous aident d'habitude à imaginer le passé, mais comment retrouverons-nous dans notre conscience aucune parcelle de ces hommes lointains, qui ne contribuèrent en rien à former notre sensibilité.
à Laître-Sous-Amance, enfin, nous

contemplons une des plus anciennes images où la Lorraine se soit exprimée. Bien pauvre encore, mal différenciée de tout ce qui se faisait autour d'elle, et si chétive ! C'est un portail avec quelques sculptures du onzième siècle. à Toul, grâce à des souvenirs de l'organisation municipale romaine, la commune populaire se forma plus vite, sous la protection

p106

des évêques, et le treizième siècle s'affirma dans l'église saint-Gengoult et des fragments de saint-étienne.

En vérité le service que René II a rendu à la Lorraine est immense ; il lui a créé une conscience. L'enfant, qui n'avait qu'une vie végétative, s'individualisa ; il existait confusément, il voulut vivre. Il l'avait montré au bourguignon, il le rappela aux luthériens en 1522.

p107

troisième journée. La Lorraine se développe :

cette ville-vieille, ce musée lorrain, tout incomplets, éveillent à chaque pas des traits délicats de ma sensibilité ; ils me ravissent par la clarté qu'ils apportent dans mes émotions familières, ils m'attristent parce qu'ils me font toucher l'irréparable insuffisance de l'âme que me fit cette race.

Deux grandes causes d'échec pour la Lorraine : le pays fut si tourmenté que les artistes, c'est-à-dire une des parties les plus conscientes de la race, désertaient continuellement, s'établissaient en Italie, s'y déformaient ; bons ou mauvais, ils devenaient italiens en Lorraine. Puis il n'y eut pas de riche bourgeoisie pour s'enorgueillir d'un art local, mais une aristocratie, sans cesse en rapport avec des pays plus puissants, honteuse de

p108

sentir son provincial et prenant le bel air de

France ou d' Italie.

Pourtant, le palais ducal, modifié dans le goût renaissance et dont les quatre cinquièmes ont disparu, nous fait voir un côté de l' âme lorraine, l' esprit gouailleur ; une gouaillerie nullement rabelaisienne, jamais lyrique, mais faite d' observation, plutôt matoise que verveuse. C' est de la caricature, sans grande joie. Le sec Callot, sec en dépit de l' abondance studieuse de ses compositions, appartient à la jeunesse de la race ; le grouillement et l' émotion des guerres qu' il a vues le soutiennent. Mais Grandville, si mesquin et pénible, devait être le dernier mot de cette veine qui n' aboutit pas. On la sent pourtant bien personnelle, la malice de ce petit peuple ; si cette race eût été heureuse, elle possédait l' élément d' un art particulier. Les légendes, chansons, anecdotes, la finesse si particulière de ses grands hommes, et même aujourd' hui le tour d' esprit des campagnards établissent bien qu' un certain comique se préparait. Cette verve, toujours un peu maigre, épuisée par les guerres et l' éloignement des artistes, alla se desséchant. Il ne resta plus de cette promesse qu' une tendance déplorable au précis,

p109

au voulu, un acharnement à l' élégance méticuleuse.

Au quinzième siècle, à côté de cette grêle malice, l' âme lorraine fait voir un sens humain de la vie très profond, une grande pitié.

Ce petit peuple, qui s' agenouillait devant la dame de bon-secours et qui haïssait la servitude, ne laissait pas de ressentir des frissons tragiques. Comme Michel-Ange, qui presque seul au milieu d' un peuple d' imagination riante, reçut une empreinte des horreurs de l' Italie guerrière, Ligier-Richier dramatisa parmi les lorrains, qui, sans trêve foulés, gouaillaient. Quelle simplicité, quelle franchise ! Il est bien le frère des héros naïfs de cette race ! Ah ! L' admirable voie que c' était là ! Ne discutons pas la force sublime de l' italien, mais à Saint-Mihiel, près de la mise au tombeau, à l' église des cordeliers,

près du monument de Philippe De Gueldres,
nous rêvons un art débarrassé de cette rhétorique
qu' à certains jours on croit toucher dans
Michel-Ange : un art ayant toute la saveur
tragique du langage populaire, où n' atteint
jamais la plus noble éloquence des poètes.
Mais cette race mal consciente d' elle-même,
qui venait d' enfanter obscurément le génie

p110

de Ligier-Richier, se mit toujours à l' école
chez ses voisins. Elle ignora quel fils elle
portait. Cette beauté impérieuse dont Ligier a
vêtu la mort, aujourd' hui encore est mal connue.
Une vague légende, d' ailleurs insoutenable,
voilà tout ce que savent les lorrains :
Michel-Ange rencontrant l' artiste lui aurait
fait l' honneur de l' emmener avec lui. Eh !
Grand Dieu ! Le sot éloge !
Ces deux lorraines échouèrent, la Lorraine
de l' ironie comme celle de la grandeur sans
morgue, pour avoir ignoré leur génie et douté
d' elles-mêmes timidement. Le sentiment qui
donnait à cette race une notion si fine du
ridicule lui fit peut-être craindre de
s' épancher. à chaque génération, elle se rétrécit.
Son art n' a jamais d' abandon ni d' audace,
tout est voulu : suppression des détails
significatifs, imitation des écoles étrangères.
La meilleure partie de la Lorraine, sa noblesse
et ses artistes, toujours avaient soupiré avec
une admiration naïve vers l' Italie ; à
Claude Gellée il fut donné d' y vivre. Il porta
dans l' école romaine nos instincts et notre
discipline. Il peignit ce ciel, cette terre et
cette mer dans une lumière si vaporeuse, avec une
harmonie si impossible, qu' on peut dire vraiment

p111

qu' en copiant, c' était son rêve, notre
rêve, qu' il exprimait. C' était une désertion.
Il profitait de l' idéal de ses ancêtres, pour en
fortifier l' Italie ; il n' a pas accru la conscience
de sa race.
Après lui, la Lorraine, qui l' ignore, comme

elle avait méconnu Ligier-Richier, dessèche
de plus en plus sa veine. Et l'effort
du dernier artiste sorti vraiment de l'âme
populaire, le dernier travail ne devant rien
à l'étranger, sera cette admirable grille du
serrurier Jean Lamour : une dentelle en fer.
Qu'importe si la délicieuse statue de Bagard
(1639-1709), garçonnière maligne et
touchante qui porte un médaillon, nous
ravit et nous retient longuement dans le
rez-de-chaussée du musée lorrain ! c'est une
grande dame raffinée ; sa spirituelle afféterie
mondaine ferait paraître un peu grossière
la simplicité, la gouaillerie de nos meilleurs
aïeux. Elle est bien du passé, l'âme lorraine :
Bagard n'y songe guère... et nous-mêmes, Simon,
il nous faut un effort pour la retrouver sous nos
âmes acquises. Cette jeune femme, cette française,
c'est toute notre sensibilité à fleur de peau, une

p112

floraison toute neuve, pour laquelle, comme
Bagard, comme la Lorraine entière d'aujourd'hui,
nous avons dédaigné de cultiver le simple
jardin sentimental hérité de nos vieux parents.

p113

quatrième journée. Agonie de la Lorraine :
ne quittons pas si vite un peuple qui voulait
se développer. Nous savons quels tâtonnements,
quelles misères c'est de chercher sa loi.

Des échecs si nobles valent qu'on s'y
intéresse. Allons voir ces plaines de Vézelize,
tous ces champs de bataille sans gloire où la
Lorraine s'épuisa. Quelques traits de ce
peuple s'y conservent mieux que dans les
villes ; car, à Nancy, vingt courants étrangers
ont renversé, submergé l'esprit autochtone.

La campagne est plate, assez abondante,
pas affinée, peut-être maussade, sans joie de
vivre. Les physionomies n'ont pas de beauté ;
les petites filles font voir une grimace
vieillotte, malicieuse sans malveillance ; en rien
cette race, d'ailleurs de grande ressource et
saine, n'a poussé au type. Par les après-midi

d' été, on se réunit au " Quaroi " et les femmes, travaillant dans l' ombre que découpent les maisons, se donnent le plaisir de ridiculiser. Quels souvenirs ont-ils gardés de jadis ? Par les écoles, les inscriptions locales, ils savent une vague bataille de Nancy, où René II leur donna la vie ; puis Stanislas, qui fut leur agonie. Mais dans le peuple, c' est la tradition des suédois qui domine ; chaque ville en raconte quelque horreur. Ils tuèrent vraiment la Lorraine. Ils saccagèrent tout, Richelieu s' applaudissant. Même les amis du duc Charles IV estimèrent sage de s' approprier les dernières ressources de ceux qu' ils ne pouvaient défendre. Cent cinquante mille bandits, aidés d' autant de femmes, piétinaient le pays dont la ruine se prolongea jusqu' à la fin du siècle. Cependant la race lorraine affamée s' entre-dévorait. Il y avait dans les campagnes des pièges pour hommes, comme on en met aux loups ; des familles mangèrent leurs enfants, et même des jeunes gens, leurs grands-parents. Toutefois ce pauvre peuple se réjouissait à quelques petits déboires de ses ennemis, tels que des évasions de prisonniers, et surtout prenait son plaisir aux bons tours de l' extraordinaire Charles IV.

étrange fou, que produisit ce pays raisonnable dans les violentes convulsions de son agonie ! Il semble que Charles IV ait gâché en une vie toute l' énergie qui, dépensée sagement dans une suite d' hommes, eût été féconde en grandes choses. C' est le va-tout d' une situation désespérée, d' une race qui sent l' avenir lui manquer. En Charles IV, il y a pléthore, qualités lorraines à trop haute pression, mais il ne contredit pas les caractères de sa race.

Ce merveilleux aventurier, avec les tresses blondes de ses cheveux pendants et ses souples voltiges d' écuyer devant les femmes de

Louis Xiii, était sagace, pratique, d' éloquence simple, et pas chevaleresque le moins du monde. Il avait le don de plaire à tous, mais se gardait de tous. Ce fantasque, ce railleur qui ne sut même pas s' épargner dans ses bons contes, ce perpétuel irrésolu désirait violemment, et souvent il demeura ferme dans son sentiment. C' est, au résumé, un lorrain des premiers temps, mais avec toute la fièvre inquiète d' un peuple qui va mourir. Charles Iv ne nous montre qu' un trait nouveau, le désir de paraître ; c' est qu' il avait été élevé à la cour de France, et que les circonstances

p116

le forcèrent toute sa vie à vivre parmi les étrangers ; or nous avons vu le caractère, l' art lorrains, toujours craintifs de paraître ridicules, prendre l' air à la mode. Par-dessous sa brillante chevalerie, c' était essentiellement un capitaine brave et gouailleur, sachant plaire sans effort aux hommes simples, l' un d' eux vraiment, comme on le vit bien, après cette fleur de jeunesse à la française, dans sa tenue de vie et dans ses projets de mariage qui scandalisèrent si fort Paris et Versailles, sans qu' il s' émût le moins du monde. Le malheur l' avait remis dans la logique de sa race.

C' est du haut de Sion, pèlerinage jadis fameux, aujourd' hui attristé de médiocrité, que, moins distraits par le détail, nous prenons une possession complète de la grandeur et de la décadence lorraine. Devant nous, cette province s' étend sérieuse et sans grâce, qui fut le pays le plus peuplé de l' Europe, qui fit pressentir une haute civilisation, qui produisit une poignée de héros et qui ne se souvient même plus de ses forteresses ni de son génie. Dès le siècle dernier, cette brave population dut accepter de toute part les étrangers qu' elle avait repoussés tant qu' elle

p117

était une race libre, une race se développant
selon sa loi.

Du moins, la conscience lorraine, englobée
dans la française, l'enrichit en y disparaissant.

La beauté du caractère de la France est
faite pour quelques parcelles importantes de
la sensibilité créée lentement par mes vieux
parents de Lorraine. Cette petite race disparut,
ni dégradée, ni assoupie, mais brutalement
saignée aux quatre veines.

Depuis longtemps les artistes étaient obligés
de s'éloigner, en Italie de préférence, pour
trouver, avec la paix de l'étude, des amateurs
suffisamment riches. Les ducs enfin quittèrent
le pays, où ils se maintenaient difficilement
contre l'étranger, emmenant une partie de
leur noblesse. Dans la masse de la population
cruellement diminuée, les vides étaient
comblés par les allemands, domestiques et autres
hommes de bas métier, dont fut épaissie la
verve naturelle de ma race, de cette noble
race qui repoussait le protestantisme
(admirable résistance d'Antoine aux bandes
luthériennes, en 1523).

Si je défaille, ce sera de même par manque
de vigueur et non faute de dons naturels.
Nous avons, mon ami et moi, les plus jolis

p118

instincts pour nous créer une personnalité.
Saurons-nous les agréer ? Les barbares
s'imposeront peu à peu à nos âmes à cause des
basses nécessités de la vie ; j'entrevois les
meilleures parties de nos êtres, qui
s'accommodent, tant bien que mal, de rêves conçus
par des races étrangères.

p119

cinquième journée. La Lorraine morte :
notre enquête touche à sa fin ; de Sion
nous descendrons à notre ermitage de
Saint-Germain. Visiter Lunéville ! Retourner
à Nancy où nous négligeâmes la ville neuve !
Pourquoi prolonger ainsi la tristesse dont
m'emplit l'avortement de l'âme lorraine ?

Dans ce château de Lunéville, les nôtres furent humiliés. Ce palais ne me parlerait que de Stanislas, un prince bon et fin, je l'accorde, mais entouré de petites femmes et de petits abbés qui, par bel air, raillaient les choses locales et copiaient Versailles. La Lorraine, dit-on, l'aima ; c'est qu'elle avait perdu toute conscience de soi-même ; elle était morte ; seul son nom subsistait. à certains jours, mon ami et moi, nous sommes aussi capables de prendre plaisir à des plaisanteries faciles sur ce qu'il y a de plus profond et

p120

d'essentiel en nos âmes. C'est que nous vivons à peine ; nous vivons par un effort d'analyse. Comme le nouveau Nancy, je m'accommode de la sensibilité que Paris nous donne toute faite. En échange d'un bonheur calme, assuré, la Lorraine a laissé à Paris l'initiative. N'est-ce pas ainsi que, lassés de heurter les étrangers, nous abandonnions notre libre développement pour adopter le ton de la majorité ? Je refuse d'admirer, sur l'emplacement du vieux Nancy de mes ducs, la place Stanislas, qui partout ailleurs m'enchanterait. Et s'il m'arrivait, devant l'élégance un peu froide de cette belle décoration, s'il m'arrivait de retrouver quelques traits de la méthode et du rêve constant de l'âme lorraine, je n'en aurais que de la tristesse, me disant : la méthode et le rêve que j'honore en moi avec tant d'ardeur n'apparaissent guère plus dans l'ordinaire de mes actions que, dans ce Nancy moderne, les vieux caractères lorrains. Ah ! Nos aïeux, leurs vertus et tout ce possible qu'ils portaient en eux sont bien morts. Choses de musée maintenant et obscures perceptions d'analyste. Stanislas a créé une académie et une bibliothèque. Dans la suite, une société archéologique

p121

fut jointe à ces institutions. Seules, elles

abritent ce qui peut encore vivre de la conscience lorraine. Elles sont le souvenir de ce qui n'existe plus. Où la mort est entrée, il ne reste qu'à dresser l'inventaire.

Vierge de Sion, je ne puis vous prier pour ce pays de Lorraine ni pour moi. La sécheresse dont je sais que cette race est morte m'envahit. Vous-même m'apparaissez si triste et délaissée que je vous aime avec une nuance de pitié, sans l'élan amoureux de celui qui voit sa vierge éclatante et désirée de tous.

Parce que je connais l'être que j'ai hérité de mes pères, je doute de mon perfectionnement indéfini. Je crains d'avoir bientôt touché la limite des sensations dont je suis susceptible.

Petit-fils de ces aïeux qui ne surent pas se développer, ne vais-je point demeurer infiniment éloigné de Dieu, qui est la somme des émotions ayant conscience d'elles-mêmes ? Mais non ! Il ne faut pas que je m'abandonne.

Je calomnie ma race. Si elle n'a pas utilisé tous les dons qui lui étaient dispensés, il en est un qu'elle a développé jusqu'au type. Elle a augmenté l'humanité d'un idéal assez neuf. De René Ii à Drouot, en passant par

p122

Jeanne, une des formes du désintéressement, le devoir militaire a paru ici sous son plus bel aspect. Il y a dans ma race, non pas l'esprit d'attaque, la témérité trop souvent mêlée de vanité, mais la fermeté réfléchie, persévérante et opportune. Faire en temps voulu ce qui est convenable. On vit en Lorraine les plus sages soldats du monde, ceux que le penseur accueille.

Par les armes, le lorrain avait fondé sa race ; par les armes, il essaye héroïquement de la protéger. Pressé par les étrangers, il n'eut pas le loisir de chercher d'autres procédés pour être un homme libre. Comment eût-il développé ces dons d'ironie, ce réalisme humain si noble qu'il nous fit entrevoir ? Il bataillait sans trêve à côté de son duc. Le loyalisme ducal, en Lorraine, s'est fondu plus étroitement que partout ailleurs avec l'idée de patrie. Dans sa misère, cette race se

consolait d' être mutilée de ses qualités naissantes
en aimant ses ducs, qui furent souvent des
princes exemplaires et jamais de mauvais
hommes. Que je dépense la même énergie, la
même persévérance à me protéger contre les
étrangers, contre les barbares, alors je serai
un homme libre.

p123

sixième journée. Conclusion. -la soirée
d' Haroué :

Simon, un peu gâté, selon moi, par l' éducation
de la rue saint-Guillaume, ne goûtait
qu' à demi mes intuitions. C' est un historien
d' une réserve extrême. Il collectionne et cote
les petits faits, sans consentir à recevoir d' eux
cette abondante émotion qui, pour moi, est
toute l' histoire. Or, les vieilles choses de
Lorraine, en huit jours, avaient réveillé des
belles-aux-bois qui sommeillent en mon âme ;
Simon me laissa tout à les caresser. Il me
précéda à Saint-Germain ; d' ailleurs des repas
médiocres, toujours, l' indisposèrent.

p124

Je n' ai pas oublié cette soirée silencieuse,
vers les cinq heures, dans la petite ville
d' Haroué, où la vieille place est abritée de
noyers malades. Le soleil de février, en
s' inclinant, avait laissé dans l' air quelque
douceur. J' allai, désœuvré, jusqu' à l' étang que
forment les fossés écroulés d' un château pompeux,
bâti sous Léopold, et dont la froide impéiosité
contrarie le paysage. Je m' ennuyais d' un
ennui mol, et toujours les plaines d' eau me
disposèrent à la mélancolie. Il me sembla que
l' eau elle-même, sous ce climat, désormais
vivait avec médiocrité. Je sentais bien que
des parcelles de l' ancienne âme de Lorraine,
éparses encore dans ce paysage malingre
d' hiver, faisaient effort pour me distraire ;
mais la ruine de ma nation m' avait trop lassé
pour que sa douceur posthume me consolât
de sa vigueur abolie ; et une triste migraine
me venait du plein air.

Le pâle soleil couchant offensait mes yeux,

p125

striés de fibrilles par la lampe tard allumée
sur les actes et les pensées de Lorraine. Nancy,
oublieuse du passé, m' avait choqué, mais
dans ces campagnes, où tout est souvenir de
nos aïeux et qui, repliées sur elles-mêmes, n' ont
pas remplacé la grande morte qui les animait,
je me sentis avec une netteté singulière l' héritier
d' une race injustement vaincue. De rares
paysans-mes frères, car nos aïeux
communs combattaient auprès de nos ducs-
passaient, me saluant, comme un ami, d' un
geste grave dans ce crépuscule. Tristement je les
aimais.

à cause de l' humidité je revins jusqu' à
l' auberge. Avec le soir, la voiture du chemin
de fer arriva, et j' eus le coeur serré que personne
n' en descendît pour me presser dans ses bras.

Je dînai mal, impatient d' en finir, à la
lueur du pétrole. Ensuite, quand je voulus,
malgré l' obscurité profonde, faire quelques
pas à l' air, car j' étais congestionné, des chiens
hurlant m' intimidèrent. Je rentrai dans l' auberge,
disant : " je suis là, perdu, isolé, et
pourtant des forces sommeillent en moi, et pas
plus que ma race, je ne saurai les épanouir. "
dans cette vieille salle, le silence me pénétrait

p126

d' angoisse. Je sentais bien que ce n' était
que de l' inaccoutumé, que tout ce décor était,
en somme, de bonté. Dans la nuit répandue,
la Lorraine m' apparaissait comme un grand
animal inoffensif qui, toute énergie épuisée,
ne vit plus que d' une vie végétative ; mais je
compris que nous nous gênions également,
étant l' un à l' autre le miroir de notre propre
affaissement.

Pour rendre un peu sien un endroit qu' on
ignore, où l' on n' a pas sa chaise familière, son
coin de table, et où la lampe découpe des
ombres inaccoutumées, le meilleur expédient
est de se mettre au lit. Ce sans-gêne réchauffe

la situation. Mais je n' osais appuyer ma joue sur ces draps bis ; tout mon corps se sauvait en frissonnant de ces rudes toiles, où, solide et confiant en moi, je me serais brutalement enfoui au chaud.

Alors je rentraï dans mon univers. Par un effort vigoureux que facilitaient ma détresse morale et la solitude nue de cette chambre, je projetai hors de moi-même ma conscience, son atmosphère et les principales idées qui s' y meuvent. Je matérialisai les formes habituelles de ma sensibilité. J' avais là, campés devant moi comme une carte de géographie,

p127

tous les points que, grâce à mon analyse, j' ai relevés et décrits en mon âme : d' abord un vaste territoire, mon tempérament, produisant avec abondance une belle variété de phénomènes, rebelle à certaines cultures, stérile sur plusieurs points, où des parties sont encore à découvrir, pâles, indécises et flottantes.

Par-dessus ce premier moi, je vis dessinées des figures frémissantes qui semblaient parler.

Ce sont les maîtres que nous interroignons à Saint-Germain, devenus aujourd' hui une partie importante de mon âme.

Je vis aussi de grands travaux accomplis par des générations d' inconnus, et je reconnus que c' était le labeur de mes ancêtres lorrains. Or, tous ces morts qui m' ont bâti ma sensibilité bientôt rompirent le silence. Vous comprenez comment cela se fit : c' est une conversation intérieure que j' avais avec moi-même ; les vertus diverses dont je suis le son total me donnaient le conseil de chacun de ceux qui m' ont créé à travers les âges. Je leur disais : " vous êtes l' église souffrante, l' esprit en train de mériter le triomphe ; ne pourrai-je pas m' élever plus haut, jusqu' à l' église triomphante ? comme le veut l' imitation,

p128

qui guide mon effort spirituel, je me
suis reposé dans vos plaies ; j' ai vécu la
passion de l' esprit que vous avez soufferte. Quand
mériterai-je le bonheur ? L' espoir de m' élever
enfin auprès de Dieu me serait-il interdit ?
Pourquoi, mes amis, ne fûtes-vous pas heureux ? "
alors tous ceux que j' ai été un instant me
répondirent.

D' abord les jeunes gens (épars dans les
grandes villes, au coucher du soleil) : " il
n' est d' autre remède que la mort, et nous
nous délivrons résolument ou par des excès
désespérés. "

moi (avec dégoût pour une pareille infirmité
de philosophe) : " mes frères, votre solution
ne m' intéresse pas, puisqu' elle m' est toujours
offerte, puisque j' ai la certitude qu' elle
me sera imposée un jour, et qu' enfin, si à
l' usage elle m' apparaît insuffisante, elle ne
me laisse pas la ressource de recourir à un
autre procédé. D' ailleurs vous me proposez
tout le contraire de mon désir, car j' aspire
non pas à mourir, mais à vivre dans ce corps-ci
et à vivre le plus possible. "

alors Benjamin Constant : " j' aurais dû
ne pas demander mon bonheur aux autres. "

p129

Sainte-Beuve : " j' eus tort de chercher
à leur plaire. "

... ainsi parlèrent-ils, et moi je leur disais :
" vous souffriez donc pour avoir accepté les
barbares ! Vous, que je pris pour intercesseurs,
vous n' avez même pas compris la nécessité de
l' isolement, le bienfait de l' univers qu' on se crée.
Vous ignoriez qu' il faut être un homme libre ! "
étendu sur ce lit, à la lueur tragique d' une
chandelle d' auberge, je méprisai douloureusement
ces gens-là ; je vis qu' ils étaient grossiers.
Et ces parties de moi-même, qui m' avaient
enchanté jadis, m' écoeurèrent.

L' imitation des hommes les meilleurs
échouait à me hausser jusqu' à toi, esprit,
total des émotions ! Lassé de ne recueillir de
mes intercesseurs que des notions sur ma
sensibilité, sans arriver jamais à l' améliorer,

j' ai recherché en Lorraine la loi de mon développement. à suivre le travail de l' inconscient, à refaire ainsi l' ascension par où mon être s' est élevé au degré que je suis, j' ai trouvé la direction de Dieu. Pressentir Dieu, c' est la meilleure façon de l' approcher. Quand les barbares nous ont déformés, pour nous retrouver

p130

rien de plus excellent que de réfléchir sur notre passé. J' eus raison de rechercher où se poussait l' instinct de mes ancêtres ; l' individu est mené par la même loi que sa race. à ce titre, Lorraine, tu me fus un miroir plus puissant qu' aucun des analystes où je me contemplai. Mais, Lorraine, j' ai touché ta limite, tu n' as pas abouti, tu t' es desséchée. Je t' ai une infinie reconnaissance, et pourtant tu justifies mon découragement. Jusqu' à toi, j' avais sur moi-même des idées confuses ; tu m' as montré que j' appartenais à une race incapable de se réaliser. Je ne saurai qu' entrevoir.

Il faut que je me dissolve comme ma race. Mes meilleures parcelles ne vaudront qu' à enrichir des hommes plus heureux.

Alors la Lorraine me répondit :

" il est un instinct en moi qui a abouti ; tandis que tu me parcourais, tu l' as reconnu : c' est le sentiment du devoir, que les circonstances m' ont fait témoigner sous la forme de bravoure militaire. Et, si découragée que puisse être ta race, cette vertu doit subsister en toi pour te donner l' assurance de bien faire, et pour que tu persévères.
" quand tu t' abaisses, je veux te vanter

p131

comme le favori de tes vieux parents, car tu es la conscience de notre race. C' est peut-être en ton âme que moi, Lorraine, je me serai connue le plus complètement. Jusqu' à toi, je traversais des formes que je créais, pour ainsi dire, les yeux fermés ; j' ignorais la raison selon laquelle je me mouvais ; je ne voyais pas mon mécanisme. La loi que j' étais

en train de créer, je la déroulais sans rien
connaître de cet univers dont je complétais
l'harmonie. Mais à ce point de mon développement
que tu représentes, je possède une
conscience assez complète ; j'entrevois quels
possibles luttent en moi pour parvenir à
l'existence. Soit ! Tu ne saurais aller plus vite
que ta race ; tu ne peux être aujourd' hui
l'instant qu' elle eût été dans quelques générations ;
mais ce futur, qui est en elle à l' état
de désir et qu' elle n' a plus l' énergie de réaliser,
cultive-le, prends-en une idée claire.
Pourquoi toujours te complaire dans tes
humiliations ? Pose devant toi ton pressentiment
du meilleur, et que ce rêve te soit un
univers, un refuge. Ces beautés qui sont encore
imaginatives, tu peux les habiter. Tu seras ton
moi embelli : l' esprit triomphant, après avoir
été si longtemps l' esprit militant. "
LIVRE 3 - L'EGLISE TRIOMPHANTE

p135

chapitre VII. Acédia.

séparation dans le monastère :

la brutalité du grand air, l' insomnie des
nuits d' auberge sur des oreillers inaccoutumés
et cette lourde nourriture me donnèrent une
fièvre de fatigue. Au détour d' un chemin, la
femme d' un cabaretier demandait à mon voiturier :
" est-ce qu' il ne va pas mourir ? " c' est
pour avoir eu le même doute sur ma race que
je paraissais épuisé. La nuit, surtout, je
m' agitais infiniment. Dès l' aube, sous le
cloître, je me promenais bien avant Simon, et
la journée s' allongeait dans l' ennui. Toutes

p136

pensées m' étaient chétives et poussiéreuses.
L' horizon gardait la désolante médiocrité des
choses déjà vues. à chaque minute, je calculais
quand viendrait le prochain repas, où je
m' asseyais sans appétit, et la viande, entre
toutes choses, me faisait horreur. Puis
s' allongeait une nouvelle bande de temps.

Je suis convaincu que, pour des êtres sensibles et raisonneurs, les maladies sont contagieuses.

Simon, jusqu' alors enclin à la voracité, fut pris d' un dégoût de nourriture ; il était humilié d' une constipation malsaine que coupaient des coliques précipitées. écrasés dans nos bas fauteuils, et pareils au pauvre pêcheur de Puvis De Chavannes, nous nous lamentions avec minutie. Nos lèvres et nos doigts, tout notre être s' agitaient dans un désir maniaque de fumer, alors que notre estomac en avait horreur. Lentes après-midi de janvier ! La campagne éclatante de neige ! Notre bouche pâteuse, nos dents serrées de malades, et la peau tirée de notre visage qui nous donnait un rictus dégoûté !

Or, nous étant regardés en face, nous eûmes le courage de mépriser à haute voix l' édifice que nous avions entrepris. Cependant que je me reniais, il me parut que je commettais

p137

une mauvaise action, et une incroyable humiliation se répandit en moi comme un flot sale. J' étais réduit à un tel enfantillage que j' aurais aimé pleurer. J' étais blessé que Simon abondât si brutalement dans mes blasphèmes, car j' avais une nouvelle démarche à lui proposer. Mais je sentis bien qu' il accueillerait avec défiance mes réflexions d' Haroué. En vain essayâmes-nous, avec une excellente fine champagne, de nous relever. J' y gagnai le soir un sommeil épais, mais dès l' aube c' était une acuité, une surexcitation d' esprit insupportable, avec, par tout le corps, des fourmillements.

Je fus obsédé, à cette époque, d' un sentiment intense, qui, sans raison apparente, se lève en moi à de longs intervalles : l' idée qu' un jour, ne fût-ce qu' à ma dernière nuit, sur mon oreiller froissé et brûlant, je regretterai de n' avoir pas joui de moi-même, comme toute la nature semble jouir de sa force, en laissant mon instinct s' imposer à mon âme en irréfléchi. Persécuté par cette idée fixe, je serrais mon front dans mes mains, et me rejetais en arrière

avec une détresse incroyable. Je crois bien que je ne désire pas grand' chose, et les choses

p138

que je désire, il me serait possible de les obtenir avec quelque effort ; aussi n' est-ce pas leur absence qui m' attriste, mais l' idée qu' il viendra un jour où, si je les désirais, ce serait trop tard. Et, seule, la probabilité que, dans la mort on ne regrette rien, peut atténuer ma tristesse. C' est un grand malheur que notre instinctive croyance à notre liberté, et puisque nous ne changeons rien à la marche des choses, il vaudrait mieux que la nature nous laissât aveugles au débat qu' elle mène en nous sur les diverses manières d' agir également possibles. Malheureux spectateur, qui n' avons pas le droit de rien décider, mais seulement de tout regretter !

Parfois, dans ce désarroi de mon être, d' étranges images montaient du fond de ma sensibilité que je ne systématisais plus.

Il était six heures ; depuis trente minutes peut-être nous n' avons pas ouvert la bouche.

Je me pris à rêver tout haut dans cette chambre éclairée seulement par le foyer : peut-être serait-ce le bonheur d' avoir une maîtresse jeune et impure, vivant au dehors, tandis que moi je ne bougerais jamais, jamais.

Elle viendrait me voir avec ardeur ; mais chaque fois, à la dernière minute, me pressant

p139

dans ses bras, elle me montrerait un visage si triste, et son silence serait tel que je croirais venu le jour de sa dernière visite. Elle reviendrait, mais perpétuellement j' aurais vingt-quatre heures d' angoisse entre chacun de nos rendez-vous, avec le coup de massue de l' abandon suspendu sur ma tête. Même il faudrait qu' elle arrivât un jour après un long retard, et qu' elle prolongeât ainsi cette heure d' agonie où je guette son pas dans le petit escalier. Peut-être serait-ce le bonheur, car, dans une vie jamais distraite, une

telle tension des sentiments ferait l' unité. Ce
serait une vie systématisée.

Ma maîtresse, loin de moi, ne serait pas
heureuse ; elle subirait une passion vigoureuse
à laquelle parfois elle répondrait, tant
est faible la chair, mais en tournant son âme
désespérée vers moi. Et j' aurais un plaisir
ineffable à lui expliquer avec des mots
d' amertume et de tendresse les pures doctrines du
quiétisme : " qu' importe ce que fait notre
corps, si notre âme n' y consent pas ! " ah !
Simon, combien j' aimerais être ce malheureux
consolateur-là.

Elle serait pieuse. Elle et moi, malgré nos
péchés, nous baiseriens la robe de la vierge.

p140

Et comme l' amour rend infiniment compréhensif,
ou, mieux encore, comme elle ne connaîtrait
rien de l' homme que je puis paraître
au vulgaire, elle ne soupçonnerait pas un instant
ma bonne foi ; en sorte que mon âme
indécise pourrait être, aux plis de sa robe,
franchement religieuse.

Et comme Simon ne répondait pas, je repris,
à cause de ce besoin naturel de plaire
qui me fait chercher toujours un acquiescement :
elle serait jeune, belle fille, avec des genoux
fins, un corps ayant une ligne franche et
un sourire imprévu infiniment touchant de
sensualité triste. Elle serait vêtue d' étoffes
souples, et un jour, à peine entrée, je la vois
qui me désole de sanglots sans cause, en
cachant contre moi son fin visage.

p141

Mon moi est jaloux comme une idole ; il
ne veut pas que je le délaisse. Déjà une
lassitude et un dégoût nerveux m' avaient averti
quand je me négligeais pour adorer des
étrangers. J' avais compris que les Sainte-Beuve
et les Benjamin Constant ne valent que
comme miroirs grossissants pour certains détails
de mon âme. Une fois encore mes nerfs
me firent rentrer dans la bonne voie. Je

poussai à l'extrême mon écoeurement, je le passionnai, en sorte qu'ennobli par l'exaltation, il devint digne de moi-même et me féconda. Voici comment la chose se fit. J'examinais avec Simon notre désarroi et je lui disais que la difficulté n'était pas de trouver un bon système de vie, mais de l'appliquer :
-il faudrait des nécessités intelligentes me contraignant à faire le convenable pour que je sois heureux.
-Quoi ! Me répondait-il, un médecin dans

p142

un hôpital ? Un père supérieur dans un monastère ?
Où prendrais-tu l'énergie de leur obéir ?
Et si tu la possèdes, leurs conseils sont superflus, car tu peux te les donner à toi-même.
-je ne voudrais pas être mené avec douceur, car je me méfie de mes défaillances. C'est peut-être que mon âme s'effémine ; mais elle voudrait être rudoyée. Sous un cloître, dans ma cellule, je serais heureux si je savais qu'un maître terrible ne me laisse pas d'autre ressource que de subir une discipline. Le rêve de ma race est mal employé et je désespère qu'à moi seul je puisse l'amener à la vie.

Simon protesta :

-les hommes, dit-il, sont abjects, ou du moins ils me paraissent tels. (on se fait des imaginations qui valent des vérités : ainsi, toi, pour qui chacun fut aimable, car tu es séduisant et détaché, tu te figures avoir été martyrisé.)
jamais, fût-ce pour mon bonheur, je ne reconnâitrai la domination d'un homme.
Tous, hors moi, sont des barbares, des étrangers, et la Lorraine précisément n'a pas abouti parce qu'elle dut se soumettre à l'étranger.
Et moi aussi, j'avais résolu de ne plus me conformer à des hommes. Le soir d'Haroué, j'avais renié mes " intercesseurs ". Simon

p143

partageait donc, pour le fond et sans le savoir, mon opinion secrète, et pourtant je fus mécontent : c'est que, si nous arrivions à peu

près au même point, c' était par des raisonnements
très différents.

Je lui répliquai avec mauvaise humeur :
-encore cet odieux sentiment de la dignité !
Cette morgue anglaise ! Cette respectability
que n' abandonne pas ton Spencer lui-même !
En voilà une fiction, la dignité des
gens d' esprit ! En toi, n' êtes-vous pas vingt
à vous humilier, à vous dédaigner, à vous
commander ?

Ici j' eus le tort de me lever. Le ton découragé
de notre entretien me mettait mal à
l' aise pour lui soumettre la nouvelle méthode
que j' entrevoyais, mais j' allais être victime
moi-même de la dignité humaine, s' il ne me
priait pas de me rasseoir. Il me laissa monter
dans ma chambre.

-tout, au monde, lui dis-je avec désespoir,
est mal fait, et ce grand désordre de
l' univers me blesse.

La nuit, exaltant mon indignation, me fut
déplorable. Petite chose accroupie sur mon
lit, dans l' obscurité et le silence, j' attendais
que la douleur me lâchât. Impuissant et désespéré,

p144

j' eus le souvenir de saint Thomas D' Aquin
disant à l' autel de Jésus : " seigneur,
ai-je bien parlé devant vous ? " et devant
moi-même, qui ai méthodiquement adoré
mon corps et mon esprit, je m' interrogeai :
" me suis-je cultivé selon qu' il convenait ? "

p145

je me levai perdu de froid, très tard, dans
une matinée de dégel. Rose, qui est trop honnête
fille pour que j' en fasse des anecdotes,
entraîna dans ma chambre avec bonhomie,
car c' était son jour. Si elle avait profité des
enseignements du catéchisme, elle se fût plu
(elle un peu gouailleuse) à me comparer au
vieux roi David qui réchauffait sa vigueur
près de jeunes juives. Ensuite, je la priai
qu' elle baissât les stores à fleurs éclatantes
pour me cacher l' ignominie du monde, qu' elle

activât le feu comme un four de verrier, et qu' elle se retirât. Je me recouchai tout le jour, soucieux uniquement d' interroger ma conscience.

Et dans notre conférence du soir, sans plus tarder, je dis à Simon :

-singulière physionomie de mon âme : la disgrâce universelle me mécontente, au point que vous-même me blessez, mon cher ami, mon frère, quand vous partagez mes

p146

façons de voir. Il ne me suffit plus qu' on m' approuve. Je m' irrite de tout ce qu' on nie, quand on exalte ce que j' aime. Je vous dirai toute la vérité : je ne puis plus supporter qu' on énonce une opinion sur les choses qui sont. Je m' intéresse uniquement à ce qui devrait exister. J' ai fini de me contempler. Comme les arbres qui poussent et comme la nature entière, je me soucie seulement de mon moi futur.

Alors Simon, avec cette façon glaciale que j' ai souvent goûtée, mais qui me déplut à cette occasion, arrêta le débat :

-je crois comme vous que notre collaboration n' aboutira pas, car nous ne pouvons discuter que sur des points du passé. Comment nous faire en commun des idées claires sur ces obscures inquiétudes et sur ces pressentiments qui sont toutes nos notions de l' avenir ! En conséquence, je retournerai volontiers à Paris, d' autant que j' ai fait des économies, et que nous approchons de mai, saison qui égaye mon tempérament. Voilà bien la séparation que je désirais, mais ce me fut un désespoir que lui-même me l' imposât.

p147

Je repris mon rêve d' Haroué, en feuilletant des guides Baedeker sur mon oreiller. Chacun de ces titres : Belgique, Allemagne en trois parties, Italie, soudain émouvait un coin de mon être. Désireux de m' assimiler ces

sommes d'enthousiasmes, quel mépris ne ressentais-je pas pour tous ces maigres saints devant qui je m'étais agenouillé et qui ne sont qu'un point imperceptible dans le long développement poursuivi par l'âme du monde à travers toutes les formes !

Le lendemain je dis à Simon :

-je n'abandonne pas le service de Dieu ; je continuerai à vivre dans la contemplation de ses perfections pour les dégager en moi et pour que j'approche le plus possible de mon absolu. Mais je donne congé aux petits scribes passionnés et analystes, qui furent jusqu'alors nos intercesseurs. Ainsi que nous essayâmes en Lorraine, je veux me modeler sur des groupes humains, qui me feront toucher en un fort relief tous les caractères dont mon

p148

être a le pressentiment. Les individus, si parfaits qu'on les imagine, ne sont que des fragments du système plus complet qu'est la race, fragment elle-même de Dieu. échappant désormais à la stérile analyse de mon organisation, je travaillerai à réaliser la tendance de mon être. Tendance obscure ! Mais pour la satisfaire je me modèlerai sur ceux que mon instinct élit comme analogues et supérieurs à mon être. Et c'est Venise que je choisis, d'autant qu'il y fait en moyenne 13 degrés, 38 en mars et 18 degrés, 23 en mai. Puis la vie matérielle y est extrêmement facile, ce qui convient à un contemplateur.

Nous nous quittâmes en nous serrant la main. La crainte de m'éloigner sur une émotion un peu banale d'un local où nous avions eu des frissons très curieux m'empêcha seule de presser Simon dans mes bras. Mais je constatai que nous nous aimions beaucoup.

p149

chapitre viii. à Lucerne, Marie B... : dans une gare, sur le trajet de Bayon à Lucerne, Milan et Venise, j'achetai un livre alors nouveau, le journal de

Marie Bashkirtsef. rien qu' à la couverture,
je compris que cet ouvrage était pour me plaire.
Jamais mon intuition ne me trompe ; je vais
m' enfermer dans Venise, confiant que cette race
me sera d' un bon conseil.

Cette jeune fille fut curieuse de sentir. Avec
mille travers, elle se garda toujours ardente
et fière. Quoiqu' elle n' ait pas nettement
distingué qu' elle était mue simplement par
l' amour de l' argent, qui fait l' indépendance,
et par l' horreur du vulgaire, on peut la dire
clairvoyante. Je l' estime. Sur le tard, elle fut
effleurée par des sentiments grossiers : elle
désira la gloire et elle mourut de la poitrine.
Voilà deux fautes graves ; au moins par la
seconde fut-elle corrigée de la première. Et

p150

le fait qu' elle a disparu m' autorise à lui
donner toute ma sympathie, qui prend parfois
des nuances de tendresse.

Je m' arrêtai tout un dimanche à Lucerne.

Les cloches sonnant sans trêve, la neige
épandue sur le paysage, le froid m' accablaient
de tristesse. Je me promenai le long
d' un lac invisible sous le brouillard, je bus
des grogs dans de vastes hôtels solitaires, et,
songeant à Simon absent, à l' Italie douteuse,
je craignis que sur le tard de la soirée, une
crise de découragement me prît et me laissât
sans sommeil dans mon lit de passage.

Un concert annonçait le paradis et la péri
de Schumann. Il me parut que sous ce titre
je pourrais rêver avec profit. Et tandis
qu' officiaient les voix et les instruments, parmi
tant de suissesses, je me demandais : " à quoi
pensait Marie ? Quel monde créa-t-elle pour
s' y réfugier contre la grossièreté de la vie ? "

les chanteurs, la musique disaient :

l' éclat des larmes que l' esprit répand...

les pleurs versés par de tels yeux ont un
pouvoir mystérieux, Marie cherchait la volupté

p151

dans l' imprévu ; elle fut trompée par

les grands mots du vulgaire, elle eut cette honte que l' approbation des hommes la tenta. " la gloire ! " disait-elle, ne comprenant pas que ce mot signifie le contact avec les étrangers, avec les barbares. Cependant je ne puis la mépriser. Chez elle, cette indigne préoccupation ne fut pas bassesse naturelle, mais touchante folie. Sa jeunesse ardente, qu' elle refusait à la caresse grossière des jeunes gens, cherchait ailleurs des satisfactions. Elle embellissait, sans doute, par toute la noblesse de sa sensibilité, cette gloire qu' elle entrevoyait, et qui n' est pour moi que le résultat de mille calculs dont je connais l' intrigue. Un désir d' une telle ardeur purifie son objet. C' est Titania tendant ses petites mains à Bottom. l' éclat des larmes que l' esprit répand transfigure l' univers qu' il contemple. Les chanteurs, la musique disaient :
... ah ! Laisse-moi puiser la fièvre...
Marie s' égara dans sa tentative pour systématiser sa vie. Un prix au salon annuel n' est pas, comme elle le croyait, un but suffisant à tous ces désirs vers tous les possibles qui

p152

sommeillent au fond de nous. Du moins, elle désira l' enthousiasme. Et même cette fièvre put grandir en elle avec plus de violence que chez personne, car elle était un objet délicat, nullement embarrassée de ces grossiers instincts qui ralentissent la plupart des hommes. à son contact, j' affinerai mes frissons, et mon sang brûlera d' une ardeur plus vive auprès d' un tel corps qui me semble une flamme. ah ! Laisse-moi puiser la fièvre à m' imaginer cette jeune poitrine qui ne fut gonflée que pour des choses abstraites. Les chanteurs, la musique disaient :
dors, noble enfant, repose à jamais...
quoi qu' on me dise un jour, quelque dégoût qui me vienne à te relire, je te promets de continuer à te voir, selon la légende qu' aujourd' hui je me fais de toi. Comment pouvais-tu causer des heures entières avec cet artisan ? à moins peut-être qu' ému par ta

divine complaisance, ce petit peintre grossier
n'ait été très bon et très naturel, ce qui
est un grand charme ! Jamais tu n'avouas
aucun sentiment tendre ; je veux aller jusqu'à
croire que jamais tu ne ressentis le

p153

moindre trouble, même quand la date de ton
dernier soupir se précisant, tu vis qu'il
fallait quitter la vie sans avoir réalisé aucun de
tes pressentiments de bonheur. Tu n'aurais
connu que déception à chercher ta part de
femme, mais ç'eût été une faiblesse bien
naturelle. Je te loue hautement d'avoir vu que
cette image du bonheur est vaine. dors,
noble enfant, repose à jamais dans ma
mémoire, seule comme il faut qu'un être libre
vive.

Les chanteurs, la musique disaient :
au bord du lac, tranquille abri...
et moi, rentré au silencieux désert de mon
hôtel, regrettant presque la retraite étroite,
la demi-sécurité de Saint-Germain, mal
soutenu par l'espoir si vague de construire mon
bonheur dans Venise, tremblant que, d'un
instant à l'autre, ma fatigue ne se changeât
en aveu d'impuissance, je me plus à m'imaginer
qu'à Simon j'avais substitué Marie, et
que cette voyageuse m'allait être un compagnon
idéel, dans un tranquille abri, au bord d'un
lac, qui est l'univers entier où je veux
me contempler.

p155

chapitre IX. Veillée d'Italie
(enseignement du Vinci.) :
nous avons passé le théâtral Saint-Gothard
et ses précipices. Un doux plaisir me
toucha devant la fuite du lac de Lugano,
quand sa rive trempée de grâce fut effleurée
par le train de Milan. Au soir, nous
accentuâmes la grande descente sur l'Italie. Un
poitrinaire, portant à sa bouche sans cesse
une liqueur d'apaisement, menait un bruit
lugubre derrière moi. Mais qu'est-ce qu'un

homme ? J' ouvris au froid les fenêtres du wagon. Des mots historiques se pressaient dans ma tête : " soldats, vous êtes pauvres, vous allez trouver l' abondance ! " et je me disais avec hâte : " est-ce que je sens quelque chose ? "

cette quinzaine est une des périodes les plus honorables de mon existence ; j' ai su conquérir l' émotion que je me proposais.

p156

Oui, j' allais trouver l' abondance. Et déjà, j' étais rempli de bonté. Je m' occupai du poitrinaire, je lui promis la santé, les femmes, le vin, tout ce que j' imaginai lui plaire. Même, pour qu' il sourît, je lui dis que j' étais parisien, et je l' aidai à descendre du train dans la gare de Milan.

Décidé aux plus grands sacrifices pour être enthousiasmé, dès le soir je sortis de l' hôtel et me rendis autour de la cathédrale, m' interpellant et m' exclamant (bien qu' elle me plût médiocrement) en formules admiratives, car je sais que le geste et le cri ne manquent guère de produire le sentiment qui leur correspond.

p157

Seul avec le concierge qui simule un rhume, à l' ambrosienne, ce matin d' hiver, j' admirai les estampes, et sur elles j' interrogeai mon âme.

C' était encore ma sensibilité du cloître, le sentiment qui me fit demander à ma bibliothèque qu' elle me révélât à moi-même. Invincible égotisme qui me prive de jouir des belles formes ! Derrière elles je saisis leurs âmes pour les mesurer à la mienne et m' attrister de ce qui me manque. L' univers est un blason, que je déchiffre pour connaître le rang de mes frères, et je m' attriste des choses qu' ils firent sans moi.

à l' ambrosienne je vis, avec quelle ardente curiosité ! Un portrait d' Ignace De Loyola. Son génie logique créa une méthode, dont il obtint, sur les âmes les plus superbes, de

prodigieux résultats, et que j' essaye de
m' appliquer. Sa tête est une grosse boule avec

p158

une calvitie, une forte barbe courte, et une
pointe au menton. Je sens comme une barre
de migraine sur ses yeux et sur son front.
Cet homme fut poli et froid, sans le moindre
souci de plaire. Il avait des amis, mais ne se
livra jamais, et nul ne put compter sur lui.

S' il s' attachait, c' était par une sorte
d' instinct profond ; le manieur d' hommes le plus
souple désespère de séduire celui-là.

Quand je contemple cette physionomie
impérieuse, mes lenteurs me donnent à rougir.
Je n' ai pas su encore m' emparer de moi-même !

Du moins j' ai visité soigneusement mes
ressources, je connais les fondements de mon
être ; dès lors, me perfectionnant chaque jour
dans le mécanisme de Loyola, je dirigerai mes
émotions, je les ferai réapparaître à volonté ; je
serai sans trêve agité des enthousiasmes les
plus intéressants et tels que je les aurai choisis.

Sur le même mur, une gravure d' après un
jeune homme de Rembrandt : la bouche entr' ouverte,
la lèvre supérieure un peu relevée, les yeux
superbes, mais éteints, toute la figure
dégoûtée, anéantie. Je lui disais : " ô mon
pauvre enfant, ne me tentez pas avec votre
juste accablement, car je veux loyalement faire
cette tentative. "

p159

devant un portrait de jeune fille qui fut
longtemps, mais à tort, attribué au Vinci,
jeune fille gracieuse sans plus, avec une âme
un peu ironique et de petite race, je trouvai
un jeune homme qui pleurait.

-l' histoire de cette jeune fille est-elle
touchante ? Lui dis-je : ni Gautier, ni Taine,
ni Ruskin n' en parlent. (je citais ces noms
pour gagner sa confiance, car je pensais :
voilà quelque poète.)

-je l' ignore, me répondit-il.
-il y a parfois des ressemblances émouvantes.

(sa vive émotion, ses pleurs me permettaient
ces familiarités.)

-je ne pense pas qu' on puisse comparer
aucune fille à celle-ci.

-eh bien ! Repris-je.

-ah ! Me dit-il simplement, le grand
homme a mis sa main là.

Je le tiens admirable pour sa foi, ce
croyant. Notez que le concierge lui-même sait
que le tableau n' est pas de Léonard. Puis la
jeune fille, délicate, n' a aucune impériorité.
Mais celui-ci, peu connaisseur, mal renseigné,
est pourtant très proche de Dieu ; son âme,
chargée d' ardeur, pour vibrer n' a nul besoin
l' enthousiasme

p160

du charbonnier. Il saisit la première
occasion de grouper les émotions dont il est
rempli et d' en jouir. L' important n' est pas
d' avoir du bon sens, mais le plus d' élan possible.

Je tiens même le bon sens pour un odieux
défaut. L' imitation de notre-seigneur
Jésus-Christ, cher petit manuel de la plus
jolie vie qu' aient imaginée les délicats, l' a
très bien vu : les pauvres d' esprit, s' ils ont
cru et aimé, sont ceux qui approchent le plus
de leur idéal, c' est-à-dire de Dieu. Ce n' est
pas en chicanant chacun de mes désirs, en
me vérifiant jusqu' à m' attrister, mais en
poussant hardiment que je trouverai le bonheur.

p161

Par un jour de pluie, j' entrai dans le cabinet
du Brera ; et la tête du Christ, par le
Vinci (l' étude au crayon rouge pour le Christ de
la cène), ne me laissait rien voir d' autre...
cette journée fameuse, dont la vertu
chaque jour grandit en moi, me confirme
dans la méthode que j' entrevoyais depuis
Haroué.

Plus jeune, par une matinée sèche d' hiver
florentin, ralentissant ma promenade sur le
Lung' Arno, en face des collines délicates et
presque nerveuses, j' ai suivi le même ordre

de réflexions. Je sortais de voir au Pitti la Simonetta, maîtresse fameuse du magnifique, peinte par Botticelli. Combien d'efforts il me fallut d'abord pour goûter sa beauté malingre de jeune fille moricaude ! Dans la suite, je vins à l'aimer ; au premier regard, elle ne me donnait que de la curiosité. Il en advint ainsi de moi-même devant moi-même.

p162

Jusqu'à cette heure, je fus simplement curieux de mon âme. Je considérais mes divers sentiments, qui ont la physionomie rechignée et malingre des enfants difficilement élevés, mais que je n'aimais pas. Or, le Vinci, pour représenter le plus compréhensif des hommes, celui qui lit dans les cœurs, ne lui donne pas le sourire railleur dont il est le prodigue inventeur, ni cet air dégoûté qui m'est familier ; mais le Christ qu'il peint accepte, sans vouloir rien modifier. Il accepte sa destinée et même la bassesse de ses amis : c'est qu'il donne à toutes choses leur pleine signification. Au lieu d'étriquer la vie, il épanouit devant son intelligence la part de beauté qui sommeille dans le médiocre.

Aujourd'hui, dans cette veillée d'Italie, je vois qu'il n'y a pas compréhension complète sans bonté. Je cesse de haïr. Je pardonnerai à tout ce qui est vil en moi, non par un mot, mais en le justifiant. Je repasserai par toutes les phases de chacun de mes sentiments ; je verrai qu'ils sont simplement incomplets, et qu'en se développant encore, ils aboutiront à satisfaire l'ordre. Et sur l'heure, je jouirai de cet ordre. Ainsi m'enseigna le Vinci, tandis que je le

p163

priais au Brera, étant accoudé sur la rampe de fer qui entoure la salle. La figure que son crayon traça a le sourire qui pardonne à tous les Judas de la vie, elle a les yeux qui reconnaissent dans les actions les plus obscures la direction raisonnable de Dieu, elle a le pli des lèvres qu'aucune amertume

n' étonne plus.
étant descendu avec ces pensées, je rejoignis
ma voiture, et tandis qu' une triste humidité
tombait sur la ville, enveloppé dans un
grand manteau de voyage, je me pris à songer.
Je vis nettement qu' un second problème
se greffait sur le premier :

1. Dans ma cellule, j' avais fait une enquête
sur moi-même, j' étais arrivé à embrasser
le développement de mon être ; mais
j' avais été préoccupé de mon imperfection
avant tout.
2. Il s' agit maintenant de prêter à l' homme,
que je suis, la beauté que je voudrais lui
voir ; il faut illuminer l' univers que je possède
de toute cette lumière que je pressens ;
le programme, c' est d' escompter en quelque
sorte, pour en jouir tout de suite, la perfection
à laquelle mon être arrivera le long des

p164

siècles, si, comme ma raison le suppose, il y
a progrès à l' infini.
En un mot, il faut que je campe devant
moi, pour m' y conformer, mon rêve fait de
tous les soupçons de beauté qui me troublent
parfois jusqu' à me faire aimer la mort, parce
qu' elle hâte le futur. Je suis un point dans
le développement de mon être ; or, jusqu' à
cette heure, j' ai regardé derrière moi,
désormais je tournerai mes yeux vers l' avenir. Et
comme la mère dote son fils de tous les mérites
qu' elle imagine confusément, je crée mon
idéal de tous les soupirs dont m' emplit
la banalité de la vie.

p165

J' étais fort énervé ; il me fallut passer à
la poste, où l' on me demanda un passeport. Je
discutai, m' emportai et, tremblant de colère,
molestai de paroles les commis. Puis aussitôt
je me pris à rire, comme un malade, en songeant
à mes beaux plans d' indulgence universelle...
qu' importe ! Il faut que je m' accepte
comme j' accepte les autres. Mon indulgence,

faite de compréhension, doit s' étendre jusqu' à ma propre faiblesse. Se détacher de soi-même, chose belle et nécessaire ! D' ailleurs, mon moi du dehors, que me fait ! Les actes ne comptent pas ; ce qui importe uniquement, c' est mon moi du dedans ! le Dieu que je construis. Mon royaume n' est pas de ce monde ; mon royaume est un domaine que j' embellis méthodiquement à l' aide de tous mes pressentiments de la beauté ; c' est un rêve plus certain que la réalité, et je m' y réfugie à mes meilleurs moments, insoucieux de mes hontes familières.

p167

chapitre X. Mon triomphe de Venise : sur la ligne de Milan à Venise, je ne cessai de méditer les enseignements de ma veillée d' Italie, la sagesse du Vinci. J' étais prêt à m' aimer, à me comprendre jusque dans mes ténèbres. Pour me guider, je comptais sur Venise et sur la race que m' a désignée une intuition de mon coeur.

Et pourtant j' hésitais encore devant ce nouvel effort, quand je descendis à Padoue, désireux de visiter, dans un jardin silencieux, l' église santa Maria dell' Arena, où Giotto raconte en fresques nombreuses l' histoire de la vierge et du Christ.

Aux cloîtres florentins, jadis, combien n' ai-je pas célébré les primitifs ! J' avais pour la société des hommes une haine timide, j' enviais la vie retenue des cellules. Même à Saint-Germain, la gaucherie de ces âmes

p168

peintes, leurs gestes simplifiés, leurs physionomies trop précises et trop incertaines satisfaisaient mon ardeur si sèche, si compliquée.

Mais la soirée d' Haroué et le Vinci m' ont transformé : le plus vénérable des primitifs à Padoue ne m' inspire qu' une sorte de pitié complaisante, qui est tout le contraire de l' amour.

Voilà bien, sur ces figures, la méfiance

délicate que je ressens moi-même devant
l'univers, mais je n'y devine aucune culture
de soi par soi. S'ils gardent, à l'égard de la
vie, une réserve analogue à la mienne, c'est
pour des raisons si différentes ! Je les médite,
et je songe à la religion des petites soeurs, qui,
malgré mon goût très vif pour toutes les
formes de la dévotion, ne peut guère me satisfaire.

Sur ces physionomies, le sentiment,
maladif, stérile, met une lueur ; mais aucune
clairvoyance, aucun souci de se comprendre
et de se développer. Pauvres saints du Giotto
et petites soeurs ! Ils s'en tiennent à
s'émouvoir devant des légendes imposées ; or, moi,
je m'enorgueillis à cause de fictions que
j'anime en souriant et que je renouvelle
chaque soir...

ces âmes naïves de Santa Maria Dell' Arena,

p169

je sens que je les trompe en paraissant communier
avec elles. J'eus parfois le même scrupule
sous mon cloître de Saint-Germain,
quand j'invoquais les moines qui m'y précédèrent.

C'est par coquetterie, et grâce à
des jeux de mots, que je grossis nos légers
points de contact. Dans un siècle hostile et
vulgaire, sous l'oeil des barbares, des familles
éparpillées et presque détruites se plaisent à
resserrer leurs liens. Mais il faut avouer que
voilà une parenté bien lointaine. Pour un
côté de moi qui peut-être satisferait le Giotto,
combien qui l'étonneraient extrêmement !
Dans sa chapelle, en même temps que je
bâille un peu, ma loyauté est à la gêne.
Trois heures après, à Venise, j'étudiais les
Véronèse ; leur force me rafraîchissait. Ils
m'attiraient, m'élevaient vers eux, mais
m'intimidaient. Là encore je me sens un étranger ;
mes hésitations, toute ma subtilité
mesquine doivent les remplir de pitié. Pas
plus qu'avec les Giotto, je n'ai mérité de
vivre avec les Véronèse. Dans le siècle et
dans mes combats de Saint-Germain, je n'ai
fait voir que cet état exprimé par les
Botticelli : tristesse tortueuse, mécontentement,

toute la bouderie des faibles et des plus distingués en face de la vie. Mais d' être tel, je ne me satisfais pas. Je suis venu à Venise pour m' accroître et pour me créer heureux.

Voici cet instant arrivé.

Ce soir-là, quand, tonifié de grand air et restauré par un parfait chocolat, j' atteignis l' heure où le soleil couchant met au loin, sur la mer, une limpidité merveilleuse, ma puissance de sentir s' élargit. Des instincts très vagues qui, depuis quelques mois, montaient du fond de mon être, se systématisèrent. Chaque parcelle de mon âme fut fortifiée, transformée.

Une tache immense et pâle couvrait l' univers devant moi, brillantée sur la mer, rosée sur les maisons ; le ciel presque incolore s' accentuait au couchant jusqu' à la rougeur énorme du soleil décliné. Et toute cette teinte lavée semblait s' être adoucie, pour que je pusse aisément aborder la beauté instructive de Venise et que rien ne m' en blessât : mousse sucrée du champagne qu' on fait boire aux anémiques.

La seule image d' effort que j' y vis, c' était sur l' eau un gondolier se détachant en noir avec une netteté extrême, presque risible.

D' un rythme lent, très précis, il faisait son travail, qui est simplement de déplacer un peu d' eau pour promener un homme qui dort.

Et devant ce bonheur orné, je sentis bien que j' étais vaincu par Venise. Au contact de la loi que sa beauté révèle, la loi que je servais faillit. J' eus le courage de me renoncer.

Mon contentement systématique fit place à une sympathie aisée, facile, pour tout ce qui est moi-même. Hier je compliquais ma misère, je réprouvais des parties de mon être : j' entretenais sur mes lèvres le sourire dédaigneux des Boticelli, et chaque jour, par mes subtilités, je me desséchais. Désormais convaincu

que Venise a tiré de soi une vision
de l' univers analogue et supérieure à celle
que j' édifiais si péniblement, je prétends me
guider sur le développement de Venise.
Au lieu de replier ma sensibilité et de
lamentar ce qui me déplait en moi, j' ordonnerai
avec les meilleures beautés de Venise
un rêve de vie heureuse pour le contempler
et m' y conformer.

p172

i. Venise.

sa beauté du dehors :

dès lors je passai mes jours, dans des
palais déserts, à lire les annales magnifiques
et confuses de la république, -dans les
musées et les églises écrasées d' or, à contrôler
les catalogues, -sur la rive des Schiavoni,
à louer la mer, le soleil et l' air pur qui égayent
mes vingt-cinq ans, -et sur les petits ponts
imprévus, je m' attristais longuement des
canaux immobiles entre des murs écussonnés.

Après trois semaines, quand mes nerfs
furent moins sensibles à cette délicate cité,
je brusquai mon régime jusqu' alors réglé par
Baedeker, et quittant la Piazza, où parmi des
étrangers choquants on lit les journaux français,
je me confinai dans une Venise plus vénitienne.

p173

J' habitai les fondamenta Bragadin ; cela me
plut, car Bragadin est un doge qui, par grandeur
d' âme, consentit à être écorché vif, et
parfois je songe que je me suis fait un sort
analogue.

Je voudrais transcrire quelques tableaux
très brefs des sensations les plus joyeuses que
je connus au hasard de ces premières curiosités ;
mais il eût fallu les esquisser sur l' instant.

Je ne puis m' alléger de mes imaginations
habituelles et retrouver ces moments
de bonheur ailé. C' est en vain que pendant
des semaines, auprès de ma table de travail,
j' ai attendu la veine heureuse qui me ferait
souvenir.

Je vois une matinée à Saint-Marc, où
j' étais assis sur des marbres antiques et frais,
tandis qu' un bon chien (muselé) allongeait
sur mes genoux sa vieille tête de serpent
honnête. Et l' un et l' autre nous regardions,
avec une parfaite volupté, le faste et la
séduction réalisés tout autour de nous. -ah !
Simon, comme ta raideur anglaise serait misérable
dans cette végétation divine !

Je vois un jour de soleil que je m' étendis
sur un banc de marbre, au ras de la mer :
alors je compris qu' un misérable mendiant

p174

n' est pas nécessairement un malheureux, et
que pour eux aussi l' univers a sa beauté.
Je vois au quai des Schiavoni le vapeur du
Lido, chargé de misses froides et de touristes
aux gestes agaçants. Une barque sous le plein
soleil s' approche. Une fille de dix-sept ans,
debout, avec aisance y chantait une chanson,
éclatante comme ces vagues qui nous brûlaient
les yeux. Venise, l' atmosphère bleue et
or, l' adriatique qui fuit en s' attristant et
cette voix nerveuse vers le ciel faisaient si
cruellement ressortir la morne hébétude de
ces marchands sans âme que je bénis l' ordre
des choses de m' avoir distingué de ces
hommes dont je portais le costume.
Cependant j' attendais avec impatience le jour
où j' aurais tout regardé, non pour ne
plus rien voir, mais pour fermer les yeux et
pour faire des pensées enfin avec ces choses
que j' avais tant frôlées. La beauté du dehors
jamais ne m' émut vraiment. Les plus beaux
spectacles ne me sont que des tableaux
psychologiques.

Je dirai que, parmi ces délices sensuelles,
jamais je n' oubliai l' heure qu' il était. Aux
meilleurs détours de cette ville abondante et

p175

toujours imprévue, jamais je ne perdis l' impression
qui fait mon angoisse : le sens du provisoire.
Mais qu' on me laisse décrire l' ordre de mes

associations d' idées, tandis qu' en ce jardin
de chefs-d' oeuvre j' errais, mal sensible à la
prodigalité des essais du génie vénitien et
soucieux uniquement d' absolu.

Je prends un exemple au hasard : vers le
crépuscule, débouchant de mon canal Bragadin
sur les fondamenta Zattere, soudain
je voyais le soleil comme une bête énorme
flamboyer au versant d' un ciel délicat, par-dessus
une mer indifférente à cette brutalité,
toute élégante et de tendresse vaporeuse.
Alors, avec un haut-le-corps, je m' exclamais
et je gesticulais. Puis aussitôt : " quoi donc !
Es-tu certain que cela t' intéresse ? " mais en
même temps : " saisissons l' occasion, me
disais-je, pour pousser jusqu' à l' extrémité des
Zattere (un kilomètre le long d' un bras de
mer canalisé, sur un quai largement dallé).
Je suis certainement en face d' un des plus
beaux paysages du monde... et puis, mon
dîner retardé de vingt minutes, la soirée me
sera moins longue... ah ! Ces soirées, toutes
ces journées de la vie extérieure ! ... et s' il

p176

pleuvait, j' aurais un frisson d' humidité, la
table du restaurant me serait lugubre et,
l' ayant quittée, il me faudrait rentrer immédiatement
dans un chez moi meublé de malaise, ou m' enfermer
dans un café qui me congestionne ! "
ce chœur des pensées qui m' emplissaient
fait voir que les plus voluptueux décors ne
peuvent imposer silence à mes sensibilités
mesquines. La grâce de Venise qui me pénétrait
ne pouvait étouffer les protestations
dont mon être naquit gonflé. Il fallait que
l' âme de cette ville se fondît avec mon âme
dans quelqu' une de ces méditations confuses
dont parfois mon isolement s' embellit.

p177

ii. Venise.
sa beauté intérieure,
sa loi qui me pénètre :
heureux les yeux qui, fermés aux choses

extérieures, ne contemplent plus que les
intérieures.

enfin, je connus Venise. Je possédais tous
mes documents pour dégager la loi de cette
cité et m' y conformer. Le long des canaux,
sous le soleil du milieu du jour, je promenais
avec maussaderie une dyspepsie que stimulait
encore l' air de la mer. (on est trop disposé
à oublier que Venise, avec sa langueur et ses
perpétuelles tasses de café, est légèrement
malsaine.) les photographies inévitables des
vitrines avaient fait banales les plus belles
images des cloîtres et des musées. Seule, la

p178

tristesse de mon restaurant solitaire m' émouvait
encore pour la beauté de la Venise du dehors,
tandis que la nuit, descendant d' un ciel au
coloris pâli, ennoblissait d' une agonie romanesque
l' Adriatique. Et si ce déclin du jour me toucha
plus longtemps qu' aucun instant de cette ville,
c' est qu' il est le point de jonction entre ma
sensibilité anémique et la vigueur vénitienne.
Dès lors, je ne quittai plus mon appartement, où,
sans phrases, un enfant m' apportait des repas
sommaires.

Vêtu d' étoffes faciles, dédaigneux de tous soins
de toilette, mais seulement poudré de poudre
insecticide, je demeurais le jour et la nuit parmi
mes cigares, étendu sur mon vaste lit.

J' avais enfin divorcé avec ma guenille, avec
celle qui doit mourir. Ma chambre était
fraîche et d' aspect amical. Ignorant du
bruyant appel des horloges obstinées, je m' occupai
seulement à regarder en moi-même, que
venaient de remuer tant de beaux spectacles.
Je profitais de l' ennui que je m' étais donné à
vivre en proie aux ciceroni, tête nue, parmi
les édifices remarquables.

Mes souvenirs, rapidement déformés par

p179

mon instinct, me présentèrent une Venise
qui n' existe nulle part. Aux attraits que cette
noble cité offre à tous les passants, je substituai

machinalement une beauté plus sûre de me plaire,
une beauté selon moi-même. Ses
splendeurs tangibles, je les poussai jusqu' à
l' impalpable beauté des idées, car les formes
les plus parfaites ne sont que des symboles
pour ma curiosité d' idéologue.

Et cette cité abstraite, bâtie pour mon
usage personnel, se déroulait devant mes yeux
clos, hors du temps et de l' espace. Je la
voyais nécessaire comme une loi ; chaîne
d' idées dont le premier anneau est l' idée de
Dieu. Cette synthèse, dont j' étais l' artisan,
me fit paraître bien mesquine la Venise
bornée où se réjouissent les artistes et les
touristes.

p180

qu' on ne saurait goûter que Dieu seul, et
qu' on le goûte en toutes choses, quand on
l' aime véritablement.

je le dis, un instant des choses, si beau
qu' on l' imagine, ne saurait guère m' intéresser.
Mon orgueil, ma plénitude, c' est de les concevoir
sous la forme d' éternité. Mon être
m' enchante, quand je l' entrevois échelonné
sur les siècles, se développant à travers une
longue suite de corps. Mais dans mes jours
de sécheresse, si je crois qu' il naquit il y a
vingt-cinq ans, avec ce corps que je suis et
qui mourra dans trente ans, je n' en ai que du
dégoût.

Oui, une partie de mon âme, toute celle
qui n' est pas attachée au monde extérieur, a
vécu de longs siècles avant de s' établir en
moi. Autrement, serait-il possible qu' elle fût
ornée comme je la vois ! Elle a si peu progressé,
depuis vingt-cinq ans, que je peine à
l' embellir ! J' en conclus que, pour l' amener
au degré où je la trouvai dès ma naissance,
il a fallu une infinité de vies. L' âme qui habite
aujourd' hui en moi est faite de parcelles qui

p181

survécurent à des milliers de morts ; et cette
somme, grossie du meilleur de moi-même, me

survivra en perdant mon souvenir.
Je ne suis qu' un instant d' un long développement
de mon être ; de même la Venise de cette
époque n' est qu' un instant de l' âme vénitienne.

Mon être et l' être vénitien sont illimités.
Grâce à ma clairvoyance, je puis reconstituer
une partie de leurs développements ; mais mon
horizon est borné par ma faiblesse : jamais je
n' atteindrai jusqu' au bonheur parfait de
contempler Dieu, de connaître le principe qui
contient et qui nécessite tout. Que j' entrevoie
une partie de ce qui est ou du moins de ce qui
paraît être, cela déjà est bien beau.

Cette satisfaction me fut donnée, quand je
contemplai, dans l' âme de Venise, mon être
agrandi et plus proche de Dieu.

l' être de Venise :

cette qualité d' émotion, qui est constante
dans Venise et dont chacun des détails de
cette nation porte l' empreinte, seules la
perçoivent pleinement les âmes douées d' une
sensibilité

p182

parente. Ce caractère mystérieux, que
je nomme l' âme de tout groupe d' humanité
et qui varie avec chacun d' eux, on l' obtient
en éliminant mille traits mesquins, où
s' embarrasse le vulgaire. Et cette élimination,
cette abstraction se font sans réflexion,
mécaniquement, par la répétition des mêmes
impressions dans un esprit soucieux de communier
directement avec tous les aspects et toutes
les époques d' une civilisation.

mon être :

de même, quand ma pensée se promène
en moi, parmi mille banalités qui semblaient
tout d' abord importantes, elle distingue
jusqu' à en être frappée des traits à demi
effacés ; et bientôt une image demeure fixée
dans mon imagination. Et cette image, c' est
moi-même, mais moi plus noble que dans
l' ordinaire ; c' est l' essentiel de mon être,
non pas de ce que je parais en 89, mais de tout
ce développement à travers les générations dont
je vis aujourd' hui un instant.

description de ce type qui réunit, en les résumant, les caractères du développement de mon être et de l' être de Venise.

je l' avais pressenti quand je feuilletais des guides Baedeker, le soir de notre séparation à Saint-Germain : cette image de mon être et cette image de l' être de Venise, obtenues par une inconsciente abstraction, concordent en de nombreux points.

En les superposant, par une sorte d' addition légèrement confuse, j' obtins une image infiniment noble où je me mirai avec délice dans ma chambre solitaire et fraîche. Fragment bien petit encore de l' être infini de Dieu !

Mais le plus beau résultat que j' eusse atteint depuis mon voeu de Jersey. Voici donc que je contemplais mes émotions ! Et non plus des émotions toujours inquiètes et sans lien, mais systématisées, poussées jusqu' à la fleur qu' elles pressentaient. Hier, je les analysais avec tristesse ; aujourd' hui, par un effort de compréhension, de bonté, je les assemble et je les divinise. Je m' accouche de tous les possibles

qui se tourmentaient en moi. Je dresse devant moi mon type.

Durant quelques semaines, couché sur mon vaste lit des fondamenta Bragadin, ou, plus réellement, vivant dans l' éternel, je fus ravi à tout ce qu' il y a de bas en moi et autour de moi : je fus soustrait aux barbares. Même je ne les connaissais plus. Ayant été au milieu d' eux l' esprit souffrant, puis à l' écart l' esprit militant, par ma méthode je devenais l' esprit triomphant.

Ici se réfugièrent des rois dans l' abandon, et des princes de l' esprit dans le marasme.

Venise est douce à toutes les impériorités abattues. Par ce sentiment spécial qui fait que nous portons plus haut la tête sous un ciel pur et devant des chefs-d' oeuvre élancés, elle console nos chagrins et relève notre jugement

sur nous-mêmes. J' ai apporté à Venise tous
les dieux trouvés un à un dans les couches
diverses de ma conscience. Ils étaient épars
en moi, tels qu' au soir de mon abattement
d' Haroué ; je l' ai priée de les concilier
et de leur donner du style. Et tandis
que je contemplais sa beauté, j' ai senti
ma force qui, sans s' accroître d' éléments

p185

nouveaux, prenait une merveilleuse intensité.
Venise, me disais-je, fut bâtie sur les lagunes
par un groupe d' hommes jaloux de leur
indépendance ; cette fierté d' être libre,
elle la conserva toujours ; sa politique, ses
mœurs, ses arts jamais ne subirent les
étrangers. -ainsi le premier trait de ma vie
intellectuelle est de fuir les barbares, les
étrangers ; et le perpétuel ressort de ma vertu,
c' est que je me veux homme libre.

Venise, pour avoir été héroïque contre les
étrangers, amassa dans l' âme de ses citoyens
les plus beaux désintéressements. -ainsi,
je fus toujours ému d' une sorte de générosité
naturelle, je hais l' hypocrisie des austères,
l' étroitesse des fanatiques et toutes les
banalités de la majorité. Toutefois j' avoue ne pas
conserver souvenir des luttes qu' en d' autres
corps, jadis, mon être a dû soutenir pour
acquérir ces vertus.

Venise, qui jusqu' alors luttait pour exister,
ne se forme une vision personnelle de l' univers
que sous une légère atteinte de douceur
mystique : Memling, venu d' Allemagne, fait
naître Jean Bellin. -de même, c' est par ce

p186

besoin de protection que connurent toutes
les enfances mortifiées, et par l' enseignement
métaphysique d' outre-Rhin, que je fus éveillé
à me faire des choses une idée personnelle.
à douze ans, dans la chapelle de mon collège,
je lisais avec acharnement les psaumes de
la pénitence, pour tromper mon écoeurement ;
et plus tard, dans l' intrigue de Paris,

le soir, je me suis libéré de moi-même parmi
les ivresses confuses de Fichte et dans
l'orgueil un peu sec de Spinoza.

Si fiévreux et changeant que je paraisse, la
vision saine que se faisait de l'univers le
Titien ne contrarie pas l'analogie de mon
être et de l'être de Venise. -il est clair que
jamais je n'atteignis la paix qu'on lui voit,
mais c'est pour y parvenir que toujours je
m'agitai. Si je suis inquiet sans trêve, c'est
parce que j'ai en moi la notion obscure ou
le regret de cette sérénité. Ma fébrilité
actuelle n'est sans doute qu'un secret instinct
de mon être, qui se souvient d'avoir possédé,
entrevu ces heures fortes et paisibles marquées
à Venise par Titien.

Rien au plus intime de moi ne répond au
génie violent de Tintoret. Mon système n'en
est pas déconcerté. Aussi bien, dans cette
république

p187

magnifique et souriante, ce fanatique sombre
garde une allure à part, que n'expliquent
ni les arts ni les mœurs de son temps.

Le Tintoret est à Venise un accident,
un à côté. C'est avec Véronèse, si noble, si
aisé, que la vraie Venise se développait alors.

Mon être se souvient sans effort d'avoir
connu l'instant de dignité, de bonté et de
puissance que Véronèse signifie. Alors pour
moi (mais dans quel corps habitai-je ?) la
vie était une fête ; et bien loin de m'absorber,
comme je le fais, dans l'amour de mes plaies,
je poussai toute ma force vers le bonheur.

Véronèse cependant m'intimide. Plus qu'un
ami il m'est un maître ; je lui cache quelques-uns
de mes sourires. -mon camarade, mon vrai
moi, c'est Tiepolo.

Tiepolo :

celui-là, Tiepolo, est la conscience de Venise.

En lui l'âme vénitienne qui s'était accrue
instinctivement avec les Jean Bellin,
les Titien, les Véronèse s'arrêta de créer ;
elle se contempla et se connut. Déjà Véronèse
avait la fierté de celui qui sent sa force ;

Tiepolo ne se contente plus de cet orgueil

p188

instinctif, il sait le détail de ses mérites, il les étale, il en fait tapage. -comme moi aujourd' hui, Tiepolo est un analyste, un analyste qui joue du trésor des vertus héritées de ses ancêtres.

Je ne me suis doté d' aucune force nouvelle, mais à celles que mon être s' était acquises dans des existences antérieures j' ai donné une intensité différente. De sensibilités instinctives, j' ai fait des sensibilités réfléchies. Mes visions du monde m' ont été amassées par mon être dans chacune de ses transformations ; superposées dans ma conscience, elles s' obscurcissaient les unes les autres : si je n' y puis rien ajouter, du moins je sais que je les possède.

Cette clairvoyance et cette impuissance ne vont pas sans tristesse. Ainsi s' explique la mélancolie que nous faisons voir, Tiepolo et moi, ainsi que les siècles dilettanti qui, seuls, nous pourraient faire une atmosphère convenable. L' énergie de notre être, épuisée par les efforts de jadis, n' atteint qu' à donner à notre tristesse une sorte de fantaisie trop imprévue, parfois une ardeur choquante. Ces plafonds de Venise qui nous montrent l' âme de Gianbatista Tiepolo, quel tapage éclatant

p189

et mélancolique ! Il s' y souvient du Titien, du Tintoret, du Véronèse ; il en fait ostentation : grandes draperies, raccourcis tapageurs, fêtes, soies et sourires ! Quel feu, quelle abondance, quelle verve mobile ! Tout le peuple des créateurs de jadis, il le répète à satiété, l' embrouille, lui donne la fièvre, le met en lambeaux, à force de frissons ! Mais il l' inonde de lumière. C' est là son oeuvre, débordante de souvenirs fragmentaires, pêle-mêle de toutes les écoles, heurtée, sans frein ni convenance, dites-vous, mais où l' harmonie naît d' une incomparable vibration lumineuse. -ainsi

mon unité est faite de toute la clarté que je
porte parmi tant de visions accumulées en moi.
Tiepolo est le centre conscient de sa race. En
lui, comme en moi, toute une race aboutit. Il
ne crée pas la beauté, mais il fait voir
infiniment d' esprit, d' ingéniosité ; c' est la
conscience la plus ornée qu' on puisse imaginer,
et chez lui la force, dépouillée de sa première
énergie, invente une grâce ignorée des sectaires.
Ah ! Ces airs de tête, ces attitudes, ces
prétentions, cet élan charmant et qui sans
cesse se brise ! Ce qu' il aime avant tout,
c' est la lumière ; il en inonde ses tableaux ;

p190

les contours se perdent, seules restent des
taches colorées qui se pénètrent et se fondent
divinement. -ainsi, j' ai perdu le souvenir
des anecdotes qui concernaient mes diverses
émotions, et seule demeure, au fond de moi, ma
sensibilité qui prend, selon ses hauts et ses
bas, des teintes plus ou moins vives. Ciel,
drapeaux, marbres, livres, adolescents, tout ce
que peint Tiepolo est éraillé, fripé, dévoré
par sa fièvre et par un torrent de lumière,
ainsi que sont mes images intérieures que je
m' énerve à éclairer durant mes longues solitudes.

Dans une suite de caprices, livres
d' eaux-fortes pour ses sensations au jour le jour,
Tiepolo nous a dit toute sa mélancolie. Il
était trop sceptique pour pousser à l' amertume.
Ses conceptions ont cette lassitude qui suit les
grandes voluptés et que leur préfèrent les
épïcuriens délicats. Il sentait une fatigue confuse
des efforts héroïques de ses pères, et tout en
gardant la noble attitude qu' ils lui avaient
lentement formée par leur gloire, il en souriait.
Les caprices de Tiepolo sont des recueils
héroïques, où toutes les âmes de Venise sont
réunies ; mais tant de siècles se résumant en
figures symboliques, ce sourire

p191

inavoué, cette mélancolie dans l' opulence
sont d' un scepticisme trop délicat pour la

masse des hommes. Un homme trop clairvoyant
paraît énigmatique.

On traite volontiers d' obscur ce qu' on ne
comprend pas ; cela est vrai grammaticalement,
mais il appartient au poète de faire
sentir ce qui ne peut être compris. Tiepolo
contemple en soi toute sa race. Que parmi
des guerriers pensifs, une jeune fille agite
un drapeau ! à cette page de Tiepolo, je
m' arrête ; j' ai reconnu son âme, la mienne !
Ah ! Celui-là, comment s' étonner si je le
préfère à tout autre ?

p192

Après Tiepolo, Venise n' avait plus qu' à
dresser son catalogue. Aujourd' hui, elle est
toute à se fouiller, à mettre en valeur chacune
de ses époques ; ce sont des dispositions
mortuaires.

Et moi qui suis Tiepolo, et qui, replié sur
moi-même, ne sais plus que répandre la lumière
dans ma conscience, combiner les vertus
que j' y trouve, et me mécaniser, j' approche
de cette dernière période. Quand ce corps où
je vis sera disparu, mon être dans une nouvelle
étape ne vaudra que pour classer froidement
toutes les émotions que le long des
siècles il a créées. Moi, fils par l' esprit des
hommes de désirs, je n' engendrerai qu' un froid
critique ou un bibliothécaire. Celui-là
dressera méthodiquement le catalogue de mon
développement, que j' entrevois déjà, mais où
je mêle trop de sensibilité. Puis la série sera
terminée.

Ainsi, dans cet effort, le plus heureux que

p193

j' ai fourni depuis la journée de Jersey, je
contemplai le détail et le développement de cette
suite d' idées qu' est mon moi.

Admirables et fiévreuses journées des
fondamenta Bragadin ! Au contact de Venise,
délivré pour un instant de l' inquiétude de
mes sens, je pus me satisfaire du spectacle de
tous mes caractères divinisés en un seul type

de gloire ! Grâce à mes lentes analyses, l'avenir devenait pour mon intelligence une conception nette ! J'entrevis que l'effort de tous mes instincts aboutissait à la pleine conscience de moi-même, et qu'ainsi je deviendrais Dieu, si un temps infini était donné à mon être, pour qu'il tentât toutes les expériences où m'incitent mes mélancolies.

Dès lors que m'importe si les siècles et l'énergie font défaut à cette tâche ! J'ai tout l'orgueil du succès quand j'en ai tracé les lois. C'est posséder une chose que s'en faire une idée très nette, très précise.

p194

Vers cette époque, un soir que je mangeais au restaurant, un jeune anglais, jadis rencontré à Londres, vint s'asseoir à ma table. Je causai avec un peu de fièvre, explicable chez un solitaire qui depuis deux mois n'avait fait que songer. La conversation se rapprocha très vite de mes méditations familières, et vers dix heures ce jeune homme me disait : " je compte que j'ai lieu d'être heureux : mon père a beaucoup travaillé ; il m'a mis à Eton, où je me suis fait des amis nombreux qui me seront utiles dans la vie. "

cette satisfaction ainsi motivée me fit toucher l'écart qui grandit chaque jour entre moi et le commun des honnêtes gens.

p195

iii. Je suis saturé de Venise : au degré où j'étais parvenu, je ne ressentais plus ces violents mouvements qui sont ce que j'aime et désire. J'étais saturé de cette ville, qui dès lors n'agissait plus sur moi ; je glissais peu à peu dans la torpeur. L'homme est un ensemble infiniment compliqué : dans le bonheur le mieux épuré nous nous diminuons. Je jugeai opportun de me vivifier par

p196

la souffrance et dans l'humiliation, qui seules

peuvent me rendre un sentiment exquis de
l' amour de Dieu. Nulle part je ne pouvais mieux
trouver qu' à Paris.

(il est juste d' ajouter qu' à ces nobles motifs
se joignait un désir d' agitation : désir
médiocre, mais après tout n' est-ce pas un
synonyme intéressant de mes beaux appétits
d' idéal. Il faut que je respecte tout ce qui
est en moi ; il ne convient pas que rien avorte.

Or ma santé s' était fort consolidée, et des
parties de moi-même, s' éveillant peu à peu,
ne se satisfaisaient pas de la vie de Venise.)
pour me maintenir dans l' église triomphante,
il faut sans cesse que je mérite, il
faut que j' ennoblisse les parties de péché qui
subsistent probablement en moi. Je ne les
connaîtrai que dans la vie ; j' y retourne.

LIVRE 4 - EXCURSION DANS LA VIE

p199

chapitre XI. Une anecdote d' amour :

I. J' amasse des documents.
pâle comme sa chemise.

le huitième jour de mon arrivée à Paris,
quand la petite émotion de retrouver d' anciennes
connaissances et de me composer selon
l' échelle sociale et le caractère des gens
que je rencontre m' eut secoué une centaine
de fois, mes nerfs se montèrent et je trouvai
l' émotion vulgaire que je venais chercher.

C' était la petite fille d' une actrice, jadis
fameuse par son esprit et la loyauté de ses
amitiés. Jolie fille, jeune, menée uniquement

p200

par son imagination, un peu prétentieuse d' allure
et de ton, mais incapable d' un geste qui ne fût
pas gracieux, elle m' émut. Je m' aperçus de mon
sentiment au soin que je pris de ne pas m' avouer
qu' elle ne possédait que des idées acquises et,
pour son propre fonds, de la vanité. D' ailleurs,
je lui vis le genre de sourire que je préfère,
imprévu, fait de coquetterie et de bonté.
Quelque chose de haché dans mes discours, une

apparence de franchise qui est faite de désir
de plaire et d'indifférence à l'opinion,
voilà les caractères qui lui plurent tout
d'abord en la déroutant.

p201

C'est une légère tristesse de constater, chez
un objet de vingt ans qu'on affectionne, la
science de dominer les hommes par un mélange
de pudeur et de caresses, quand on
réfléchit aux expériences qui la lui acquièrent.
Elle usa d'un jeu de passion brisée, puis
reprise, qui est le plus convenable pour
m'émouvoir. Quand je me dépitais, elle ne
faisait que rire, ne voulant pas croire que je
pusse tenir à elle. Si elle m'avait promis de
bonne grâce et dès le début du dîner ce dont
je la pressais à la fin de la soirée, peut-être
en aurai-je bâillé. Car allumer une dernière
cigarette, -attendre dans un fauteuil l'instant
de la voir jolie, fraîche d'une toilette
simplifiée, et complaisante avec de beaux
cheveux et des yeux tendres, -ne plus me
dispenser dans mille soucis, mais me réunir
dans une action vive, -toutes ces fines émotions,
les soirs que, me serrant la main, elle ne
me laissait pas descendre de la voiture

p202

qui la reconduisait, je m'énervais à les évoquer
et à croire que, la veille, je les avais
goûtées chez elle. Mais en vérité j'y étais
demeuré fort insensible. Seule nous émeut la
beauté que nous ne pouvons toucher. Cette
atmosphère de sensualité délicate dont mon
regret emplissait sa chambre, je la composais
par le procédé de l'abstraction, malhonnête
au cas particulier. En réalité, les traits
séduisants que j'assemble autour de son baiser
ne furent jamais réunis ; cette heure-là au
contraire est faite de mille détails oiseux
et parfois choquants. D'ailleurs, ces minutes
offriraient-elles tout ce plaisir dont ma fièvre
contrariée les embellit, elles ne me seraient
nullement indispensables ; et si, trois soirs

de suite, je me couchais vers les onze heures,
ayant pris à intervalles égaux trois paquets,
trente centigrammes de quinine, mon goût
se dissiperait.

Je m' étais proposé pour mes fins idéales de
prendre là quelque chagrin, un peu d' amertume
qui me restituât le désir de Dieu. Dès
les premiers jours de cet essai, j' appliquai ma
méthode avec plus d' entrain que dans aucun
de mes enthousiasmes précédents. Il s' agissait

p203

comme toujours de résumer dans une
passion ardente le vague désir, qui sans trêve
tourbillonne en moi, de réaliser l' unité de
mon être. Sur ce terrain nouveau je fis une
moisson abondante d' analyses, car après le
cloître de Venise mes yeux étaient neufs
pour Paris.

En moi grandit avec rapidité, conformément
à mon rôle, cet appétit de se détruire,
cette hâte de se plonger corps et âme dans
un manque de bon sens, cette sorte de haine
de soi-même qui constitue la passion ! Ah !
L' attrait de l' irréparable, où toujours je voulus
trouver un perpétuel repos : au cloître,
quand je me vouai à l' imitation de mes saints, -au
soir d' Haroué, quand je me fis une belle
mélancolie de l' avortement de ma race, -sur les
canaux éclatants de Venise, quand je
m' exaltais des magnificences de cette ville
à qui j' avais l' esprit lié ! C' est encore ce
morne irréparable que ma fièvre cherche à
Paris, tandis que je veux me remettre tout
entier entre des mains ornées de trop de
bagues !

Je sais pourtant que je suis une somme infinie
d' énergies en puissance, et que pour moi
il n' est pas de stabilité possible. Je le sais au

p204

point que, sur cet axiome, j' ai fondé ma méthode
de vie, qui est de sentir et d' analyser
sans trêve.

Pour aiguillonner ma sensibilité et la pousser

dans cette voie d' amour que j' expérimente, j' ai
trouvé cinq à six traits d' un effet sûr.

1. Se représenter l' objet, de chair délicate
et de gestes caressants, aux bras d' un homme
brutal, et pâmée de cette brutalité même,
embellissant ses yeux de misérables larmes
de volupté, qu' elle n' eût dû verser que sainte
et honorant Dieu à mes côtés.

Cette trahison des sens, cette défaite de la
femme, si faible contre les exigences de ses
vingt ans, fournissait un thème abondant et
monotone à mes entretiens du soir avec l' objet.
L' objet surpris, choqué, puis fatigué par mon
insistance, m' avoua diverses circonstances
où elle avait goûté violemment ces
affreux entraînements. Je l' écoutais en silence,
rempli d' amertume et de trouble, tandis que,
s' animant, elle mettait à ses aveux un
vilain amour-propre. Cependant, vierge et
intimidée, elle ne m' eût inspiré qu' une sorte
de pitié, ennemie de toute passion.

p205

2. Se représenter qu' ayant fait le bonheur
de beaucoup d' indifférents qui tous l' abîmeront
un peu, elle deviendra vieille et dédaignée,
sans revanche possible.

M' abandonnant à une bonté triste et sensuelle,
je souffrais de cette fatalité où son
beau corps engrené était chaque jour froissé,
et m' appuyant contre cette pauvre amie, je
me faisais ainsi une mélancolie facile qui
m' énervait délicieusement, mais où elle ne
voyait durant nos soirs d' automne que de
longs silences insupportables.

Une singulière contradiction de sentiment
sans trêve tournoie en moi comme une double
prière. Je m' irritai toujours du mépris
qu' affectent les âmes vulgaires pour les
créatures qui consacrent leur jeune beauté et
leur fantaisie à servir la volupté. Leur corps si
souple, leur sourire de petit animal et toutes leurs
fossettes, quand elles les livrent au passant ému,
c' est qu' elles sont agitées du même dieu, dieu
d' orgueil et de générosité, qui fait les
analystes. Les analystes prient l' inconnu qu' il

veuille être leur ami, et rejetant toute pudeur,
ils le provoquent à connaître leur âme et à en
jouir. Les uns et les autres sont victimes d' une
fatalité, car ils naquirent chargés d' attraits

p206

singuliers. J' aime l' orgueil qui les pousse à
révéler publiquement leur beauté. J' aime leur
désintéressement qui leur fait dédaigner toutes
ces petites préoccupations, groupées par le
vulgaire sous le nom de dignité, et auxquelles
Simon prêtait de l' importance. J' aime leurs
emportements qui m' aident à comprendre la
mort ; ils se hâtent de faire leur tâche et
d' épanouir leurs vertus, car ils n' auront pas
de fils, selon le sang, à qui les transmettre.
Il faut qu' ils se gagnent des fils spirituels où
déposer le secret de leurs émotions. La frénésie
des monographistes sincères et celle de
Cléopâtre abandonnée dans les bras de César,
d' Antoine et de tant de soldats, n' éveillent
aucune raillerie facile chez les esprits
réfléchis : de telles impudeurs transmettent, de
génération en génération, les vertus d' exception.
Ces femmes et ces penseurs ont sacrifié
leur part de dignité vulgaire pour mettre
une étincelle dans des âmes sauvées de
l' assoupissement. Cependant, et voilà ma
contradiction, je me désespérais que l' objet fût
telle. Seule son infâme ingéniosité m' intéressait
à elle, et je la lui reprochais, me plaisant à
lui détailler tout haut, combien elle violait les
lois ordinaires de la nature et de la bienséance.

p207

Amoureuse d' absurde, autant que je le suis, et
vaniteuse, elle prenait un goût très vif à mes
irritations. Nous en plaisantions l' un et l' autre,
mais parfois j' étais presque brutal, et parfois
encore j' étais près de regretter qu' elle fût
un objet irréparablement gâté.
Mais sans trêve, au fond de moi, quelqu' un riait
disant : " ah ! L' insignifiante parade ! Ah ! Que
ces choses me seraient indifférentes, s' il me
plaisait d' en détourner mon regard ! "

de telles expériences, menées avec trop de zèle, présentent quelque danger. C' est le jeu un peu fébrile du pauvre enfant qui, par un jour de pluie, assis dans un coin de la chambre, examine son jouet au risque de le casser, -non loin des grandes personnes qui sont, en toutes circonstances, un châtiment imminent.

p208

Elle avait de la générosité de coeur, et, malgré sa vanité, un convenable bohémianisme.

Autrement son sourire m' aurait-il arrêté ?

Deux ou trois fois, dans notre jeu sentimental, nous nous sommes touchés à fond, et soudain presque sincères, nous cessions notre intrigue pour vouloir nous aimer bonnement. Nous aurions pu goûter, à l' écart, quelques semaines de vraie satisfaction.

Mais quoi ! Tant de sentiments délicats, que j' ai acquis par de longs efforts méthodiques, dès lors me devenaient inutiles ! Pouvais-je accepter de me réduire à la petite sensibilité sensuelle de ma vingtième année !

Renier, pour la première fois, la journée de Jersey !

Quelque raisonnable que cela fût, tels étaient ses yeux cerclés de fatigue charmante, quand elle se soulevait d' entre mes bras, que je cédaï à mon goût pour cet objet, plus

p209

qu' il n' était marqué dans mon programme... ce genre d' émotions est assez connu pour que je n' en fournisse pas la description.

Dans ce désarroi de mon système, à défaut de ma volonté, quelques gestes dont j' avais pris l' habitude toute machinale me sauvèrent. Cela est louable, mais je ne puis m' en glorifier : en réalité j' étais désarmé ; ses mains fiévreuses avaient forcé le tabernacle de mon vrai moi.

Tandis qu' intérieurement j' étais profané, je parus encore servir avec orgueil mon Dieu. Ce fut une suprême journée. Comme moi, elle était à limite.

De découragement, soudain, elle abandonna la partie ; elle m' avait vaincu, et ne le sut jamais.

Mais n'est-ce pas aussi que je la fatiguais par la monotonie de mes propos ? Mon égotisme, outre qu'il est peu séduisant, ne se renouvelle guère. -ou bien fut-elle décidée par des choses de la vulgaire réalité ? J'ai peut-être un dédain excessif des nécessités de la vie... toutes les inductions sont permises, mais hasardeuses, sur ces rapports d'homme à femme. Fréquemment, pour me procurer de l'amertume, j'ai réfléchi sur mon cas, et les

p210

hypothèses les plus diverses m'ont tour à tour satisfait, selon les heures de la journée : j'ai le réveil dégoûté, l'après-dîner indulgent et un peu brutal, la soirée fiévreuse et qui grossit tout.

Le fait, c'est qu'elle fut inexacte jusqu'à l'impolitesse pendant cinq jours, toujours gracieuse d'ailleurs, puis s'en alla n'importe où avec une personne de mon sexe. Les femmes oscillent étrangement d'une complaisance maladive à la méchanceté. J'en conçus du dégoût, et, jugeant l'expérience terminée, je partis pour le littoral méditerranéen.

p211

ii. Je profite de mes émotions.

Cannes était encore vide (octobre). Je promenais mon malaise au long de la plage éventée jusqu'à la croisette, où je demeurais immobile à regarder sur l'eau rien du tout, puis je repassais, avec la migraine, dans la grande rue, très vexé de n'avoir pas envie de pâtisseries. Quelques promenades en voiture ne pouvaient remplir mes journées ; j'avais spécialement horreur des wagons, qui m'enfermaient trop étroitement dans ma pensée, et de Nice, où je promenais mon ennui dans les cafés, en attendant l'heure du train pour Cannes. Jamais les après-midi ne furent aussi grises qu'à cette époque. Et quelles soirées, devant un grog ! Il est bien fâcheux que je n'aie eu personne avec qui analyser, brins par brins, mon chagrin, pour le dessécher,

puis le réduire en poussière qu' on jette au vent. Voyez quel recul j' avais fait dans la voie des parfaits, puisque Simon, qui fut ma première étape, me redevenait nécessaire.

Vous connaissez ces insomnies que nous fait une idée fixe, debout sur notre cerveau comme le génie de la bastille, tandis que, nous enfonçant dans notre oreiller, nous nous supplions de ne penser à rien et nous recroquevillons dans un travail machinal, tel que de suivre le balancier de la pendule, de compter jusqu' à cent et autres bêtises insuffisantes. Soudain, à travers le voile de banalités qu' on lui oppose, l' idée réapparaît, confuse, puis parfaitement nette. Et vaincu, nous essayons encore de lui échapper, en nous retournant dans nos draps. Enfin, je me levais, et par quelque lecture émouvante je cherchais à m' oublier. Tout me disait mon chagrin, au point que les romans de mes contemporains me parurent admirables. Ce n' étaient pas ses yeux, ni son sourire qui m' apparaissaient dans mes troubles ; je ne m' attendrissais que sur moi-même. J' imaginais

le système de vie que j' aurais mené avec elle, et je me désespérais qu' une façon d' être ému, que j' avais entrevue, me fût irrémédiablement fermée. Au résumé, j' aurais voulu recommencer avec elle la solitude méditative que Simon et moi nous tentâmes. Retraite charmante ! Ma méthode, en étonnant l' objet, m' eût paru rajeunie à moi-même. Puis ces commerces d' idées avec des êtres d' un autre sexe se compliquent de menues sensations qui meublent la vie.

Ainsi, à étudier ce qui aurait pu être, j' empirais ma triste situation. Et, piétinant ma chambre banale, je suppliais les semaines de passer. Il est évident que ça ne durera pas, mais les minutes en paraissent si longues ! J' ai connu une angoisse analogue sur le fauteuil renversé des dentistes, et pourtant l' univers, que je

regardais désespérément par leurs vastes fenêtres,
ne me parut pas aussi décoloré que je le vis,
durant ces nuits détestables et ces après-midi
où je me couchais vers les trois heures et
m'endormais enfin, hypnotisé par mon idée fixe,
éclatante parmi le terne de toutes choses. Ah !
Les réveils, au soir tombé, les membres couverts
de froid ! Les repas, sans appétit, sous des

p214

lumières brutales ! Parfois même il pleuvait.
J'aurais dû me méfier que l'air de la mer,
précieux en ce qu'il pousse aux crises (cf.
Jersey et Venise), m'était dans l'espèce
détestable.

p215

Seule, elle a pu me faire prendre quelque
intérêt à la vie extérieure. Elle était pour moi,
habitué des grandes tentures nues, un petit
joujou précieux, un bibelot vivant. Et comme
son parfum brouillait avec mon sang toutes
mes idées, je goûtais des choses vulgaires, je
cancanais un peu et j'étais fat à la promenade.
Les petits tableaux qui raniment le souvenir
que je lui garde sont au reste fort rares.
Elle ne m'a jamais rien dit de mémorable, ni
de touchant ; c'est peut-être que je ne l'écoutais
guère ? L'ayant abordée avec le simple désir
de me donner quelque amertume et de reprendre
du ton, j'ai habillé selon ma convenance
et avec un art merveilleux le premier
objet à qui j'ai plu. Elle n'est qu'un instinct
dansant que je voulus adorer, pour le
plaisir d'humilier mes pensées.
Comme elle était venue me surprendre, un matin
de naguère, dans ma chambre d'hôtel,

p216

elle me trouva appuyé sur une malle, qui
lisais l'imitation. je la priai d'entendre
le chapitre si bref sur l'amour charnel. Elle
m'assura que cela lui plaisait infiniment, et
pour me le prouver elle riait. La société de

Simon a perverti en moi le sens de la sociabilité.
Il est évident que j' ai ennuyé au delà de tout
l' objet. Uniquement soucieux de me
distraire, je ne songeais pas assez qu' elle était
un objet vivant. Ce jour où, sur ma malle de
voyageur, je prétendis l' instruire de
l' instabilité des passions sensuelles, est l' instant
où je me crus le plus près d' être aimé et d' aimer,
mais comme il était midi un quart, elle, avec
une netteté d' analyse intime, que je n' atteignis
jamais, se rendait compte qu' elle avait
une grande faim.

Un autre souvenir qui m' émeut dans l' exil
de Cannes, c' est ce fiacre, à neuf heures du
soir, qui nous emporta le long des boulevards
immenses et tristes vers la gare de Lyon, où
l' on se bouscule confusément sous trop de
lumières. Je m' absentais pour deux jours,
mais afin de dramatiser la situation et de me
faire un peu mal aux nerfs, je lui dis la quitter
pour deux mois. Ses larmes chaudes tombaient
sur mes mains dans l' obscurité misérable.

p217

C' est ainsi qu' un peu après, seul dans
mon wagon, je goûtai une petite mélancolie
et une petite fierté, ce qui fait une délicate
sensualité.

à imaginer ce sentiment sincère de petite
fille qu' elle eut pour moi, tandis qu' elle
sanglotait de mon faux départ, je me désole de
mon mauvais coeur, et une vision d' elle, tout
embellie et affinée, s' impose à mon souvenir :
figure si épurée que je n' éprouve plus qu' un
regret violent et attendri de la savoir malheureuse.

Elle est de la même race que moi ; si
elle entrevoit ce qu' elle devrait être et ce
qu' elle est, combien elle souffre de ne pas
vivre à mes côtés, pensant tout haut et se
fortifiant de mes pensées ! C' est ma faute, ma
faute irréparable, de ne pas lui être apparu
tel que je suis réellement ! Oh ! Ma constante
hypocrisie ! Mon impuissance à démêler ce
qui est convenable, parmi tant de charmantes
façons d' être, qui s' offrent à moi comme
possibles en toutes occasions ! Avec son joli

corps, pâmé des hommes grossiers, que la
voilà misérable, elle, charmante comme une sainte
païenne !

Hélas ! Pourquoi suis-je si vivement frappé

p218

du désordre qu' il y a dans les choses ? ... ou
pourquoi n' est-elle pas morte ? La nuit, durant
mes détestables lucidités, elle ne m' apparaîtrait
plus comme un bonheur possible et que je
ne sais acquérir. Elle serait un cadavre doux
et triste, une chose de paix.

p219

Je lui écrivis. Dès lors je connus à chaque
courrier l' angoisse, puis la secousse à briser
mes genoux, quand le facteur si longtemps
guetté s' éloignait, sans une lettre pour moi
qui sifflotais d' indifférence affectée.

Je n' eus plus le courage de penser à rien
autre qu' à elle, qui peut-être en ce moment
riaît.

" elle ne m' a pas écrit, -me disais-je
chaque matin avant de quitter mon lit, -faut-il
en conclure qu' elle ne me répondra pas ?
Elle fut toujours détestable ; son sans-gêne
d' aujourd' hui prouve-t-il que son amitié ait
fléchi ? " et, singulier amant, je cherchais
les preuves d' indifférence qu' elle m' avait
données aux meilleurs jours, avec plus d' ardeur
qu' un homme raisonnable ne se rappelle les
preuves de tendresse.

à cette époque, le goût que je lui gardais
prit des proportions vraiment curieuses. Vous

p220

connaissez ces inquiétudes nerveuses qui,
certains jours, nous tiraillent dans toutes les
jointures, nous cassent les jambes à la hauteur
des genoux, et nous réduisent enfin à un
geste brusque, coup de pied dans les meubles
ou assiettes cassées, en même temps qu' elles
nous font une idée claire des sensations du
véritable épileptique. J' avais à l' imagination

une angoisse analogue.

Dès l' aube, je lui télégraphiai à son ancienne adresse. Journée déplorable ! à travers Cannes, perdue d' humidité, je ne cessais d' aller de l' hôtel au télégraphe, où les employés agacés me secouaient leurs têtes, et mon coeur s' arrêta de battre, sans que mon attitude perdît rien de sa dignité. Le long de la plage, dans la grande rue, cette journée dont j' entendis sonner tous les quarts d' heure me brisa, tant mon espoir surchauffé à chaque seconde se venait butter contre l' impossible, de la secousse d' un express qui s' arrête brutalement... vers cinq heures, seul dans le salon humide de l' hôtel, je n' avais encore rien reçu ; la totalité des choses me parut sinistre, puis je fus dément. Comme elle était oubliée, la fille des premiers instants de cette aventure, -celle à

p221

qui je voulus bien prêter un sourire doux et maniéré ! J' avais à propos d' elle conçu un si violent désir d' être heureux, j' y étais allé d' une telle chevauchée d' imagination qu' en me retournant, je me trouvais seul. De la même manière, sous le cloître, mes saints, -à Venise, Venise, -et en amour, l' amante, se dissipèrent pour me laisser manger du vide, face à face de mon désir.

Prendre l' express sur l' heure, retrouver à Paris, par l' obligeance des concierges, l' adresse de l' objet, la reprendre, puisqu' elle est mobile et que je ne lui déplais pas, rien de plus simple, mais il y faudrait quinze jours, et j' aime mieux croire que dans ce délai je serai guéri. Ce bonheur-là, pour me plaire, devrait m' être donné tel que je l' imagine, et à l' heure même où je le désire.

Quant à revivre les jours passés auprès d' elle, vraiment je m' en soucierais peu. Ce qui me désole, c' est la non-réalisation de tout ce que j' ai entrevu en la prenant pour point de départ. Je considère avec affolement combien la vie est pleine de fragments de bonheur que je ne saurai jamais harmoniser, et d' indications vers rien du tout.

p222

Et puis, comment me consoler de cette
ignominie qu' un élément essentiel de ma félicité
soit un objet d' entre les barbares, quelque
chose qui n' est pas moi ?

p223

Un matin, toujours sans nouvelle, j' eus au
moins la petite satisfaction d' avoir prévu, dès
la veille, qu' il fallait laisser tout espoir.
M' examinant avec minutie, je constatai que je
traversais une période de démente. La direction
de mon énervement ne me parut pas blâmable,
mais seulement son intensité. Il faut avouer
que la réussite de mon excursion dans la vie
dépassait mes plus belles espérances ;
vraiment j' avais rajeuni ma puissance de sentir !
Et malgré qu' une partie de moi-même, toujours
un peu larmoyante, résistât, je m' amusai
pendant quelques minutes d' être si
parfaitement dupe de la duperie que j' avais
méthodiquement organisée.
Le soleil gai courait de la mer bleue et argentée
jusque dans ma chambre tout ouverte ; mon
chocolat embaumait ; j' avais faim et je souriais.
Profitant avec un grand sens de cet éclair
d' énergie, je pris le train de Nice. De

p224

Nice à Monte-Carlo je suivis la côte à pied,
dans une atmosphère légère qui me disposait
aux sentiments fins. Je m' imposais :

1. De respirer avec sensualité ;
2. De me convaincre qu' aucune des beautés
souponnées par moi depuis trois semaines
n' était en cette fille : " je subis une querelle
de mes rêves intimes ; l' amour n' est qu' un
domino qu' ils ont pris pour piquer ma curiosité.
Mais, en vérité, je n' ai pas à me mépriser ;
personne n' a porté la main sur moi. Si je
suis troublé, c' est moi seul qui me trouble. "

je dînai abondamment, et malgré que cette heure
(de six à neuf) soit lugubre au sentimental
indisposé, je sortis du restaurant plus viril, un
peu ballonné et un cigare très curieux à la bouche.

L' excellent remède que l' orgueil quand on va s' émietter dans un désagrément ! Je relève un peu la tête, je fais table rase de tous les menus souvenirs et je dis : " quoi ! Des scénettes touchantes que je fabrique pour m' attendrir ! Vais-je m' empêtrer là dedans ! Je suis centre des choses ; elles me doivent obéir. Je mourrai fatalement, et, si j' en éprouve le besoin, je puis avancer cette date. En attendant,

p225

soyons un homme libre, pour jouir méthodiquement de la beauté de notre imagination. "

les salles de jeu m' ont toujours ennuyé.

J' ai pourtant tous les instincts du joueur. Si je m' intéressais à la politique, à la religion et aux querelles mondaines, j' embrasserais le parti du plus faible. C' est générosité naturelle ; c' est aussi calcul de joueur : j' espérerais être récompensé au centuple. En outre, il m' arrive, quand je souffre un peu des nerfs, de désirer avec frénésie risquer ma vie à quelque chose : pour rien, pour l' orgueil de courir un grand risque. Mais mettre des louis sur le tapis vert, voilà qui n' intéresse pas la dixième partie de moi-même. Et si je perdais, tout mon être serait annihilé. Car sans argent, comment développer son imagination ? Sans argent, plus d' homme libre.

celui qui se laisse empoigner par ses instincts naturels est perdu. Il redevient inconscient ; il perd la clairvoyance, tout au moins la libre direction de son mécanisme. Le joueur de Monte-Carlo est là pour se fouetter un peu les nerfs, pour son plaisir. Que la chance l' abandonne, c' est un homme qui ne

p226

possède plus et qui compromet ses plaisirs de demain. -ainsi, j' allais à Paris faire une expérience sentimentale, afin de me réveiller un peu (mettre quelque amertume dans mon bonheur trop fade). La chance a tourné, j' ai été pris. C' est que j' avais choisi une des loteries les plus grossières : l' amour pour un être !

L' homme vraiment réfléchi ne joue qu' avec
des abstractions ; il se garde d' introduire
dans ses combinaisons une femme ou un croupier
de Monte-Carlo.

J' ai trempé dans l' humanité vulgaire ; j' en
ai souffert. Fuyons, rentrons dans l' artificiel.
Si mes passions cabalent pour la vie, je suis
assez expert à mécaniser mon âme pour les
détourner. C' est une honte, ou du moins une
fausse manoeuvre, qu' après tant d' inventions
ingénieuses où je les ai distraites, elles
m' imposent encore de ces drames communs, que
je n' ai pas choisis, et qui ne présentent pas
d' intérêt.

Sortons de ce casino où des hommes, d' imagination
certes, mais d' une imagination peu ornée,
mes frères sans doute, mais de quel lit !
Cherchent comme moi l' échauffement, et à ce jeu
se brûlent. Je suis un joueur qui pipe
les dés ; désintéressé du résultat que je connais,

p227

j' ai l' esprit assez libre pour prendre
plaisir aux plus minutieux détails de la
partie. Plaisir un peu froid, mais exquis !
Oh ! Ces halles, ces filles, cette lourde chaleur !
Quelle grossière salle d' attente, auprès
du wagon léger dans lequel je traverserai la vie,
prévenu de toutes les stations et considérant
des paysages divers, sans qu' une goutte de
sueur mouille mon front, qu' il faudrait couronner
des plus délicates roses, si cet usage n' était
pas théâtral !

Je repris le train de Cannes. Auprès de moi
des officiers de marine causaient, et je fus
frappé tout d' abord de leur simplicité, de la
camaraderie enfantine de leurs propos. Je me
rafraîchissais à les suivre. Naturellement ils
bavardaient sur la roulette, avec ce ton de
plaisanterie mathématique particulier aux
élèves de polytechnique ou de navale :
-puisque c' est le banquier qui finit par gagner,
disaient-ils, plus vous divisez la somme que vous
pouvez risquer, plus vous augmentez vos chances
de perte. Le meilleur, c' est encore de risquer
un gros coup, puis de s' éloigner.

Ah ! L' admirable vérité, m' écriai-je entre

p228

Villefranche et Nice, dans les cahots du wagon, et comme cela confirme ma théorie !

Dans la vie, la somme des maux, nul ne le conteste, est supérieure à celle des bonheurs.

Plus vous aventurez de combinaisons pour gagner le bonheur, plus vous augmentez vos chances de pertes. Puisqu' il rentrait dans mon système d' aimer et d' être aimé, c' était bien de m' y risquer un jour ; mais la sottise combinaison que de laisser ma mise sur le tapis pendant cinquante jours !

Heureusement pour mes bonnes dispositions, je ne trouvai pas à l' hôtel de lettre de l' objet.

Je pris une pilule d' opium, pour qu' une insomnie toujours déprimante ne vînt pas me désespérer à nouveau, et, à mon réveil, je me parus satisfaisant. Je sais d' ailleurs qu' il faut être indulgent aux convalescents, et ne pas trop demander à leurs forces trébuchantes. Le lendemain, je partis pour m' aérer n' importe où.

p229

iii. Méditation sur l' anecdote d' amour.

il ne faut pas que je me plaigne de cette déchéance subie durant quelques jours. L' humiliation m' est bonne, c' est la seule forme de douleur qui me pénètre et me baigne profondément.

Le danger de mon machinisme, parfait à tant d' égards, est qu' il me dessèche.

Cette anecdote d' amour me sera pour plusieurs mois une source de sensibilité ; elle me rappellera combien il est urgent que je me bâtisse un refuge. Et puis cette belle expérience que je viens de créer, je pourrai à mon loisir la répéter. Désormais je connais la voie pour être émoussillé, attendri, voire libidineux comme sont la plupart des hommes et des femmes.

Mon rêve fut toujours d' assimiler mon âme aux orgues mécaniques, et qu' elle me chantât les airs les plus variés à chaque fois qu' il me

plairait de presser sur tel bouton. J' ai enrichi mon répertoire du chant de l' amour. Je ne pouvais guère m' en passer. La chose se fit très lestement. La période grossière, où l' on souffre vraiment, où l' on jouit vraiment (et je ne sais, pour un esprit soucieux de voir clair, quel est de ces égarements le plus pénible !), je ne permis pas qu' elle durât plus de deux mois. Le plaisir ne commence que dans la mélancolie de se souvenir, quand les sourires, toujours si grossiers, sont épurés par la nuit qui déjà les remplit. Pour présenter quelques douceurs, il faut qu' un acte soit transformé en matière de pensée. J' ai activé les phénomènes ordinaires de la sensibilité. En trois semaines, d' une vulgaire anecdote je me suis fait un souvenir délicieux que je puis presser dans mes bras, mes soirs d' anémie, me lamentant par simple goût de mélancolique, craignant la vie, l' instinct, tout le péché originel qui s' agite en moi, et fortifiant l' univers personnel que je me suis construit pour y trouver la paix.

chapitre XII. Mes conclusions.

la règle de ma vie :

aujourd' hui j' habite un rêve fait d' élégance morale et de clairvoyance. La vulgarité même ne m' atteint pas, car assis au fond de mon palais lucide, je couvre le scandaleux murmure qui monte des autres vers moi par des airs variés, que mon âme me fournit à volonté.

J' ai renoncé à la solitude ; je me suis décidé à bâtir au milieu du siècle, parce qu' il y a un certain nombre d' appétits qui ne peuvent se satisfaire que dans la vie active. Dans la solitude, ils m' embarrassent comme des soudards sans emploi. La partie basse de mon être, mécontente de son inaction, troublait parfois le meilleur de moi-même. Parmi les hommes je lui ai trouvé des joujoux, afin qu' elle me laisse la paix.

Ce fut la grande tristesse de Dieu de voir que ses anges, des émanations de lui-même, désertaient son paradis pour aimer les filles des hommes. J' ai trouvé un joint qui me permet de supporter sans amertume que des parties de moi-même inclinent vers des choses vulgaires. Je me suis morcelé en un grand nombre d' âmes. Aucune n' est une âme de défiance ; elles se donnent à tous les sentiments qui les traversent. Les unes vont à l' église, les autres au mauvais lieu. Je ne déteste pas que des parties de moi s' abaissent quelquefois : il y a un plaisir mystique à contempler, du bas de l' humiliation, la vertu qu' on est digne d' atteindre ; puis un esprit vraiment orné ne doit pas se distraire de ses préoccupations pour peser les vilenies qu' il commet au même moment.

J' ai pris d' ailleurs cette garantie que mes diverses âmes ne se connaissent qu' en moi de sorte que n' ayant d' autre point de contact que ma clairvoyance qui les créa, elles ne peuvent cabaler ensemble. Qu' une d' elles compromette la sécurité du groupe et par ses excès risque d' entraîner la somme de mes âmes, toutes se ruent sur la réfractaire. Après une courte lutte, elles l' ont vite maîtrisée ; c' est ce qu' on a pu voir dans l' anecdote d' amour.

Vraiment, quand j' étais très jeune, sous l' oeil des barbares et encore à Jersey, je me méfiais avec excès du monde extérieur. Il est repoussant, mais presque inoffensif. Comme l' onagre par le nez, il faut maîtriser les hommes en les empoignant par leur vanité. Avec un peu d' alcool et des viandes saignantes à ses repas, avec de l' argent dans ses poches, on peut supporter tous les contacts. Un danger bien plus grave, c' est, dans le monde intérieur, la stérilité et l' emballement ! Aujourd' hui, ma grande préoccupation est d' éviter l' une et l' autre de ces maladresses. On connaît ma méthode : je tiens

en main mon âme pour qu' elle ne butte pas,
comme un vieux cheval qui sommeille en
trottant, et je m' ingénie à lui procurer chaque
jour de nouveaux frissons. On m' accordera
que j' excelle à la ramener dès qu' elle se
dérobe. Parfois je m' interromps pour m' adresser
une prière :

ô moi, univers dont je possède une vision,
chaque jour plus claire, peuple qui m' obéit au
doigt et à l' oeil, ne crois pas que je te délaisse
si je cesse désormais de noter les observations
que ton développement m' inspire ; mais
l' intéressant, c' est de créer la méthode et de

p234

la vérifier dans ses premières applications.
Somme sans cesse croissante d' âmes ardentes
et méthodiques, je ne décrirai plus tes efforts ;
je me contenterai de faire connaître quelques-uns
des rêves de bonheur les plus élégants que
tu imagines. Continuons toutefois à embellir
et à agrandir notre être intime, tandis que
nous roulerons parmi les tracas extérieurs.
Soyons convaincus que les actes n' ont aucune
importance, car ils ne signifient nullement
l' âme qui les a ordonnés et ne valent que par
l' interprétation qu' elle leur donne.

p235

lettre à Simon :

j' ai écrit dernièrement à Simon :
" avec vous, lui dis-je, j' avais vécu dans
l' église militante, faite de toutes les misères
de l' esprit molesté par la vie. Demeuré seul,
j' ai projeté devant moi, par un effort
considérable, ce pressentiment du meilleur que
nous portions en nous ; j' ai réalisé cette église
trionphante que parfois nous entrevoyions ;
j' ai participé de ses joies. Rien de plus
délicat que de se maintenir sur ce sommet de
l' artificiel. Mes passions ont cabalé pour la vie...
aussitôt mon âme me signalait leur insurrection,
et, toute coalisée, les réduisait. Cependant
j' avais glissé plus bas que jamais nous ne fûmes.
Il faut que je remonte la série d' exercices

spirituels qui nous avaient si fort embellis,
mon cher ami.

" c' est une grande erreur de concevoir le
bonheur comme un point fixe ; il y a des méthodes,
il n' y a pas de résultats. Les émotions

p236

que nous connûmes hier, déjà ne nous appartiennent
plus. Les désirs, les ardeurs, les aspirations
sont tout ; le but rien. Je fus inconsideré
de croire que j' étais arrivé quelque part.
Mieux averti, je vais recommencer nos curieuses
expériences.

" vous et moi, mon cher Simon, nous
sommes de la petite race. Nos examens de
conscience, les excursions que nous fîmes
botte à botte hors du réel et l' assaut que je
viens de subir ne me laissent pas en douter.
Je ne veux pas me risquer à rien inventer ; je
veux m' en tenir à des émotions que j' aurai
pesées à l' avance. Rien de plus dangereux
que nos appétits naturels et notre instinct. Je
les étoufferai sous les enthousiasmes
artificiels se succédant sans intervalle.

" ce système excellent pour l' individu serait,
à la vérité, déplorable pour l' espèce. Les
voluptueux de mon ordre demeurent stériles.
Mais je ne crains pas que la masse des hommes
m' imite jamais : il faut, pour garder la mesure
que je prescris, un tact, une clairvoyance
infinis.

" vous le savez bien, Simon, s' il m' eût plu,
j' étais un merveilleux instrument pour produire
des phénomènes rares. Je penche quelquefois

p237

à me développer dans le sens de
l' énervement ; névropathe et délicat, j' aurais
enregistré les plus menues disgrâces de la vie.
Je pouvais aussi prétendre à la compréhension ;
j' ai un goût vif des passions les plus
contradictoires. Enfin je suis doué pour la
bonté ; je me plais à plaire, je souris ; en
persévérant, j' aurais atteint à cette vertu royale,
la charité. Mais décidément je ne m' enfermerai

dans aucune spécialité ; je me refuse
à mes instincts, je dérangerai les projets de
la providence. Que mes vertus naturelles soient
en moi un jardin fermé, une terre inculte !

Je crains trop ces forces vives qui nous
entraînent dans l' imprévu, et, pour des buts
cachés, nous font participer à tous les
chagrins vulgaires.

" je vais jusqu' à penser que ce serait un
bon système de vie de n' avoir pas de domicile,
d' habiter n' importe où dans le monde. Un
chez moi est comme un prolongement du
passé ; les émotions d' hier le tapissent. Mais,
coupant sans cesse derrière moi, je veux que
chaque matin la vie m' apparaisse neuve, et
que toutes choses me soient un début.

" mon cher ami, vous êtes entré dans une
carrière régulière ; vous utiliserez notre
dédain,

p238

qui nous conduisit à Jersey, pour en
faire de la morgue de haut personnage ; notre
clairvoyance, qui fit nos longues méditations,
deviendra chez vous un scepticisme de bon
ton ; notre misanthropie, qui nous sépara,
une distinction et une froideur justement
estimées de ce monde sans déclamation où vous
êtes appelé à réussir. Nul doute que vous
n' arriviez à proscrire pour des raisons supérieures
ce que le vulgaire proscriit, et à approuver
ce qu' il sert. Certaines natures avec
leur fine ironie s' accommodent à merveille,
quoique pour des raisons très différentes,
du vulgaire bon sens. Alors, assistant
de loin au développement de ma carrière, si
vous la voyez tourner à mille choses faciles
que j' étais né pour mépriser toujours, ne vous
étonnez pas. Croyez que je demeure celui que
vous avez connu, mais poussé à un tel point
que les attitudes mêmes que nous estimions
jadis, je les dédaigne : car vis-à-vis des rêves
que j' entrevois, un peu plus, un peu moins, c' est
bien indifférent. Et ces rêves eux-mêmes n' ont
pas grande importance, parce que je mourrai un
jour, parce que je ne suis pas sûr que dans

cette courte vie elle-même mon idéal
d' aujourd' hui soit demain mon idéal, enfin

p239

parce que je sais n' avoir une idée claire qu' à
de rares intervalles, au plus deux heures par
jour dans mes bonnes périodes. -en conséquence,
j' ai adopté cinq ou six doutes très vifs
sur l' importance des parties les meilleures de
mon moi.

" l' évidente insignifiance de toutes les
postures que prend l' élite au travers de
l' ordre immuable des événements m' obsède.

Je ne vois partout que gymnastique. Quoi
que je fasse désormais, mon ami, jugez-moi
d' après ce parti pris qui domine mes moindres
actes.

" il est impossible que nous cessions de nous
intéresser l' un à l' autre ; il est probable
pendant que nous cesserons de nous écrire.
Cela ne vous blessera pas, mon cher Simon.
Vous savez si je vous aime ; en réalité, nous
sommes frères, de lits différents, ajouterai-je,
pour justifier certaines différences de nos
âmes ; nous avons une partie de notre moi
qui nous est commune à l' un et à l' autre ; eh
bien ! C' est parce que je veux être étranger
même à moi que je veux m' éloigner de vous.
alienus ! étranger au monde extérieur,
étranger même à mon passé, étranger à mes instincts,
connaissant seulement des émotions

p240

rapides que j' aurai choisies : véritablement
homme libre ! "

cette lettre écrite, je réfléchis que ce désir
d' être compris, ce besoin de me raconter, de
trouver des esprits analogues au mien était
encore une sujétion, un manque de confiance
envers mon moi. Et si je la fis tenir à Simon,
c' est uniquement par esprit d' ordre, pour
fermer la boucle de la première période de
ma vie.

avril 1887.

Súmesese como [voluntario](#) o [donante](#) , para promover el crecimiento y la difusión de la [Biblioteca Virtual Universal](#).

Si se advierte algún tipo de error, o desea realizar alguna sugerencia le solicitamos visite el siguiente [enlace](#).

